Ex libris Med.ci D.ris

Jac.bi Joannis de Gregorio, et Angeli

Fabrotij. Lanz

1744.

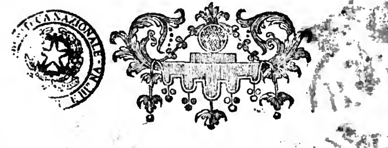
REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA MEDECINE,

OU L'ON EXAMINE ce qu'il y a de vrai & de faux dans les jugemens qu'on porte au sujet de cet Art.

Dediées à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume.

Par M. LE FRANÇOIS, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, fils, ruë S. Jacques, près la fontaine S. Severin, au Lys d'or.

M DCC XXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Ouvrages de M. le François

REflexions Critiques ſur la Medecine, où l'on examine ce qu'il y a de vray & de faux dans les jugemens que l'on porte au ſujet de cet Art. 2. vol. 12. Paris 1723. 4. l. 10. ſ.

Projet de Réformation de la Medecine. 12. Paris, 1723. 2. l. 5. ſ.

Diſſertation contre l'uſage de ſoutenir des Theſes en Medecine, avec un Memoire pour la Réformation de la Medecine dans la Ville de Paris. 12. Paris, 1720. 2. l.



A
SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC
D'ORLEANS.

ONSEIGNEUR,

La Medecine étant aussi peu estimée qu'elle l'est aujourd'hui en

France, on pourra croire qu'un livre qui la regarde, ne merite pas de paroitre sous les auspices de VOTRE ALTESSE ROYALE. *Mais si l'on fait attention à la prérogative de cette science qui renfermée dans ses justes bornes, est la plus utile de toutes les sciences humaines, & si l'on considere les vûes que je me suis proposées dans cet ouvrage, on ne blâmera pas la liberté que je prens de Vous le presenter.*

Ayant dessein, MONSEIGNEUR, *d'y soutenir la veritable Medecine, & de la défendre contre un grand nombre de préventions aussi préjudiciables à la santé & à la vie des hommes, que contraires à la verité, je n'ai pas dû recourir à une protection moins illustre & moins puissante que celle de* VOTRE ALTESSE ROYALE, *pour faire triompher cet Art, de l'illusion où se trouvent quantité de personnes qu'une*

préoccupation aveugle retient dans un égarement dangereux.

La verité proposée avec évidence, ne laisse pas d'avoir de la peine à percer les nuages qui servent de rempart à l'erreur; elle a besoin d'être aidée de l'autorité de ces genies du premier ordre, dont les lumieres sont si respectables, si superieures, & si assurées, qu'on craindroit de se tromper en y résistant.

Telles sont, MONSEIGNEUR, *les lumieres que tout le monde admire en Vous. La penetration de votre esprit, la justesse de votre discernement ne permettent pas de croire que rien puisse vous dérober la connoissance de la verité; & l'amour que Vous avés toujours marqué pour elle, est une assurance que Vous la protegerés autant qu'elle le merite. Avec un tel secours quels préjugés tiendroient contre sa force?*

Un Prince aussi distingué par la superiorité de son genie, & par l'étendue de son sçavoir, qu'il l'est par son auguste naissance, paroissant convaincu d'une verité, ébranle fortement les esprits, quelque préoccupés qu'ils soient du contraire ; & si un exemple aussi puissant ne les desabuse pas, du moins il les tient en suspens & les dispose à se soumettre à la raison. Ainsi les nuages qui faisoient obstacle à la verité, commençant à disparoître, la lumiere qu'elle fait luire ne peut gueres manquer de les dissiper entierement.

C'est, MONSEIGNEUR, *l'effet que produira dans la plûpart des gens, la protection que j'espere que* VOTRE ALTESSE ROYALE *voudra bien accorder à la Medecine. Effet d'autant plus estimable, que les préventions qu'on a conçues à ce sujet étant détruites,*

cet Art sera de grands progrès en peu de tems par les secours que VOTRE ALTESSE ROYALE *aura la bonté de lui procurer, & par le favorable accueil que lui fera le Public à son exemple.*

Un des plus grands avantages qu'on en recevra, MONSEIGNEUR, *sera que la Medecine se perfectionnant de plus en plus, elle pourra contribuer par ce moyen avec plus de certitude à la conservation de votre santé & de votre vie si précieuse à la République des Lettres, à toute l'Europe, plus encore à la France, & particulierement aux personnes dévouées à* VOTRE ALTESSE ROYALE. *Je me flatte,* MONSEIGNEUR, *que vous me ferez la grace d'agréer que je me mette de ce nombre, & que j'ose vous offrir cet Ouvrage, comme une marque du très-*

profond respect avec lequel je suis,
MONSEIGNEUR,

de VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très obéïssant
& très-devoué Serviteur,
LE FRANÇOIS.

PREFACE.

CE n'eſt pas ici une invective ou une ſatire contre la Medecine, comme quelques perſonnes pourroient ſe le perſuader par le titre de Réflexions Critiques que je donne à cet Ouvrage ; il n'y a que trop de gens qui ſe font un plaiſir de parler contre cet Art, & de le décrier autant qu'il leur eſt poſſible. L'impreſſion que la plûpart du monde a reçûe de tous ces traits ſatiriques, a cauſé trop de deſordres dans cette profeſſion, pour croire qu'il ſoit raiſonnable d'inſpirer de tels ſentimens, qui ne ſont pas moins oppoſés au bien public, qu'ils ſont contraires à la verité.

Tant s'en faut que j'aie une pareille envie, qu'au contraire j'ai

deſſein de faire voir que la Medecine eſt en ſoi une choſe excellente, & que procurant aux hommes les plus grands avantages qu'ils puiſſent poſſeder, qui ſont la conſervation de la ſanté & la prolongation de la vie, elle merite leur eſtime & leur reconnoiſſance.

Ce n'eſt pas qu'entre les reproches qu'on fait à la Medecine, il n'y en ait quelques-uns qui ne ſont pas ſans fondement; mais cette raiſon ne doit pas porter à la condamner abſolument, comme il arrive à beaucoup de gens de le faire; elle ne ſuffit pas pour blâmer les bons Medecins, qui ſont tout ce qui dépend d'eux pour l'exercer avec ſuccès, & qui tâcheroient de la perfectionner davantage, ſi on leur donnoit les ſecours dont ils ne peuvent ſe paſſer.

Je ſuis donc bien éloigné de vouloir décrier un Art que je re-

garde comme le plus eſtimable de tous ; & je crois qu'il eſt injuſte d'invectiver contre les Medecins qui ont les qualités que demande leur profeſſion : mais auſſi je n'ai pas deſſein de faire le panegyrique de la Medecine ; je ne me propoſe pas de ne la repreſenter que par le beau côté, & de n'en faire remarquer que ce qu'elle a de bon & de recommandable.

On peut conſiderer la Medecine, comme toutes les autres choſes, de deux manieres fort differentes, ou par les avantages qu'elle a, ou par les défauts qui s'y trouvent. Si l'on ne fait attention qu'à ce qu'elle a d'utile, il n'y a point d'Art qui lui ſoit comparable ; ſi l'on n'enviſage que ce qu'il y a de défectueux, c'eſt la choſe du monde la plus pernicieuſe. De-là eſt venue la contrarieté de tout ce qu'on a publié

au ſujet de la Medecine ; car il n'y a point d'Art dont on ait dit plus de bien & plus de mal, ſoit par rapport à l'Art même, ſoit par rapport à ceux qui l'exercent.

Les ennemis de la Medecine n'y ont conſideré que ce qu'elle a de défectueux & de mauvais ; ſes défenſeurs ne l'ont repreſentée que par les endroits qui lui ſont avantageux ; ceux-là ont accuſé les Medecins de tous les deſordres qu'ils remarquoient dans la Medecine ; ceux-ci les ont loués comme des gens tout divins, qui procuroient aux hommes les plus grands avantages.

Le parti que je prens, tient le milieu ; ſoûtenant que la Medecine eſt en ſoi une choſe excellente, je demeure d'accord qu'il y a beaucoup d'abus ; je marque ceux qui ſont les plus conſiderables, & la ſource de tous les autres ; convenant de bonne foi

que les Medecins ne ſont pas tout-à-fait exemts de blâme, je fais voir que le Public eſt la principale cauſe des deſordres qu'il y a dans la Medecine, par les faux jugemens qu'il porte ſur cet Art & ſur les Medecins.

Pour connoître ces deſordres & leur veritable cauſe, il faut conſiderer que l'état où l'on doit ſouhaiter que ſoit la Medecine, eſt que ceux qui en font profeſſion; connoiſſent ce qu'on a découvert de meilleur pour chaque occaſion, où il s'agit de la conſervation ou du rétabliſſement de la ſanté; qu'ils ſe ſervent de ces connoiſſances à propos, & qu'ils faſſent leur poſſible pour trouver quelque choſe de plus utile encore que ce que l'on connoît.

Tout ce qu'il y a dans la Medecine d'oppoſé à cet état, doit être regardé comme un abus.

C'eſt donc un deſordre qu'il y ait des Medecins qui manquent des connoiſſances neceſſaires pour s'acquiter de leur devoir ; c'eſt un deſordre que des Medecins connoiſſant ce qu'on ſçait de plus utile dans une occaſion, ne ſe ſervent pas de cette connoiſſance, & conſeillent de faire quelque choſe de moins ſalutaire ; c'eſt un deſordre que la plûpart des Medecins ne travaillent pas à perfectionner la Medecine, en tâchant de trouver quelque choſe de plus utile que ce qu'on a découvert. Si l'on recherche quelle eſt l'origine & la veritable cauſe de tous ces deſordres, on reconnoîtra que c'eſt aux faux jugemens du Public qu'on doit principalement l'attribuer.

A juger des choſes ſans examen on pourroit croire qu'on ne devroit accuſer que les Medecins, s'ils ne ſont pas auſſi habiles que

le demande leur profeſſion : mais on ne penſera pas de même, ſi l'on conſidere que le Public a de telles préventions ſur les maladies & ſur les remedes, que les Medecins ſont obligés de regler leurs études plûtôt ſelon ſes préjugés, que ſuivant ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir pour bien traiter les malades.

On veut que les Medecins expliquent la nature & les cauſes cachées des maladies, qu'ils prouvent par des raiſons tirées de la nature des remedes, la convenance qu'ils ont pour guérir les maux ; on exige que les Medecins faſſent là-deſſus de beaux diſcours, ſans cela on ne les recherche pas.

Etant impoſſible de ſatisfaire en ceci le goût du Public, qu'en apprenant quelque ſiſtême, on employe beaucoup de tems à s'en inſtruire ; plus on ſe remplit la

tête de ces vaines ſpeculations, plus on eſt eſtimé. De-là vient que les Medecins s'y appliquent; & que pluſieurs même en font leur principale occupation. Mais en devient-on plus capable de conſerver la ſanté & de guerir les maladies? Au contraire cette étude empêche d'acquerir les connoiſſances neceſſaires pour être bon Medecin.

L'eſprit de l'homme étant fort borné, ſon application ne peut s'étendre à tant de choſes. Il y a une très-grande quantité de maladies de differentes eſpeces, il eſt neceſſaire de les diſtinguer les unes d'avec les autres; il y a dans les maladies une grande diverſité de circonſtances qui demande de la variation dans la cure, & l'on fait bien des fautes ſi l'on n'en ſçait pas faire la difference; il faudroit de plus ſçavoir ce que l'experience a fait connoître

de plus utile pour la ſanté dans toutes ſortes d'occaſions ; & comme la diverſité en eſt preſque infinie, la vie de l'homme ne ſuffit pas pour s'en inſtuire parfaitement : mais ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt qu'il ſe trouve dans la plûpart des livres de Medecine, une confuſion affreuſe de verités & de fauſſetés, de bons & de mauvais preceptes, dont il n'eſt pas aiſé de faire un juſte diſcernement. Il faut pour apprendre ce qui eſt utile, qu'un Medecin s'y donne tout entier, & plus il s'applique aux vaines ſpeculations des ſiſtêmes, moins il ſçait ce qu'il devroit ſçavoir.

Si un Medecin étoit aſſez deſintereſſé pour ne ſe pas mettre en peine d'être beaucoup employé, & qu'il negligeât de s'appliquer à l'étude de ce qui n'eſt utile que pour le faire rechercher, il n'en deviendroit pas plus habile ; par-

ceque s'il apprenoit une meilleure theorie en étudiant ſeulement ce qui eſt neceſſaire dans ſa profeſſion, étant peu recherché il ne pourroit acquerir aſſez d'experience pour devenir bon Medecin ; d'ailleurs il ſeroit privé d'un des meilleurs moyens de ſe perfectionner dans ſon Art, qui eſt de profiter des lumieres des autres Medecins, en ſe trouvant avec eux chez les malades.

C'eſt pourquoi ſoit qu'un Medecin cherchant à être employé s'attache principalement à acquerir les connoiſſances qu'il faut avoir pour ſatisfaire le goût du Public, ſoit que ſe mettant peu en peine d'apprendre des choſes inutiles à ſa profeſſion, il s'applique ſeulement aux connoiſſances qui lui ſont abſolument neceſſaires, c'eſt la faute du Public s'il n'eſt pas auſſi habile qu'il devroit l'être.

On pourra peut-être penser que du moins quand un bon Medecin ne se sert pas de ses connoissances, & qu'il n'ordonne pas ce qu'il sçait de plus convenable, c'est lui seul qu'on en doit blâmer; mais quoi qu'il soit très condamnable, cela arrive le plus souvent par la faute du malade ou de ceux qui l'approchent, qui étant remplis de préjugés sur les maladies & sur les remedes, s'opposent à ce qui seroit le plus utile, qui veulent des remedes quand il seroit à propos de n'en pas faire, qui refusent d'en user lorsqu'ils conviennent, qui marquent trop de penchant pour quelque remede dont ils sont entêtés. Car il est certain qu'un Medecin fera toujours ce qu'il connoît de meilleur, à moins que quelque passion ne le porte à en user autrement, & c'est pour l'ordinaire la peur de déplaire qui le

fait manquer à ce devoir.

Si la plûpart des Medecins ne contribuent pas à la perfection de la Medecine, c'est encore le Public qui en est cause : car toutes les découvertes doivent être appuyées sur les observations, pour y pouvoir prendre quelque assûrance, comme les Medecins de toutes les sectes en conviennent : mais les faux jugemens qu'on porte sur les maladies & sur les remedes, empêchent les Medecins de faire des observations aussi justes & aussi assûrées qu'il seroit necessaire.

Ceux qui sont auprès des malades retranchent, ajoûtent, changent d'ordinaire quelque chose aux ordonnances des Medecins, qui par consequent ne peuvent pas faire beaucoup de fond sur les effets qu'ils remarquent ensuite. Car quand il survient quelque accident fâcheux, à cause du

changement qu'on a fait à leur ordonnance, ils ſe tromperoient s'ils l'attribuoient au remede qu'ils ont ordonné, & les regles qu'ils établiroient ſur de telles experiences ſeroient fauſſes, n'étant pas fondées ſur des obſervations veritables.

Mais la principale cauſe du peu de progrès que la Medecine a fait depuis pluſieurs ſiecles, c'eſt le mépris qu'on a eu pour cet Art & pour ceux qui en font profeſſion. On a répandu quantité d'invectives contre la Medecine & les Medecins dans le Puplic, qui y a pris plaiſir & s'en eſt diverti : la plûpart des gens ſe ſont même laiſſé aller juſqu'à croire que tous les reproches en étoient veritables, parcequ'on aime la médiſance, & qu'on y ajoûte facilement foi.

Les Medecins en ont été beaucoup moins conſiderés, quoiqu'on

ne se soit guéres moins servi d'eux, & en les méprisant on a apporté un grand obstacle à la perfection de la Medecine; parceque plusieurs personnes d'un genie très propre à devenir bons Medecins ont été & sont encore par-là détournés d'embrasser cette profession. Et ceux qui s'y sont appliqués, ne l'ont pas fait avec autant d'affection, que si l'on avoit eu de meilleurs sentimens au sujet de leur Art. D'où il est arrivé qu'on y a fait moins de progrès.

Personne ne peut perfectionner la Medecine que ceux qui l'exercent; ils ne le peuvent faire que par une grande attention à remarquer ce qui fait du bien ou du mal en chaque occasion, par beaucoup de soin à ramasser les observations des autres, par une extrême application à en faire une juste comparaison avec les leurs. Or quelque probité qu'ils

ayent, il ne dépend pas d'eux de s'y appliquer avec autant d'ardeur, & d'y faire autant de progrès quand ils agissent par la seule vûe de remplir leur devoir, que quand l'inclination y est jointe; car elle augmente l'attention & la penetration de l'esprit, elle rend faciles les moyens de s'acquiter de son devoir & en applanit même les difficultés. Mais rien ne rebute & ne dégoute d'avantage de quoi que ce soit, rien ne diminue plus l'inclination qu'on pourroit y avoir, que le mépris qu'on voit que les autres en font.

On ne doit donc point s'attendre que tant qu'on méprisera la Medecine & les Medecins, cet Art fasse de grands progrès, quelque mesure qu'on prenne d'ailleurs. C'estpourquoi si on veut qu'il se perfectionne, il faut avoir d'autres égards pour les Medecins, du moins pour ceux

qui se sont rendus capables de bien exercer leur profession,

Pour en être convaincu il ne faut que considerer par quels moyens on a fait refleurir les sciences & les beaux Arts en Europe, après qu'ils y ont été si long-tems negligés. Les récompenses qu'on donna, & les honneurs qu'on rendit aux habiles gens, engagerent les meilleurs esprits à s'appliquer aux Sciences & aux Arts, à faire tout leur leur possible pour y exceller, & pour surpasser même les autres par de nouvelles découvertes.

En effet comme dit * un des plus grands hommes de l'Antiquité : *C'est l'honneur qui soûtient les Arts, parceque les hommes ont une grande passion pour la gloire;*

* Cicero Tuscul. quæst. lib. 1. num. 4. *Honos alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloria; jacentque ea semper qua apud quosque improbantur.*

mais

mais tout ce qu'on méprise, s'avilit, & tombe infailliblement. On ne doit donc point s'étonner, que la Medecine n'ait pas fait autant de progrès depuis Hippocrate, qu'elle en avoit fait auparavant; car dans ces premiers tems les habiles Medecins étoient si estimés, qu'on en a mis plusieurs au rang des Dieux : au contraire depuis ce tems-là l'estime qu'on avoit pour les Medecins a toujours diminué de plus en plus.

Les faux jugemens que le Public porte au sujet de la Medecine étant la source des desordres qui s'y trouvent, pour faire refleurir cet Art, il faudroit que le Public connût les erreurs où il est engagé : mais ses préventions sont si fortes & en si grand nombre, qu'il y a des Medecins qui regardent cet égarement comme un mal sans remede ; la plûpart des gens n'étant guéres

en état de concevoir les raiſons qui pourroient les détromper.

Mais quelque forte que ſoit la préoccupation du Public, il ne me paroît pas impoſſible de la détruire; deux raiſons me portent à le croire. Il y a dans l'homme un attachement naturel à la verité, qui eſt tel qu'ils ne peuvent s'empêcher d'y donner leur conſentement, quand ils la connoiſſent; en ſecond lieu, comme il s'agit de la vie & de la ſanté, la conſideration de leur propre utilité peut engager les gens bien ſenſés, à donner plus d'attention aux raiſons qu'on apporte pour les détromper. Ainſi celles qui ſont oppoſées aux erreurs du Public ſur le ſujet de la Medecine étant convainquantes, il y a lieu de croire qu'en y donnant l'attention neceſſaire, ils ſe rendront à la verité.

Je demeure d'accord que la

plûpart du monde n'a pas aſſez de connoiſſance, pour bien comprendre les raiſons qui combattent les faux jugemens qu'on porte au ſujet de la Medecine; mais on peut au moins en faire connoître la fauſſeté à ceux qui ſont diſtingués par leur eſprit & par leur ſçavoir, leſquels étant deſabuſés par l'évidence des raiſons, on doit s'attendre que leur exemple fera aſſez d'impreſſion ſur les autres, pour en faire revenir la plûpart de leur erreur.

C'eſt pourquoi ayant long-tems medité ſur les abus qu'il y a dans la Medecine, ſur ce qui les entretient, & ſur les moyens d'y remedier, j'ai crû que je devois faire part au Public des Réflexions que j'ai faites là-deſſus. Il m'a ſemblé que j'y étois engagé par l'obligation generale qu'ont tous les hommes de contribuer au bien public autant

qu'ils le peuvent, & plus particulierement encore par le devoir de ma profeſſion, qui ayant pour objet la conſervation & le rétabliſſement de la ſanté, n'éxige pas ſeulement que je tâche de procurer ces avantages à ceux qui ſe commettent à mes ſoins, mais elle demande encore que je contribue autant qu'il eſt en moi au progrès de la Medecine.

Il m'a paru d'autant plus neceſſaire d'écrire ſur ce ſujet, que je ſuis perſuadé que c'eſt le ſeul moyen de détromper le Public; car il ne faut pas croire que les Medecins puiſſent y parvenir par les entretiens qu'ils ont avec ceux qu'ils fréquentent. L'uſage de parler contre la Medecine eſt tellement établi, qu'il ſemble que les Medecins ne doivent pas la défendre ſérieuſement, ou s'ils entreprennent de le faire, on les regarde comme des gens qui

n'entendent pas raillerie.

Lors même qu'on trouve des personnes disposées à examiner serieusement la chose, une conversation n'est guéres propre pour détromper ceux qui sont dans l'erreur. Car lorsqu'on agite quelque question dans les entretiens, chacun songe moins à s'éclaircir de la verité qu'à défendre son opinion. L'attention qu'on donne aux raisons opposées à son sentiment, tend plutôt à y trouver des réponses, qu'à en examiner la force & la justesse. On attache un point d'honneur à n'être pas obligé de ceder, & cette fausse honte qu'on a d'avouer son erreur, jointe à la préoccupation, met la plûpart des gens hors d'état de connoître la verité.

D'ailleurs les préjugés qu'on a conçus contre la Medecine sont trop generalement répandus, &

trop profondément enracinés pour être détruits en un moment ; & il arrive d'ordinaire ou que les raisons qu'on apporte pour les combatre, quelque évidentes qu'elles soient, ne font aucune impression, ou si elles en font, cette impression n'est que passagere, & la force de l'exemple ramene aisément dans l'erreur. Enfin pour détruire de fortes préoccupations le meilleur moyen est d'en montrer le ridicule, suivant la pensée d'un Auteur fort judicieux.

* *Ridiculum acri*
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

Mais la bienséance ne permet guéres qu'on use de ce moyen dans la conversation. Ceux qui défendent leurs préventions s'en trouveroient personnellement offensés, & bien loin de se rendre

* *Horatius Satyr. lib. 1. Satyr. 10.*

à la verité, l'amour propre les engageroit à y resister de tout leur possible.

Ces raisons m'ont fait juger qu'un Livre qui traiteroit de cette matiere, seroit un moyen beaucoup plus propre pour désabuser le monde ; & c'est ce qui m'a porté à composer celui-ci, afin de faire connoître au Public la fausseté d'un grand nombre de jugemens qu'il porte sur ce qui regarde la Medecine, & pour lui découvrir les suites fâcheuses de ses égaremens. Car en lisant, on peut plus aisément mediter sur les preuves par lesquelles on combat les erreurs ; on a le tems d'approfondir les raisons & d'en sentir toute la force, on est plus disposé à recevoir la verité, n'ayant pas à craindre la honte que beaucoup de personnes trouvent à ceder en disputant ; de plus un Auteur peut faire voir

tout le ridicule d'une erreur ſans que perſonne s'en trouve choqué en ſon particulier, & l'amour propre y étant peu offenſé, il ne s'oppoſe pas tant à la verité.

Les jugemens que le Public porte au ſujet de la Medecine, regardant ou l'Art même ou ceux qui l'exercent, je diviſe cet Ouvrage en deux parties ſuivant cette diſtinction: dans la premiere, j'examine les jugemens qu'on porte ſur la Medecine, dans la ſeconde je fais la critique de ceux qu'on porte touchant les Medecins.

A l'égard de la Medecine conſiderée en elle-même, la plus importante queſtion qu'on en peut faire, c'eſt pour ſçavoir ſi elle eſt utile ou non: tout le reſte dépend de cette déciſion; car ſi elle eſt inutile, il n'eſt pas beſoin d'entrer dans les autres diſcuſſions, il faut l'abolir entierement ſans

rien examiner d'avantage. Mais ſon utilité eſt trop bien fondée, pour en concevoir une opinion ſi déſavantageuſe, quand on veut écouter la raiſon. C'eſt par le montrer que je commence cette premiere Partie. Je rapporte les preuves qui établiſſent l'utilité de la Medecine; Je réponds enſuite aux objections que ſes ennemis forment contr'elle : je fais voir enfin ce qui les engage à ſe déclarer contre cette Science, & je prouve que quelque eſtime qu'on ait pour Petrarque, Montagne & Moliere, on a tort de ſe rendre à leur autorité en ſuivant les ſentimens qu'ils ont eus ſur la Medecine, & ſur les Medecins.

Après avoir établi l'utilité de cet Art, j'ai cru qu'il falloit en rechercher les principes; je refute l'opinion de la plûpart des gens qui penſent que la Medecine n'a aucuns principes certains,

& j'en rapporte un assez grand nombre pour convaincre du contraire.

Plusieurs Medecins se servant de quelque sistême pour se regler dans le traitement des maladies, & quantité de personnes ayant grande confiance en ces vaines speculations, j'examine l'origine & le progrès des sistêmes, j'en prouve la vanité & le danger qu'il y a d'y ajoûter foi.

Comme la plûpart des raisonnemens qu'on fait d'ordinaire en Medecine, sont fondés sur les sistêmes, il y a eu des Medecins qui pour ce sujet ont voulu bannir de la Medecine toutes sortes de raisonnemens, prétendant qu'on devoit s'en tenir uniquement à l'experience; les autres au contraire ont soûtenu que l'experience étoit trompeuse, & qu'il falloit nécessairement raisonner en Medecine: d'où il est

arrivé qu'on a eu recours a ux ſiſtêmes qui ſont des ſources fecondes en raiſonnemens.

Ce dernier ſentiment a été le plus ſuivi, parcequ'il a été le mieux reçu du Public; mais il eſt plus dangereux que l'autre, ſi on ne le reſtraint dans ſes juſtes bornes. Je montre qu'ils ont tous deux quelque choſe de vrai & quelque choſe de faux: J'en fais la diſcuſſion & j'examine de quelle maniere, & en quelles occaſions on doit ſe ſervir de l'experience & des raiſonnemens dans la Medecine.

Les jugemens qu'on porte ſur les remedes étant de grande conſequence pour la ſanté & pour la vie des hommes, il m'a paru neceſſaire de montrer combien on s'éloigne de la raiſon dans ce qu'on penſe & ce qu'on dit communément ſur cette matiere; je propoſe des regles pour corriger

ces erreurs, & j'en fais voir l'application.

Enfin la Science de la Medecine étant renfermée dans les livres qui en traitent, j'ai jugé à propos d'en faire une critique. Cette discussion m'a semblé d'autant plus nécessaire, qu'il est très important de ne se point tromper, dans les jugemens qu'on porte sur les écrits qu'on a publiés touchant la Medecine; car il est fort dangereux de regarder tout ce qu'on y lit, comme des maximes qu'on puisse suivre en assûrance.

Les sentimens que j'établis dans cette premiere Partie servent de regle pour l'examen que je fais des jugemens qu'on porte sur les Medecins, dans la seconde Partie de ces Reflexions.

Mais comme ce n'est pas assez de connoître les abus qu'il y a dans la Medecine, & d'en avoir

découvert les causes, il faut encore chercher les moyens de les corriger. Je ferai mon possible pour m'acquiter de ce devoir, en donnant dans la suite un projet de reformation de la Medecine selon les principes que j'ai suivis dans cet Ouvrage.



APPROBATION.
du Censeur Royal.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre, *Reflexions critiques sur la Medecine, &c. par M. Le François, Docteur-Regent en la Faculté de Paris*; & j'ai cru que l'impression de cet Ouvrage seroit d'autant plus utile au Public, qu'en desabusant les Lecteurs de divers préjugés peu favorables à la Medecine, il pourra leur inspirer une partie de la confiance que merite un Art si necessaire. Fait à Paris ce 6 Septembre 1713.

Signé, BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT. Notre cher & bien-amé ALEXANDRE LE FRANÇOIS, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un Ouvrage de sa composition intitulé, *Réflexions Critiques sur la Medecine, &c. avec un projet de Reformation de la Medecine*, &

donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Le François de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractére, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consécutives, à compter du jour de la date dedites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucun Extrait sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autres tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux

Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin du Livre, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-sixiéme jour du mois de Novembre l'an de grace mil sept cens treize, & de notre Regne le soixante-onziéme. Par le Roy en son Conseil,

Signé, FOUQUET.

Registré sur le Registre Num. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 681. N. 765. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris ce 1 Decembre 1713.

Signé, ROBUSTEL, *Syndic*.

REFLEXIONS



REFLEXIONS CRITIQUES SUR LA MEDECINE.

PREMIERE PARTIE.

OU L'ON EXAMINE ce qu'il y a de vrai & de faux dans les jugemens qu'on porte ſur cet Art.

CHAPITRE I.

De l'utilité de la Medecine.



Es hommes ayant été de tout tems ſujets à beaucoup de maladies, ils ont toujours cherché les moyens d'y remedier, n'étant pas moins por-

tés à la recherche des remedes pour ſe guérir lorſqu'ils ſont malades, qu'à celle des alimens pour ſe nourrir quand ils ſont en ſanté. Les obſervations qu'on a faites ſur les bons & ſur les mauvais effets qui ſuivoient l'uſage des choſes dont on s'eſt ſervi dans cette vûe, ayant été recueillies par ceux qui ſe ſont particulierement apliqués à la guériſon des maladies, on en a formé l'art de la Medecine, lequel enſuite a été non ſeulement loué & aprouvé, mais encore cultivé & exercé par quantité de grands hommes, dans la perſuaſion où ils étoient, qu'il pouvoit contribuer à conſerver la vie, & à rétablir la ſanté.

Mais ſi la Medecine a eu des Aprobateurs, elle n'a pas manqué d'Adverſaires; car il s'eſt élevé de tems en tems des perſonnes qui ſe ſont éforcées de la faire paſſer pour une forfanterie toute pure, pour un emploi de charlatans, pour une chimere enfin qui ne s'eſt ſoutenue que par de grands mots, par des termes inconnus & myſterieux, dont on s'eſt ſervi pour leurrer les eſprits credules. Tout le monde ayant un grand interêt de ſçavoir ſi ces

reproches ſont bien ou mal fondés, puiſque c'eſt ſur cela qu'on doit juger ſi dans les maladies on peut attendre quelque ſecours de la Medecine, il eſt de la derniere importance d'examiner ſoigneuſement ce qu'il en faut croire.

On ne peut pas douter que Dieu n'ait créé des choſes propres à la guériſon des maladies; car outre que l'Ecriture ſainte en fait foi, quand elle dit que * *c'eſt le Très-Haut qui a produit de la terre les medicamens*; les animaux même nous en fourniſſent encore une preuve convainquante, puiſqu'ils en ſçavent bien trouver pour ſe guérir de pluſieurs maux dont ils ſont attaqués : auſſi ne voit on perſonne qui s'aviſe de ſoutenir le contraire; de ſorte que s'il y a quelque difficulté, c'eſt de ſçavoir ſi les hommes ont aſſez de connoiſſance au moins d'une partie de ces choſes, pour les employer utilement à la guériſon des maladies ; & c'eſt ſur ce point que ſe retranchent ordinairement les ennemis de la Medecine, prétendant que tout ce qu'on en a pû connoître, eſt ſi incertain, qu'il vaut beaucoup mieux abandonner la cure des ma-

* *Eccleſiaſtique*, chap. 38.

ladies à la nature ſeule, que d'avoir recours aux remedes.

Si cela étoit veritable, les animaux auroient en ce point un grand avantage au-deſſus des hommes, puiſque Dieu a donné à ceux-là un inſtinct qui leur fait trouver des remedes propres à leurs maux, & que les hommes ſeroient deſtitués de ce ſecours. Il n'y a pas d'aparence que Dieu ayant créé l'homme avec la prééminence ſur les animaux, il ne lui ait pas au moins donné quelque choſe qui lui tînt lieu de cet inſtinct. En effet avec le ſecours de leur raiſon, joint à celui de l'experience, les hommes n'ont-ils pas pû trouver de quoi ſe ſoulager dans leurs maux? Car il leur a été facile de comparer par le moyen de leur raiſon, les differentes obſervations qu'ils ont faites ſur ce qui leur étoit bon ou mauvais dans les differens états où ils ſe ſont trouvés, c'eſt-à-dire dans la ſanté & dans la maladie. Ainſi ayant remarqué ce qui leur étoit nuiſible ou ſalutaire, ils ſont donc parvenus à la connoiſſance de la veritable Medecine, qui conſiſte à ſçavoir ce que l'experience à montré être utile ou préjudiciable à la ſanté.

Il eſt même très-vrai-ſemblable, que Dieu en formant Adam, lui donna la connoiſſance des choſes qui étoient ſur la terre, & de leurs proprietés, puiſqu'elles n'étoient faites que pour lui. Adam ſe ſervit ſans doute de ces lumieres pour remedier aux maladies qui arriverent ſoit à lui, ſoit à ſes enfans; & il y a lieu de croire que c'eſt de-là que vient une bonne partie des connoiſſances que nous avons ſur les remedes, puiſque ſelon toutes les aparences les enfans d'Adam n'ont pas manqué de tranſmettre à leur poſterité les lumieres qu'ils avoient reçûes de leur pere ſur des choſes dont ils pourroient avoir grand beſoin : que néanmoins il s'en eſt beaucoup perdu par la negligence des hommes, ou parceque les maladies étoient alors plus rares qu'elles ne ſont à preſent.

Mais quand les hommes n'auroient pas eu ces connoiſſances, ou qu'ils les euſſent laiſſé perdre, l'uſage ſeul leur a pû faire découvrir pluſieurs remedes.

Tous les arts étant établis ſur les découvertes qu'on a faites des proprietés des choſes naturelles, il ſeroit impoſſible que depuis près de ſix mille ans

que les hommes s'apliquent à chercher dans la nature tout ce qui peut leur être convenable, ils eussent trouvé un fort grand nombre de choses très-utiles pour la commodité de la vie, sans en avoir pû découvrir aucune de celles qui sont necessaires à la santé.

Pour être entierement persuadé que l'on connoît des choses propres à guérir des maladies, il ne faut que s'en raporter à ce que l'on voit tous les jours. Car si l'on veut se défaire de sa prévention, & qu'on examine avec soin l'effet des remedes, on en remarquera sans peine un assez grand nombre dont la vertu est si manifeste, qu'on ne pourra en disconvenir. Si par exemple on voit employer par un habile Medecin l'Ipecacuanha dans la dysenterie, le Quinquina dans les fievres intermittentes, l'Opium dans les insomnies, on sera convaincu par leurs differens succès, que ces remedes sont d'un grand secours dans ces occasions.

Les ennemis de la Medecine ne manquent point de répondre que ces remedes ne réussissent pas toujours, & que la nature guérit souvent ces maladies sans être aidée d'aucun secours :

cela eſt vrai ; mais quoique les remedes manquent quelquefois de guérir, on ne doit pas conclure de-là qu'il ne faut pas leur attribuer les bons effets dont ils ſont fort ſouvent ſuivis : cela prouve ſeulement qu'ils ne ſont pas infaillibles ; & quoique la nature ſeule guériſſe ſouvent ces mêmes maladies, il s'en faut beaucoup que cela n'arrive toujours. Ainſi pour decider lequel des deux partis l'on doit prendre, ou d'uſer des remedes que l'experience nous fait voir être ſuivis de bons effets, ou d'abandonner la guériſon des maladies à la nature ſeule, aucun des deux moyens n'étant infaillible, il faut examiner celui qui réuſſit le plus ſouvent ; par là on pourra juger ſi les remedes ſont de quelque utilité.

La maniere la plus courte & la plus naturelle pour faire cette diſcuſſion, ſeroit de prendre un grand nombre de perſonnes attaquées de la même maladie, d'en laiſſer la moitié ſans leur faire de remede, leur donnant ſeulement ce qu'ils demanderoient, & de mettre l'autre moitié entre les mains d'une habile Medecin pour les traiter ſuivant les regles de la Medecine ; on

reconnoîtroit par le ſuccès lequel des deux moyens ſeroit le meilleur. Mais comme il y auroit de la cruauté d'abandonner le ſoin de la vie & de la ſanté de tant de perſonnes, pour tirer d'erreur des gens prévenus, qui malgré l'experience trouveroient peut-être encore quelques fauſſes raiſons pour y demeurer, tant les préjugés ont de force ſur l'eſprit humain, il faut tâcher de les deſabuſer par des experiences qui ne ſoient pas moins convainquantes ſans riſquer la vie de perſonne.

L'Ipecacuanha & le Quinquina ayant été mis de nos jours en uſage commun dans ces pays, il y a beaucoup de gens qui ſe ſouviennent encore de la difficulté que l'on trouvoit auparavant à guérir les dyſenteries & les fievres intermittentes. Au contraire l'on voit à preſent que des perſonnes attaquées de la dyſenterie ſont ſouvent gueries dès les premieres priſes d'Ipecacuanha; & quoiqu'il n'arrive pas toujours que la maladie cede ſi promtement, il faut avouer qu'il n'y en a guéres de cette eſpece que l'on ne guériſſe en aſſez peu de tems par l'uſage de ce remede donné avec prudence, & accompagné de

ceux qu'il eſt à propos d'y joindre, pourvû néanmoins que le malade ne ſoit pas hors d'état de guérir.

Pour ce qui eſt du Quinquina, on ne peut pas douter raiſonnablement de la vertu qu'il a pour la guériſon des fievres qui viennent par accès. Avant l'uſage de ce remede combien de gens languiſſoient pluſieurs années de ſuite, ne pouvant ſe délivrer de la fievre quarte qui les minoit petit à petit, ſoit que dès le commencement elle eût été telle, ſoit qu'elle eût ſuccedé à une autre fievre, ou tierce, ou de quelque autre eſpece ? Il y avoit tant de difficulté à la guérir, que les Auteurs de ces tems là diſent qu'elle étoit l'oprobre des Medecins, parcequ'elle mettoit ordinairement leur ſcience à bout. A preſent que l'on ſe ſert du Quinquina, la fiévre quarte eſt une des maladies les plus faciles à guérir.

L'uſage du Mercure dans les maladies veneriennes eſt une preuve invincible de l'utilité des remedes. Car pour peu qu'on ait de connoiſſance de ces maladies, on ſçait qu'il eſt très rare que la nature ſeule en guériſſe. L'experience fait voir au contraire que ceux qui en étant

atteints, negligent de se mettre dans les remedes, bien loin de recevoir du soulagement, se trouvent d'ordinaire tourmentés de plus en plus par les cruels symptomes qui accompagnent cette maladie. En un mot il est très certain qu'entre mille personnes attaquées de ces maux, à peine en voit-on une seule qui guérisse sans remede ; mais avec leur secours il y en a plus des trois quarts qui en sont délivrés. Cela étant, comme on n'en peut pas douter, puisque c'est une chose averée, & qu'une infinité de gens connoissent par leur propre experience, que doit-on penser de ce qu'on entend dire tous les jours aux personnes prévenues contre la Medecine ? Que la nature n'a pas besoin d'aide pour separer les mauvaises humeurs d'avec les bonnes, qu'elle sçait les voyes par où il les faut chasser, que sa conduite est reglée & sûre, que tous les secours que les hommes prétendent lui donner, au lieu de l'aider ne font que rompre ses mesures, & la détourner de ses desseins. Ce sont de beaux discours qui peuvent bien éblouir les gens qui s'arrêtent à des idées vagues & incertaines, mais qui ne feront au-

cune impreſſion ſur ceux qui jugent ſainement des choſes.

Quoique l'Ipecacuanha & le Quinquina fuſſent inconnus aux anciens Medecins, & qu'on n'eût pas découvert de leur tems la maniere de préparer & d'employer le Mercure, comme on fait à preſent, on ne laiſſoit pas d'avoir alors de bons remedes, dont on ſe ſert encore aujourd'hui avec ſuccès. L'uſage du lait n'eſt-il pas ſouvent très-utile à ceux qui ont des maladies de conſomption ? Les eaux minerales ne guériſſent-elles pas des maux inveterés que ni la nature, ni même les autres remedes n'avoient pû ſoulager ? La faignée eſt-elle inutile dans l'apoplexie, dans les ſuffocations, dans les pleure ſies, &c ? Les émetiques, les purgatifs ne ſont-ils pas d'un grand ſecours dans pluſieurs maladies, en évacuant les matieres corrompues qui ſont dans les premieres voyes, qu'on nomme vulgairement l'eſtomach & les boyaux, & qui cauſent une grande partie des maladies ?

Il eſt inutile d'entrer dans un plus long détail, & de parcourir tous les remedes de la Medecine, ceux qui ſeront

aſſez entêtés pour ne ſe pas laiſſer convaincre par les exemples qu'on vient de propoſer, ne ſe rendroient pas quand on leur en raporteroit un plus grand nombre.

Ce n'eſt pas ſeulement par les effets des remedes qu'on peut prouver l'utilité de la Medecine, elle paroît encore dans la connoiſſance qu'elle donne des alimens qui conviennent aux malades. On ſçait que dans les maladies, principalement dans celles qui ſont violentes, les fonctions étant en deſordre, la digeſtion ne ſe fait pas comme dans la ſanté. Un malade ne pouvant pas ſe paſſer tout à fait de nourriture, il faut connoître celle qui lui convient le plus. Or on ne peut faire ce diſcernement que par le ſecours de la Medecine, qui enſeigne non ſeulement la qualité des alimens, mais auſſi la quantité qu'on en doit permettre; car il n'y auroit pas de raiſon de dire qu'il faut donner aux malades tout ce qu'ils ſouhaitent, puiſqu'on en voit qui dans une fievre ardente demandent du pain, du vin & de la viande, ce que tout le monde ſçait être très-contraire en cette occaſion. Si donc il y a du choix à faire, il faut

que ce ſoit la raiſon & l'experience qui le reglent ; & c'eſt ſur ces fondemens qu'eſt établi tout ce que la Medecine preſcrit ſur ce ſujet.

Les ſecours que l'on tire des remedes & d'un regime bien ordonné dans les maladies, montrent donc évidemment l'utilité de la Medecine. Ils ſont ſi conſiderables, que ce n'eſt pas trop avancer que de dire avec les plus grands hommes de l'antiquité, que la Medecine eſt la plus utile de toutes les ſciences, & la plus noble de toutes les profeſſions ; puiſque les avantages qu'elle procure ſont la vie & la ſanté, les plus grands & les plus précieux des biens temporels que les hommes puiſſent poſſeder.

La Medecine procure la ſanté en apaiſant la violence des maladies, & en abregeant leur longueur. Ce que l'on vient de dire ſur l'utilité des remedes fait voir qu'ils empêchent les maladies de durer auſſi long-tems que ſi on abandonnoit les malades à la nature ſeule, puiſque les fievres intermittentes, les dyſenteries, les maladies veneriennes ſont bien plûtôt guéries à preſent qu'elles ne l'étoient avant qu'on eût mis en uſage le Quinquina & l'Ipecacuan-

ha, & que l'on ſçût bien employer le Mercure.

Dans la violence des douleurs que cauſent les maladies, les effets des remedes ne ſont pas moins viſibles. La colique nephretique, la pleureſie, la ſupreſſion d'urine & quantité d'autres maladies cauſent des douleurs violentes, qui ſont ſouvent moderées, & quelquefois même apaiſées entierement par la ſaignée. Ce même remede facilite d'ordinaire l'accouchement, & par là diminue les douleurs que les femmes ſouffrent en mettant leurs enfans au monde. Le bain n'apaiſe-t-il pas ſouvent les cruelles douleurs de ceux qui ſont attaqués de la colique nephretique : juſques là même qu'on en a vû qui étoient obligés de ſe tenir des jours entiers dans le bain, parcequ'ils n'y ſentoient point de mal, & que d'abord qu'ils en étoient ſortis ils ſouffroient des douleurs inſuportables. L'Opium donné à propos eſt d'un grand ſecours pour calmer la violence des maux. Quantité d'autres remedes font auſſi dans ces occaſions des effets très-ſenſibles. Enfin c'eſt une choſe ſi connue qu'il y a des remedes capable

d'apaiſer les douleurs ; que dans toutes les maladies qui en ſont accompagnées, preſque tout le monde propoſe des remedes pour les ſoulager.

Il arrive pourtant quelquefois que la douleur s'opiniâtre malgré tous les remedes qu'on y aporte ; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive reconnoître qu'ils font ſouvent un bon effet, puiſque l'experience le montre tous les jours ſi évidemment. Quoique boire à la glace quand on a chaud, ne donne pas toujours une pleureſie, perſonne ne diſconvient que quand un homme a été aſſez imprudent pour le faire, & qu'il eſt enſuite attaqué d'une pleureſie, on n'ait raiſon d'attribuer cette maladie à ce qu'il a bû à la glace : de même quoique les douleurs ne ſoient pas infailliblement apaiſées par les remedes, quand il arrive qu'après leur uſage elles ſont moderées, ou qu'elles ceſſent entierement, on doit attribuer cet effet à leur vertu, puiſqu'il arrive plus ſouvent qu'elles s'apaiſent après qu'on a mis les remedes en uſage, que non pas lorſqu'on a negligé de s'en ſervir.

La plûpart du monde tombe volon-

tiers d'accord de ces deux grands avantages de la Medecine, qu'elle peut abreger le cours des maladies, & calmer la violence des douleurs ; mais plusieurs sont dans cette erreur, que de croire qu'elle ne peut pas prolonger la vie ; ce sentiment paroît fondé sur cette verité, que *nos jours sont comptés*, d'où ils inferent que Dieu ayant marqué l'instant que chaque homme doit mourir, c'est une grande temerité aux Mecins de prétendre éloigner la mort d'un seul moment.

Comme cette opinion qui est assez commune, enleve à la Medecine le plus glorieux avantage qu'elle ait, il faut l'examiner à fond, afin d'en faire connoître la fausseté : mais avant que d'entrer dans cette discussion, il est bon de remarquer l'égarement de ceux qui veulent ôter cette gloire à la Medecine. Quand le malade meurt, ils accusent d'ordinaire le Medecin d'être la cause de sa mort, & souvent sans aucune raison : lorsque le malade réchape, c'est, disent-ils, qu'il ne devoit pas mourir. Pour raisonner consequemment, ils devroient dire que les Medecins ne sont cause ni de la prolongation de la vie du malade

malade quand il réchape, ni de sa mort quand il ne guérit pas. Mais ce seroit une double erreur; car comme le Medecin prolonge souvent les jours quand il donne des remedes qui aident la nature à vaincre le mal, il est aussi cause de la mort du malade, quand il lui arrive de donner des remedes, qui bien loin d'aider la nature, l'empêchent de surmonter la cause du mal, lorsqu'elle est en état de le faire par elle seule, ou avec le secours des remedes convenables.

C'est une chose certaine que tout ce qui est jamais arrivé, ce qui arrive, & ce qui arrivera dans la suite, a été de toute éternité present à Dieu, & le sera éternellement. Ainsi Dieu a toujours connu le moment de la mort de tous les hommes en particulier, comme il a connu tout ce qui arrive dans le monde. C'est ce qui a fait dire à Jesus-Christ en parlant à ses Apôtres : * *Il ne tombe aucun passereau sur la terre sans la volonté de votre Pere ; mais pour vous, les cheveux même de votre tête sont tous comptés :* d'où il s'ensuit que non seulement Dieu voit les choses qui doivent

* *Evang. S. Matth. X. v. 29 & 30.*

arriver, mais encore qu'elles ne se font que par sa volonté. Ainsi Dieu connoissant tout ce qui doit arriver aux hommes, de même qu'il sçait le moment de leur mort, il connoît aussi les maladies qu'ils auront, le tems qu'elles dureront, la violence des accidens dont elles seront accompagnées, & quand ces accidens diminueront ou finiront entierement. Or cette préscience de Dieu n'empêche pas que l'on n'attribue aux remedes la vertu d'abreger la durée des maladies, & d'en moderer la violence; il suit donc qu'elle ne doit pas non plus empêcher qu'on ne leur attribue la vertu de prolonger les jours. Mais bien des gens aimant mieux desavouer la vertu qu'on attribue aux remedes de calmer les douleurs, & d'abreger le cours des maladies, que d'accorder qu'ils puissent éloigner la mort, il faut aporter des preuves qui montrent que la vie est prolongée par les secours que l'on donne aux hommes dans les maladies.

Les Auteurs qui ont écrit sur les fievres avant qu'on eût en ces pays la connoissance & l'usage du Quinquina, témoignent tous que les fievres quartes

étoient très-difficiles à guérir, que leur durée cauſoit ſouvent des jauniſſes, des hydropiſies, des ſchirres, des fievres continues, qui enfin donnoient la mort au malade : il eſt très-rare à preſent de voir arriver ces accidens fâcheux, qui ſeroient ſans doute auſſi frequens, & cauſeroient la mort, comme autrefois, ſans le ſecours du Quinquina.

Les perſonnes attaquées de la dyſenterie en étoient ſouvent autrefois tourmentées pendant des années entieres, & l'on en voyoit mourir un grand nombre. L'hiſtoire même nous aprend que des armées nombreuſes ont peri par la contagion de ce mal. Quoique cette maladie ne ſoit pas moins frequente qu'elle étoit autrefois, il n'en meurt pas à beaucoup près une auſſi grande quantité, qu'il en mouroit avant qu'on ſe ſervît d'Ipecacuanha.

Quand quelqu'un a une hemorragie conſiderable, & qui a déja duré longtems, on peut s'aſſurer qu'il mourra bien-tôt, ſi l'on n'arrête le ſang par quelque moyen. Or l'experience montre que les remedes produiſent ſouvent

cet effet ; ils empêchent donc qu'il ne meure.

Il est certain que ceux qui par hazard ou autrement ont pris quelque poison violent, ne demeureroient pas long-tems en vie, s'ils n'étoient promtement secourus : mais quand on leur donne assez tôt les remedes convenables, on les empêche souvent de mourir.

Si l'on ne pouvoit pas prolonger la vie des hommes, il ne faudroit presque jamais leur couper de bras, ni de jambes en quelque mauvais état qu'on les trouvât ; il ne faudroit pas faire plusieurs autres operations de Chirurgie qui causent de grandes douleurs, parcequ'on ne les fait d'ordinaire que pour sauver la vie aux malades. D'ailleurs il est constant qu'entre ceux à qui on les fait, il y en auroit quelques-uns qui ne laisseroient pas de guérir sans ces operations.

Mais, dira-t-on, si Dieu a connu de toute éternité qu'une personne mourra dans un tems déterminé, quelque chose qu'on fasse sa vie durera jusqu'à ce ce tems-là, mais elle n'ira pas plus loin. Ainsi quand quelqu'un est mala-

de, on doit s'assurer que si Dieu a prévû que cette maladie le conduira un tel jour à la mort, on a beau faire il mourra précisément dans ce tems-là, puisqu'autrement Dieu se seroit trompé, ce qui est impossible. Au contraire quand Dieu a prévû qu'il ne mourra pas de la maladie dont il est attaqué, il est sûr qu'il en rechapera, quand on ne lui donneroit aucun remede.

Il est vrai que ce que Dieu a prévû, doit infailliblement arriver ; mais il ne faut pas en conclure que quelque chose que l'on fist, cela arriveroit également; cette consequence renverseroit tous les soins & tous les devoirs de la vie ; quand un homme qui ne sçait point nager seroit tombé au milieu d'une grande riviere, suivant ce raisonnement il seroit inutile de le secourir, parceque si Dieu a prévû qu'il doit être noyé dans ce tems, on auroit beau faire, on ne le sauveroit pas ; au contraire si Dieu a prévû qu'il mourroit dans un autre tems, & d'un autre genre de mort, il se sauveroit sans qu'on le secourût. On pourroit tirer une infinité de consequences pareilles ; il seroit inutile que les Puissances fissent des loix pour em-

pêcher les empoiſonnemens & les meurtres ; il faudroit auſſi rejetter toutes les meſures & les précautions qu'on prend pour faire réuſſir ſes entrepriſes, & pour détourner les maux dont on eſt menacé. Car comme Dieu connoît tous les évenemens des affaires, lorſque les ennemis aſſiegent une place, il ſçait s'ils la prendront ou non ; quand un General eſt prêt de donner une bataille, Dieu connoît s'il la gagnera, ou s'il la perdra ; Dieu prévoit quelle ſera la déciſion d'un procès qu'on intente ; Dieu ſçait quelle perſonne on doit épouſer ; il ne faut nullement inferer de-là qu'il ſoit inutile de faire tout ce qu'on peut pour ſecourir une place aſſiegée par les ennemis ; qu'un General ne doive pas prendre toutes les meſures neceſſaires pour gagner la bataille ; qu'un particulier ne faſſe toutes les pourſuites convenables pour gagner ſon procès : & que lorſqu'on veut ſe marier, on ne doive rechercher les mœurs, la naiſſance & le bien de la perſonne qu'on a deſſein d'épouſer. Car Dieu a non ſeulement prévû l'évenement du ſiege, de la bataille, du procès & du mariage, mais il a auſſi

prévû toutes les circonstances qui y ont raport, & tout ce qui doit contribuer à ces évenemens. On ne doit donc pas en conclure qu'ils eussent été les mêmes, si les moyens qu'on a pris pour réussir, eussent été differens. De même quand Dieu a prévû qu'un homme guériroit d'une maladie, il a aussi prévû qu'on se serviroit de tels & tels remedes propres à le guérir, & l'on ne doit pas conclure que s'il se fût servi d'autres remedes il eût pareillement réchapé.

L'infaillibilité des évenemens que Dieu a prévûs, ne change rien dans la nature des choses. Ceux qui dépendent de la volonté des hommes, arrivent sans necessité ; & ceux qui dépendent de la liaison qui se trouve entre les causes naturelles & les effets qu'elles produisent, sont conformes à l'ordre naturel.

C'est pourquoi lorsqu'il est arrivé qu'une personne dans le dessein d'empoisonner un autre, lui a donné à dîner, & qu'il lui a fait prendre le poison dont il est mort, Dieu a prévû toutes les circonstances qui ont accompagné ce fait, sans rien changer à la nature des causes qui y ont concouru. Il a

prévû que l'empoisonneur prieroit l'autre à dîner, que celui-ci se détermineroit à y aller, & qu'on lui donneroit un certain poison : que suivant sa violence & la disposition de celui qui le prendroit, ce poison agiroit dans un tems précis, & que l'empoisonné mourroit alors. La connoissance que Dieu a eue de toutes ces circonstances, n'a pas empêché que l'empoisonneur ne se déterminât de lui-même à commettre ce crime, & que l'autre n'ait eu la liberté d'aller dîner avec lui, ou de n'y pas aller ; le poison a agi comme une cause necessaire suivant la disposition de celui qui l'a pris. Mais on ne doit pas penser que Dieu avoit tellement prévû que cet homme mourroit dans ce tems là, que quand on n'auroit pas eu dessein de l'empoisonner, ou qu'il n'eût pas voulu aller dîner avec celui qui en avoit le dessein, il fût toujours mort au même tems.

Il faut raisonner de la même maniere sur l'effet des remedes qu'on donne aux malades. Dieu a prévû de toute éternité qu'une personne tomberoit malade dans un certain tems ; il a aussi connu l'espece de sa maladie & toutes

toutes les circonſtances qui s'y rencontreroient ; il a vû, par exemple, que ce ſeroit une maladie cauſée par des matieres corrompues qui ſe trouveroient dans ſon eſtomach ; il a connu que l'on donneroit des remedes propres à faire l'évacuation de ces matieres, qui par leur nature devoient faire mourir le malade ; mais que l'évacuation en étant faite, le malade guériroit. Il eſt donc faux de dire que ſi l'on n'eût fait aucun remede, le malade eût réchapé de même.

Ceux qui ſont opoſés à ce ſentiment, fondent leur opinion ſur deux conſequences, qu'ils tirent fauſſement du principe que j'ai raporté, qui eſt que *nos jours ſont comptés.*

La premiere eſt, que l'heure de la mort eſt tellement marquée, que quand on ſe ſauve d'un danger de perdre la vie, rien n'en a été cauſe, ſinon que cette heure n'étoit pas venue ; ainſi ils prétendent que la guériſon d'un malade vient de ce que le tems marqué pour ſa mort n'étoit pas arrivé, & qu'on ne doit pas attribuer ſa guériſon aux remedes.

La ſeconde conſequence qui eſt une

ſuite de celle-ci, n'eſt pas moins fauſſe : c'eſt que croyant que les circonſtances ne contribuent pas à tirer d'un peril où la vie eſt expoſée, ils s'imaginent qu'on en ſortiroit de même, quand elles ſeroient toutes differentes : ce qui leur fait dire lorſqu'un malade eſt guéri, que quand il auroit uſé de tout autre remede que de ceux qu'on lui a donnés, ou quand il n'en auroit fait aucun, il eût pareillement réchapé.

Or il eſt manifeſte par tout ce que j'ai dit, que ces conſequences ne s'enſuivent nullement du principe ſur lequel on les fonde ; car il en faudroit auſſi conclure, que lorſqu'on ſuccombe au danger, les circonſtances n'y auroient pas non plus contribué ; c'eſt pourquoi on pourroit dire qu'un homme ayant été tué à coups d'épée, n'eſt mort que parceque ſon heure étoit venue, que les coups d'épée n'y ont point contribué, & que quand on ne les lui auroit pas donnés, il ſeroit toujours mort au même tems : ce qui choque le ſens commun.

Quoique Dieu ait prévû les évenemens qui dépendent de la volonté des hommes, on doit toujours les leur at-

tribuer, puiſqu'ils en ſont veritablement les cauſes; c'eſt ce qui fait qu'ils meritent d'être repris, quand ils commettent des fautes, & d'être recompenſés, quand ils font de bonnes actions. D'où il ſuit qu'on doit attribuer au Medecin la prolongation de la vie d'un malade, lorſque par ſa prudence & par ſon ſçavoir il a ordonné des remedes qui ont détruit les cauſes qui devoient faire mourir le malade; comme on doit accuſer du mauvais ſuccès, celui qui par ſon ignorance, ou par ſon défaut d'aplication a contribué à l'augmentation du mal, ou même a cauſé la mort, quoique tous ces évenemens ayent été éternellement prévûs de Dieu.

Il eſt à la verité impoſſible aux hommes, de comprendre comment Dieu peut prévoir certainement les choſes, qui dépendent de leur volonté qui eſt libre : mais c'eſt que la puiſſance de Dieu eſt infinie, & que l'eſprit humain eſt très-borné; il ne faut donc pas vouloir meſurer la puiſſance de Dieu ſur ce que l'eſprit humain peut comprendre.

C'eſt ſans doute une grande temeri-

té aux hommes de chercher à concevoir de quelle maniere Dieu voit toutes les choſes futures, puiſqu'ils ne peuvent pas comprendre comment eux-mêmes voyent les choſes preſentes à leurs yeux. Car pour voir quantité d'objets à la fois, comme on les voit, il faut que chaque point de ces objets, envoye des rayons de lumiere qui rempliſſent la prunelle, & qu'ils ſe réuniſſent enſuite ſur la retine. Or perſonne n'a jamais pû concevoir, comment les rayons qui partent d'une infinité de points, qui ſont dans la ſurface des objets qu'on voit en même tems, peuvent paſſer par l'ouverture de la prunelle ſans ſe confondre les uns avec les autres : ni comment il arrive au contraire que les rayons qui partent d'un même point, ſe debaraſſent d'avec les autres, & ſe réuniſſent enſuite pour faire ſur la retine, une impreſſion differente de celle que les autres y font. D'ailleurs pour en avoir une connoiſſance bien juſte, il faudroit ſçavoir ce que c'eſt que la lumiere ; mais c'eſt une choſe auſſi cachée à l'eſprit des hommes, qu'elle eſt claire & manifeſte à leurs yeux.

C'eſt donc une erreur de croire que la mort de tous les hommes étant marquée dans un certain tems, tout ce qu'on peut employer pour prolonger ou pour abreger la vie, n'y fait rien. Ainſi outre les ſecours que j'ai fait voir qu'on tire de la Medecine pour abreger la longueur des maladies, & pour en calmer la violence, il eſt manifeſte qu'elle a encore l'avantage incomparable de prolonger la vie des hommes.

L'utilité de cette ſcience ayant été reconnue dès les premiers tems, on s'y eſt apliqué dans le commencement du monde, & on l'a toujours cultivée dans la ſuite. Cette ancienneté & cette conſtante durée ſont une preuve des avantages qu'on en a retirés de tout tems. Si c'étoit une ſcience vaine, comme quelques gens le prétendent, elle n'auroit pas ſubſiſté juſqu'à preſent. Le tems détruit tôt ou tard ce qui eſt fiction & menſonge ; c'eſt pourquoi une des preuves que l'on aporte pour démontrer la veritable Religion, ſe tire de ſon ancienneté & de ſa conſtante durée.

Cette prérogative convenant à la

Medecine, prouve bien la verité de cette ſcience. Elle eſt ſi ancienne qu'on n'en connoît pas le commencement; les plus anciens Auteurs en ont parlé comme d'un art qui ſubſiſtoit avant eux. Elle s'eſt toujours conſervée malgré les efforts de ſes Adverſaires. Elle a été cultivée par un grand nombre d'excellens perſonnages; & le peu de gens qui l'ont blâmée, n'eſt preſque rien en comparaiſon de la multitude de ceux qui l'ont louée & eſtimée; à la tête deſquels on peut mettre l'Auteur du Livre de l'Eccleſiaſtique, qui étant inſpiré du Saint Eſprit, lui a donné plus d'éloges qu'on n'en trouve par tout ailleurs dans l'Ecriture ſainte pour aucune ſcience, ni pour aucun art.

On opoſe à ces autorités ce que Pline * raporte des Romains; il dit qu'ils ont été ſans Medecins les premiers ſix cens ans d'après la fondation de Rome; mais cela ne fait rien contre la Medecine, puiſqu'il ajoûte immediatement après, que quoiqu'ils n'euſſent point de Medecins, ils n'étoient pas ſans Medecine : ce qui ne peut ſignifier autre choſe, ſinon que pendant cet

* *Hiſtor. natur. lib. 29.*

espace de tems il n'y avoit personne à Rome, qui s'attachât à la Theorie de la Medecine, comme on le fit depuis que les Medecins Grecs s'y furent établis; mais qu'il y avoit néanmoins des gens qui se mêloient de traiter les malades, suivant les observations de ce qui avoit soulagé en pareille occasion, soit qu'ils les eussent faites eux-mêmes, soit qu'elles eussent été faites par d'autres de qui ils les avoient aprises. D'où l'on peut conclure que leur Medecine étoit alors purement empirique. Par cette explication on peut concilier ce passage de Pline, avec ce que raporte Denis * d'Halicarnasse, qui dit que la peste étant venue à Rome l'an trois cens un de la fondation de la Ville, elle emporta presque tous les esclaves, & la moitié des citoyens, les Medecins ne suffisans pas pour le nombre des malades.

Pour montrer que les Romains n'ont pas fait grand cas de la Medecine, on dit encore que les Medecins ont été chassés de Rome après y avoir été reçûs : mais c'est une fausseté que quelques Auteurs modernes ont avancée

* *Lib.* 10.

ſans autorité. Bien loin que cela ſoit veritable, Pline *a* remarque que le Peuple Romain chaſſant les Grecs de toute l'Italie, les Medecins furent exceptés. C'eſt auſſi ce que fit l'Empereur Auguſte, ſous l'Empire duquel les ſciences & les arts ont le plus fleuri à Rome. Suetone *b* raporte que ce Prince chaſſa dans une grande famine tous les étrangers hormis les Medecins. C'eſt donc une pure calomnie que ce reproche dont on veut ternir la Medecine, puiſqu'aucun ancien Hiſtorien n'a fait mention de ce prétendu banniſſement.

La Medecine n'eſt pas ſeulement de tous les tems, elle eſt encore de tous les lieux. On n'a point découvert de pays quelque barbares qu'en fuſſent les peuples, où l'on ne mît quelque remede en uſage dans la vûe de guérir des maladies. Ainſi pour nier la verité de la Medecine, il faut reſiſter à la voix commune de tous les hommes, & s'opoſer au conſentement univerſel du genre humain. Il eſt vrai qu'il n'y a pas en tout lieu des Facultés de Medecine, & que ceux qui ſe mêlent de

a *Hiſtor. natur. Lib.* 19. b *In Auguſt.*

traiter les maladies, n'ont pas la qualité de Docteurs ; mais il suffit que l'on y employe des choses que l'on connoît par experience être convenables pour la guérison des maladies, puisque c'est en cela que consiste la veritable Medecine.

Les ennemis de cet art pourront répondre qu'une erreur, pour être ancienne & generale, n'en est pas moins erreur, qu'il se peut faire que l'ancienneté & l'étendue de la Medecine viennent du penchant que les hommes ont pour conserver leur vie, & pour rétablir leur santé, parceque cette inclination les porte à desirer qu'il y ait des moyens de prolonger leurs jours, & de soulager leurs maux quand ils souffrent ; & comme on a beaucoup de penchant à croire ce qu'on souhaite, de-là est venue, disent-ils, l'erreur où l'on a toujours été d'avoir foi à la Medecine.

Il est vrai que si d'ailleurs on étoit pleinement convaincu que ce fût une illusion que la confiance qu'on a eu toujours en la Medecine, ce sentiment, quoiqu'universellement reçû dans tous les tems & dans tous les lieux, devroit

néanmoins être regardé comme une erreur : mais quelle preuve a-t-on, qui soit assez certaine pour l'oposer à cette uniformité de sentimens si ancienne & si generale, dans une occasion où il s'agit de choses de fait, où les hommes se trompent ordinairement le moins? Il n'est donc pas raisonnable de croire que la confiance qu'ils ont aux remedes, soit fondée sur l'amour extrême qu'ils ont pour la vie : il faut au contraire juger qu'elle ne vient que des secours qu'ils en ont tirés eux-mêmes dans leurs maladies, ou qu'ils ont remarqué que les autres en ont reçûs.

Ainsi quand il seroit possible que la croyance que les hommes ont toujours eue de l'utilité des remedes fût une illusion, il y auroit néanmoins de l'imprudence & de la temerité de s'oposer à un sentiment si universel, sans avoir des preuves entierement convainquantes pour le détruire. Or bien loin que cela soit, les raisons qu'on vient d'aporter pour l'établir sont si évidentes, qu'elles doivent faire impression sur tous ceux qui ne sont point entêtés à l'excés : au contraire les objections que les Adversaires de la Medecine for-

ment contr'elle, sont très-foibles & très-aisées à refuter, comme on le va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Sur les raisons qu'on aporte contre la Medecine.

ENTRE les objections qu'on fait ordinairement contre la Medecine, il y en a dont le ridicule est si manifeste, qu'elles ne meritent pas qu'on les refute, comme est celle qu'on entend tous les jours, que si la Medecine étoit utile pour conserver la vie, & pour rétablir la santé, les Medecins ne devroient jamais être malades, ni même mourir. Je ne sçai s'il y a des gens assez dépourvûs de sens pour avoir cette pensée, comme s'il étoit au pouvoir des hommes de se rendre impassibles & immortels; mais s'il s'en trouve quelques-uns, je ne crois pas qu'il faille se mettre en peine de les desabuser; car vouloir refuter serieusement ces sortes d'objections, ce seroit y donner quelque credit; d'ailleurs ceux qui

n'ont pas aſſez de juſteſſe d'eſprit pour en découvrir l'extravagance, n'en auroient pas aſſez pour goûter les raiſons qu'on aporteroit pour la leur faire ſentir.

Il y a d'autres objections qui ont une aparence de verité, & qui par là pourroient faire impreſſion ſur l'eſprit de quelques perſonnes judicieuſes : ce ſont celles-là qu'il faut combattre, afin qu'en les aprofondiſſant on découvre leur foibleſſe, & que par ce moyen on empêche les gens raiſonnables de tomber dans l'erreur, ou qu'on les en faſſe revenir s'ils en ſont déja prévenus.

Les plus fortes raiſons que l'on aporte contre la Medecine, roulent preſque toutes ſur l'incertitude de cet art, & ſur le pouvoir de la nature dans la guériſon des maladies. Ce pouvoir, dit-on, eſt manifeſte, & il s'en faut beaucoup que l'utilité des remedes ne ſoit ſi évidente ; car s'il ſe trouve des gens qui guériſſent de leurs maladies après s'être ſervi de remedes, il y en a auſſi beaucoup qui les employent inutilement, & l'on en voit un grand nombre qui guériſſent de ces mêmes

maladies, ſans uſer d'aucun remede. De-là on conclut qu'il eſt ſur que quand un malade guérit ſans remede, c'eſt que la nature a ſçû vaincre les cauſes de la maladie, ſans le ſecours de l'art, au lieu qu'on peut douter, quand un malade ſe ſert de remedes, ſi la guériſon en eſt l'effet, ou ſi c'eſt l'ouvrage de la nature qui a chaſſé la maladie indépendemment du remede. C'eſt pourquoi les ſuccès qu'on voit arriver après l'uſage des remedes, ne ſont pas une preuve de l'utilité de la Medecine, puiſqu'ils peuvent être auſſi bien attribués à la nature qu'à leur vertu. Les Medecins, ajoûte-t-on, ſont obligés eux-mêmes de reconnoître le pouvoir de la nature pour la guériſon des maladies. C'eſt elle qui donne au malade les forces neceſſaires pour vaincre ſon mal ; c'eſt elle qui ſepare les humeurs qui troublent l'œconomie du corps, d'avec celles qui ſont neceſſaires pour l'entretenir ; c'eſt elle qui trouve les voyes convenables pour les chaſſer ; à quoi on ajoûte que la conduite de la nature eſt toujours reglée & ſure, & que celle de la Medecine eſt aveugle & incertaine, n'ayant aucuns principes aſſurés.

Pour ce qui eſt de l'incertitude de la Medecine, on croit la prouver invinciblement par l'ignorance où ſont les hommes touchant la nature de toutes choſes ; d'où il ſuit que la nature des maladies & celle des medicamens eſt tout à fait inconnue ; que quand elle le ſeroit moins, pour faire une juſte application des remedes, il faudroit pouvoir diſtinguer la diverſité des temperamens, puiſqu'on remarque qu'un remede qui a produit un bon effet dans un malade, en fait ſouvent un tout different dans un autre qui paroît du même temperament, & qui eſt attaqué de la même maladie avec les mêmes accidens. Cela ne peut venir que de la difference du temperament quoiqu'elle ſoit inſenſible, laquelle fait que ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. Or il eſt impoſſible de connoître cette diverſité de temperamens, puiſqu'ils ſont auſſi differens que les viſages, & qu'il n'y a aucun ſigne aſſuré pour les diſtinguer : car on remarque ſouvent que ceux qui paroiſſent d'un même temperament, en ont de tout differens. C'eſt ce qu'on voit non ſeulement dans

les maladies, mais encore dans la santé à l'égard des alimens qui conviennent aux uns & non pas aux autres. Par exemple, il y a des gens à qui les fruits font du mal ; d'autres qui étant en aparence du même temperament, s'en trouvent fort bien. Quelques-uns ne sçauroient boire de vin sans être incomodés ; d'autres qui semblent de la même complexion en boivent, & quelquefois avec excès, sans en ressentir la moindre incomodité.

Une preuve encore plus familiere & plus sensible, dit-on, de l'incertitude de la Medecine, c'est la diversité des sentimens qu'ont les Medecins non seulement sur la nature, sur les causes, & sur l'espece des maladies, mais encore sur les remedes qu'ils prescrivent. Que l'on fasse venir plusieurs Medecins separement, ou même ensemble ; l'un dira que le sang est trop dissout, l'autre qu'il est trop épais, & qu'il a de la peine à rouler dans les vaisseaux ; l'un assure que les soufres en sont trop exaltés ; l'autre prétend qu'ils sont trop concentrés ; l'un soutient qu'il y a trop d'acides, l'autre qu'il y a trop d'alcali ; tel croit que

c'eſt la lymphe qui peche, tel penſe que c'eſt la bile; l'un accuſe le diſſolvant de l'eſtomach, l'autre rejette la faute ſur le ſuc pancreatique; l'un prouve que les fibres ſont racornies, ou froncées, ou trop tendues, l'autre tâche de montrer qu'elles ſont molaſſes & trop relâchées. On pourroit leur paſſer, dit-on, cette diverſité de ſentimens ſur les cauſes & ſur la nature des maladies, s'ils s'accordoient au moins ſur l'eſpece. Mais il n'y a pas moins de varieté entre eux, quand il s'agit de dire quelle eſt la maladie dont le malade eſt attaqué. Tel prétend que c'eſt une colique d'inteſtins, l'autre dit que c'eſt une colique nephretique; l'un aſſure que c'eſt une fievre ſimple, l'autre ſoutient que c'eſt une fievre maligne; l'un croit que l'eſtomach eſt attaqué, l'autre preſume que c'eſt le poumon; l'un aſſure que le mal eſt eſſentiellement dans la tête, l'autre conjecture qu'il eſt dans le ventre, d'où il part des vapeurs qui vont fraper le cerveau.

Mais, ajoute-t-on, ce qui fait voir encore plus évidemment l'incertitude de cet Art, c'eſt la diverſité d'opinions

ſur

ſur les remedes que differens Medecins jugent à propos de faire dans la même maladie. S'agit-il de preſcrire des remedes pour une même perſonne attaquée d'une pleureſie, l'un ordonne la ſaignée, l'autre des ſudorifiques; on en trouvera qui jugeront que l'émetique ſera plus convenable, d'autres ſeront pour quelque prétendu ſpecifique. Si c'eſt la petite verole, on en verra qui conſeilleront la ſaignée, d'autres la blâmeront & voudront des cordiaux; l'un ordonnera des lavemens, l'autre les interdira; l'un permet à ſon malade l'uſage des alimens ſolides, un autre veut le tenir aux bouillons. En un mot autant de Medecins, autant d'avis differens, tant eſt grande l'incertitude de leur Art.

C'eſt pourquoi, diſent nos Cenſeurs, lorſqu'on eſt malade, il n'y a point à balancer ſur le parti qu'on doit prendre, ſi l'on eſt ſage on ſe paſſera de Medecine & de Medecins; car le ſecours que les hommes prétendent donner à la nature, au lieu de l'aider, ne font ſouvent que rompre ſes meſures, & la détourner de ſes deſſeins.

Quand ils ſont ſuivis d'un bon effet, c'eſt par hazard qu'ils le produiſent, ou pour mieux dire on leur attribue ſouvent ce qu'il eſt plus raiſonnable d'attribuer à la nature. Ainſi l'on doit regarder les ſuccès de la Medecine comme des hazards heureux, auſquels on n'a pas lieu de croire que la ſcience ait contribué.

Ces raiſons ſont à la verité très-ſpécieuſes, & fort capables de faire impreſſion ſur des perſonnes qui ne conſiderent les choſes qu'en gros ſans rien aprofondir; mais ſi l'on compare avec ſoin en beaucoup d'occaſions ce que fait la nature ſeule, à ce qu'elle fait étant aidée par un habile Medecin, on reconnoîtra qu'elles ont peu de ſolidité, & qu'elles ne peuvent perſuader que des perſonnes qui jugent fort legerement des choſes.

Mais avant que d'en faire connoître la vanité, il faut avouer que la nature a beaucoup de pouvoir dans la guériſon des maladies. Tous les Medecins en ſont convaincus, & les livres de Medecine ſont pleins de cette verité. Car il eſt certain qu'elle guérit ſouvent des maladies ſans le ſecours de

l'Art, & même l'on peut ajoûter qu'il arrive quelquefois qu'après que le Medecin a épuiſé toute ſa ſcience ſans aucun ſuccès, la nature fait de nouveaux efforts, & acheve ſeule la guériſon du malade. C'eſt une choſe ſi conſtante dans la Medecine, que l'on y regarde les mouvemens de la nature comme une des principales regles de cet Art, & il n'y a point de bon Medecin qui ne ſoit perſuadé qu'en ceſſant de les ſuivre, on court riſque de s'égarer.

Mais tout cela ne prouve nullement qu'on ne puiſſe pas donner bien des ſecours à la nature. On peut dire que c'eſt elle qui guérit, & que les remedes donnés à propos ſont les inſtrumens dont elle ſe ſert pour rétablir le deſordre qui cauſe la maladie, ſans quoi ſouvent elle ne produiroit aucun bon effet; car quoique la nature faſſe toujours des efforts pour chaſſer la maladie, il arrive ſouvent que ces efforts ſont inutiles à moins que l'Art ne lui prête ſon ſecours. C'eſt ce qu'on pourroit aiſément remarquer en beaucoup d'occaſions, pour peu qu'on fiſt attention aux effets des remedes. Car on voit

très ſouvent, par exemple, que l'eſtomach eſt rempli de matieres corrompues, ſans néanmoins que la nature en faſſe aucune évacuation ; alors ſi la perſonne qui ſe trouve en cet état, prend un remede qui la faſſe vomir, elle eſt ordinairement ſoulagée ; de même lorſqu'il y a de mauvaiſes humeurs dans les inteſtins, la nature ne les chaſſe pas toujours elle ſeule ; mais les remedes purgatifs venant à ſon ſecours les font ſortir, & ſoulagent le malade. Dans l'apoplexie de ſang, la nature excite-t-elle toujours quelque hemorragie pour la guériſon du malade ? Au contraire il eſt fort rare qu'il en arrive aucune de ſuffiſante pour le ſoulager, & la ſaignée en cette occaſion fait aſſez ſouvent des merveilles. Quand quelqu'un a pris du poiſon, les remedes ne ſont-ils pas fort utiles, ou pour en procurer l'évacuation, ou pour en corriger la malignité ?

Je pourrois raporter un plus grand nombre d'exemples ; mais ce que je viens de dire, & ce que j'ai dit dans le chapitre précedent ſur l'utilité des remedes, ſuffit pour faire voir que la Medecine fournit de grands ſecours à la

nature pour la guériſon des maladies.

Il eſt vrai que quand la nature fait elle-ſeule tout ce qui eſt neceſſaire pour reparer le deſordre qui fait la maladie, il eſt de la prudence du Medecin de la laiſſer agir ſans la troubler dans ſon operation par quelque remede que ce puiſſe être. Il ſeroit même à ſouhaiter que tout le monde fût bien perſuadé de cette verité; car l'impatience des malades, ou de ceux qui les aprochent, engagent quelquefois des Medecins trop complaiſans à donner des remedes, lorſqu'il ſeroit à propos de ne rien faire: ce qui pour l'ordinaire a de mauvaiſes ſuites. Mais quand la nature ne fait pas tout ce qui eſt neceſſaire pour ſoulager le malade, il ſeroit auſſi déraiſonnable de ne rien faire pour l'aider, que de vouloir lui donner des ſecours lorſqu'elle n'en a pas beſoin.

Pour ce qui eſt de l'incertitude que l'on remarque dans la Medecine, & que l'on fait tant valoir pour décrier cet Art, il eſt étonnant qu'une ſi mauvaiſe raiſon faſſe une impreſſion ſi forte ſur l'eſprit d'une infinité de gens, comme s'il falloit rejetter tout ce qui

n'eſt pas certain. Ce reproche qu'on fait à la Medecine, n'eſt fondé que ſur l'équivoque dû mot *incertitude*; car on donne ce nom à des choſes très-differentes. On apelle quelquefois incertain, ce qui n'eſt pas entierement certain, quoiqu'il ſoit très-vrai-ſemblable : mais on nomme plus communement incertain ce qui eſt tellement douteux, qu'on n'y trouve aucune vraiſemblance, ni probabilité.

La Medecine eſt incertaine dans le premier ſens pour la plus grande partie, ſur tout à l'égard du ſuccès des remedes. Mais elle ne l'eſt pas dans le dernier. Car quoiqu'elle n'enſeigne pas des remedes qui guériſſent infailliblement, l'experience montre que l'on en a découvert qui réuſſiſſent plus ſouvent, que quand on abandonne le malade à la nature ſeule. Elle donne des preceptes qui marquent les circonſtances qu'il faut obſerver pour apliquer à propos ces remedes; & comme il eſt conſtant que dans la conduite de la vie, il faut choiſir ce qu'il y a de meilleur, ces preceptes doivent être regardés comme des regles certaines, ou des maximes que la raiſon veut

qu'on suive, quand ils sont fondés sur un nombre suffisant d'experiences, puisqu'on réussit plus souvent lorsqu'on les observe, que lorsqu'on ne les observe pas. D'ailleurs elle ne laisse pa d'avoir des principes certains, comme je le ferai voir au chapitre quatriéme.

Il est vrai qu'il seroit à souhaiter qu'on eût trouvé des remedes infaillibles ; mais comme cela est au-dessus du pouvoir des hommes, il est tout à fait déraisonnable d'en demander ; c'est beaucoup d'en avoir découvert qui aident la nature, de maniere qu'avec leur secours plus de gens guérissent, que par la nature seule. Il est d'autant plus surprenant que l'on demande une entiere certitude dans la Medecine, que l'on a des sentimens très-differens sur toutes les autres choses qui sont d'un commun usage dans la vie.

Quand un homme veut se marier, demande-t-il une certitude entiere que la femme qu'il doit prendre aura une bonne conduite, & sera d'une humeur telle qu'il est necessaire, pour vivre avec elle dans une bonne intelligence ? Quand on expose sa personne & ses biens sur un vaisseau, demande-t-on

des aſſurances que le vaiſſeau arrivera heureuſement ? Lorſque quelqu'un entreprend un procès, exige-t-il des preuves indubitables qu'il le gagnera ? Dans toutes ces occaſions on traiteroit d'extravagant, celui qui voudroit avoir une pleine certitude du ſuccès, parceque cela eſt impoſſible. Il n'y a pas plus de raiſon d'en demander dans la Medecine, puiſqu'il n'eſt pas plus poſſible d'en avoir.

S'il y avoit de la certitude à ſe paſſer de la Medecine dans les maladies, c'eſt-à-dire ſi en abandonnant les malades à la nature ſeule, leur gueriſon étoit certaine, il eſt indubitable qu'il faudroit prendre ce parti-là. Mais perſonne ne s'aviſera jamais de ſoutenir une choſe ſi fauſſe, parceque l'experience ne fait que trop voir le contraire. Ainſi comme il faut de neceſſité, ou faire des remedes, ou n'en pas faire, il eſt impoſſible de ne pas prendre un parti incertain. C'eſt donc choquer manifeſtement la raiſon que d'en vouloir rejetter un des deux, ſimplement parcequ'il eſt incertain.

Lorſqu'entre deux choſes incertaines on eſt obligé de choiſir, le ſens

commun

commun preſcrivant de prendre celle qui eſt la moins incertaine, on n'en peut rejetter aucune des deux, que parcequ'elle eſt la plus incertaine; donc pour rejetter la Medecine il faudroit montrer qu'il y a plus d'incertitude à ſe ſervir de remedes dans toutes ſortes de maux, que de s'abandonner entierement à la nature. Mais comme il eſt évident que dans un grand nombre de maladies, on guérit plus ſouvent en faiſant des remedes ſuivant l'avis d'un bon Medecin, qu'on ne guérit en n'en faiſant point du tout; il eſt auſſi manifeſte que c'eſt le premier parti qu'il faut ſuivre alors, & que c'eſt extravaguer, que de penſer autrement.

Ce raiſonnement fait connoître quelle idée on doit avoir de ces prétendus eſprits forts, qui penſent ſe donner un grand relief, & ſe bien diſtinguer du commun par le mépris qu'ils font de la Medecine. L'incertitude de cet Art leur paroît une raiſon invincible pour le combattre; & c'eſt juſtement ce qui fait voir leur peu de ſens, puiſqu'on doit conclure de là qu'ils n'en ont pas aſſez pour ſçavoir une choſe que le ſens commun dicte, qui eſt que dans

une occaſion où l'on ne peut avoir de certitude, on ne doit pas en demander. Mais quelque déraiſonnable que ſoit leur ſentiment, ils ne laiſſent de s'en applaudir, & d'en faire vanité. C'eſt être bien ſottement vain, que de prétendre ſe faire eſtimer par cela même, qui montre avec évidence leur peu de jugement & leur préſomption ridicule, de vouloir prononcer témerairement ſur une choſe d'une ſi grande importance, ſans être capables d'en juger.

Tout ce que l'on dit ſur la diverſité qui ſe trouve dans les temperamens, ne prouve pas que l'on ne puiſſe tirer beaucoup d'utilité des remedes. Car la difference des temperamens qui ſe rencontre dans deux malades attaquez de la même maladie, ne demande pas toûjours des remedes differens, puiſqu'on en voit qui conviennent à preſque tous les temperamens, comme le Quinquina, l'Ipecacuanha & le Mercure. De plus, l'experience fait connoître que les remedes qui conviennent aux hommes, ſont dans des occaſions à peu près ſemblables employez avec ſuccès pour les chevaux, dont le temperament doit

être fort different de celui des hommes. Il eſt vrai que la varieté des temperamens ne laiſſe pas d'être un obſtacle à la perfection de la Medecine; car il arrive ſouvent que cette diverſité demande quelque variation dans la cure: & comme il eſt impoſſible d'en avoir une connoiſſance auſſi étendue qu'il ſeroit à ſouhaiter, cela eſt cauſe que la pratique de la Medecine eſt bien moins aſſurée qu'elle ne ſeroit, ſi l'on avoit des marques certaines pour connoître toutes les differences qui ſe trouvent dans les temperamens. L'experience a neanmoins fait remarquer beaucoup de choſes ſur ce ſujet, qui ſont d'une grande utilité dans la cure des maladies.

On obſerve deux ſortes de differences dans les temperamens: les unes ſont ſenſibles par elles-mêmes, les autres ne le ſont pas, & ne ſe font connoître que par leurs effets. Les differences ſenſibles ſont par exemple celles qui ſe trouvent entre les temperamens ſecs & les humides: entre les complexions robuſtes & les délicates. Ces ſortes de differences ſont d'une plus grande conſequence pour la gué-

rison des maladies, aussi sont-elles plus aisées à distinguer, quand elles sont considerables.

Les differences insensibles se trouvent même dans ceux qui paroissent d'un même temperament, telles que sont celles qui se rencontrent entre des personnes dont l'une ne peut boire de vin, l'autre prend plaisir à en boire; l'une ne peut supporter la casse dans une medecine, l'autre en prend aisément, & s'en trouve fort bien. Quoique ces sortes de differences soient quelquefois de consequence pour bien traiter les maladies, elles ne le sont neanmoins pas tant que les premieres; on ne laisse pas fort souvent de réussir, quoiqu'on n'en ait point de connoissance; parceque ces differences ne regardent pour l'ordinaire que de certaines choses en particulier. Ainsi quand deux personnes dans lesquelles se trouveront ces singularités de temperament, seront attaquées d'une esquinancie, cela n'empêchera pas qu'on ne leur fasse à toutes deux plusieurs saignées, qui sont les secours qui réussissent le plus souvent dans cette occasion, & qui n'ont aucun rapport aux differen-

ces inſenſibles de leur temperament.

S'il arrivoit que le remede ordonné par le Medecin fût contraire à la conſtitution particuliere & inſenſible du malade, il ne cauſe pas pour l'ordinaire un deſordre ſi conſiderable qu'on ne puiſſe y remedier aiſément; le mal ceſſe ſouvent en quittant l'uſage du remede, & même quand il arriveroit quelquefois qu'on en fût conſiderablement incommodé, ſi c'étoit une choſe fort rare, il ne faudroit pas pour cela deſapprouver le remede, lorſque d'ailleurs on en voit ſouvent de bons effets, & qu'on n'en a point de plus ſalutaire; parcequ'en toutes choſes quand on ne peut pas avoir ce qui eſt parfaitement bon, il faut choiſir ce qu'il y a de meilleur.

On dit encore que les ſuccès de la Medecine ſont de purs hazards, parcequ'on voit que les remedes ne ſont pas infailliblement ſuivis d'un bon ſuccès. C'eſt une erreur bien groſſiere; car pour croire qu'une choſe arrive par un pur hazard, il faut qu'elle n'ait aucune cauſe apparente, & que le ſçavoir & la prudence n'y ayent aucune part. Or quand un malade guerit après

l'usage d'un remede que l'on connoît par experience être suivi plus souvent d'un bon succès, que si l'on abandonnoit le malade à la nature seule, ce remede peut passer pour la veritable cause de la guérison, quoiqu'il ne guérisse pas infailliblement : de même que quand on ordonne de l'opium à un malade qui a une insomnie, si le malade s'endort, toutes les personnes raisonnables regarderont ce sommeil comme un effet de l'opium, quoique le sommeil vienne quelquefois naturellement en cette occasion, & que l'opium ne le procure pas toûjours.

On ne doit pas neanmoins disconvenir qu'il n'y ait du hazard dans la Medecine, de même qu'il y en a dans tout ce qui n'est pas infaillible, comme sont les choses humaines. Quelque justes que soient les mesures qu'on prend pour faire réussir une entreprise, il arrive souvent des accidens qu'on n'a pû prévoir, qui renversent les desseins les mieux concertés. Ce sont des hazards qui ne retombent point sur les auteurs du projet.

L'art de la guerre, & la politique ou l'art de gouverner les Etats, nous

en fourniſſent beaucoup d'exemples; doit-on pour cela attribuer au hazard les ſuccès qui arrivent, quand un bon General ou un bon Politique ont bien conduit leurs entrepriſes? Dira-t-on qu'il n'y a point de ſçavoir à bien commander une armée, ou à gouverner un Etat? Il en eſt de même de la Medecine; il y a de certaines diſpoſitions qu'on ne peut connoître par aucun ſigne ſenſible, leſquelles empêchent la réuſſite des remedes ordonnez avec toute la prudence dont un habile homme eſt capable: cela ne doit point retomber ſur l'Art qui n'enſeigne point à faire l'impoſſible.

Il eſt donc certain que quoiqu'il y ait du hazard en quelque choſe, cela n'exclud pas la prudence & le ſçavoir, qui ſont abſolument inutiles dans ce qui eſt de pur hazard. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans de certains jeux qui dépendent en quelque choſe du hazard, & dans leſquels neanmoins le ſçavoir a beaucoup de part, tels que ſont le Trictrac & l'Ombre.

L'objection que l'on tire de la diverſité qui ſe trouve dans les ſentimens des Medecins, quelque plauſible qu'-

elle paroiſſe, n'eſt pas mieux fondée que les autres. Cette varieté n'eſt quelquefois qu'apparente & ne conſiſte que dans les termes differens dont les Medecins ſe ſervent. Ceux qui veulent juger des choſes ſans connoiſſance, croyent que les Medecins ne s'accordent pas entr'eux, parce qu'ils expriment leur penſée par des mots differens, quoique veritablement ils ſoient de même avis.

Il eſt vrai que l'on voit tous les jours des Medecins être de ſentimens en effet contraires les uns aux autres, mais cela vient aſſez ſouvent de ce que les uns ſont habiles & que les autres ne le ſont pas, ce qui ne doit point retomber ſur la Medecine : & quoiqu'il arrive auſſi que les bons Medecins ſoient de differens avis, cela montre bien que l'on n'a pas une connoiſſance auſſi parfaite de cet Art qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on en eût, mais on ne doit pas en conclure qu'il ſoit inutile & mépriſable ; car il faudroit dire la même choſe des profeſſions les plus honorables & dont on tire le plus d'avantages.

En effet les grands Capitaines ſont-ils toujours de même avis ? Ne voit-on

pas souvent au contraire que quand il y a deux Generaux dans une armée, l'un veut donner une Bataille, l'autre s'y oppose ? L'un veut faire un mouvement, l'autre en veut faire un autre : s'agit-il de secourir une place ? l'un prétend qu'il vaut mieux attaquer les Assiegeans, l'autre soutient qu'il est plus sûr de leur couper les vivres. Doit-on pour cela mepriser l'Art militaire, & dire que ce n'est qu'incertitude ? Quoique la jurisprudence ait ses principes assurés, neanmoins dans la décision des procès, les Juges ne sont pas toujours d'une même opinion ; au contraire il est plus ordinaire que leurs sentimens soient partagés ; ne voit-on pas souvent qu'un Tribunal casse une Sentence qu'un autre a prononcée ? Ne se rencontre-t-il pas de la diversité dans la décision des cas de conscience ? Doit-on en inferer que la morale n'est remplie que d'obscurité & d'incertitude ?

Si l'on parcouroit toutes les professions, on n'en trouveroit aucune où les sentimens fussent toujours uniformes. La Medecine étant le plus difficile de tous les Arts, pourquoi y demander

une certitude plus grande que dans tous les autres, & se récrier si fort contre la varieté des sentimens de ceux qui l'exercent ?

Si l'on examine à fond en quoi consiste cette diversité, on reconnoîtra aisément qu'elle n'est pas une preuve contre l'utilité de la Medecine. Car pour ce qui est de la varieté des opinions touchant les causes & la nature des maladies, elle marque bien le peu de connoissance que les hommes ont de la nature, d'où vient qu'ils ont imaginé un grand nombre de sistêmes differens pour les expliquer, mais ces sistêmes sont inutiles pour la pratique de la Medecine; puisque si la cause & la nature de la maladie dépendent de ce qui tombe sous les sens, il ne faut point de sistême pour les connoître, comme quand on a découvert par le moyen de la sonde, qu'un malade est attaqué de la pierre. Mais quand la cause & la nature de la maladie consiste en une disposition vicieuse des parties insensibles qui composent le corps, comme il arrive dans presque toutes les maladies, elles sont alors au dessus de la portée de l'esprit humain, tout ce qu'on en peut dire n'est

qu'imagination : & malheur au malade, dont le Medecin ſe regle ſur quelque ſiſtême pour preſcrire des remedes.

Les bons Medecins ſe conduiſent par l'experience ou par des raiſons qui en ſont tirées, & s'ils expliquent quelquefois la cauſe & la nature des maladies ſuivant quelque ſiſtême, ce n'eſt que pour ſatisfaire la curioſité du malade où des perſonnes qui ſont préſentes ; mais tout ce qu'ils en diſent influe peu dans leur pratique.

La varieté qui ſe rencontre quelquefois parmi les Medecins lorſqu'ils déterminent l'eſpece de la maladie, ſeroit la plus forte preuve qu'on pourroit alleguer contre la Medecine, ſi elle ſe trouvoit dans toutes les maladies. Mais bien loin que cela arrive toujours, comme les Adverſaires de la Medecine voudroient le faire croire, il éſt plus ordinaire que l'eſpece de la maladie ſoit évidemment connue. Par exemple lorſque quelqu'un eſt attaqué d'une fievre continue ſans que le pous ſoit fort changé, quoiqu'il y ait un grand abbatement accompagné de fâcheux ſymptomes, qui à cauſe de leur grandeur ne répondent pas au peu de changement qui ſe trouve au pous,

& au peu de chaleur que l'on remarque dans le malade, on peut assurer alors que c'est une fievre maligne. Quand une personne a une fievre violente avec toux, crachement de sang, grande douleur de côté, & beaucoup de difficulté à respirer, il est certain qu'elle a une pleuresie. Si un malade se plaint d'une douleur violente aux reins, qui soit fixe & s'étende vers la vessie, avec supression d'urine & engourdissement dans la cuisse du même côté, il est indubitable qu'il a une colique nephretique, & l'on ne trouvera point de Medecin qui sçache sa profession, qui ne dise d'abord quelles sont ces maladies.

Pour ne point faire un plus grand détail de celles que les Medecins ne manqueront pas de désigner uniformement, combien y en a-t-il qui sont connues de tout le monde, & sur l'espece desquelles on ne peut gueres se tromper? Le dévoyement, la dysenterie, la migraine, le crachement de sang, la jaunisse, les pâles couleurs, l'épilepsie, les fievres tierces & quartes & quantité d'autres, sont si aisées à connoître qu'il n'est pas necessaire d'être Medecin pour les distinguer.

Mais quand les accidens qui accompagnent une maladie ſont équivoques, de ſorte qu'ils conviennent à deux ou à pluſieurs maladies, ou que c'en eſt une qui participe de la nature de pluſieurs ſans qu'on puiſſe la ranger poſitivement ſous une certaine eſpece, doit-on être ſurpris que les ſentimens des Medecins ſoient partagés, cela ne fait rien contre l'utilité de la Medecine.

Si cette incertitude étoit un obſtacle invincible au traitement de la maladie, le pis aller ſeroit d'abandonner ces ſortes de malades à la nature ſeule; il ne s'enſuit nullement qu'on doive en uſer de même à l'égard de ceux dont on connoît certainement la maladie, lorſque l'experience a fait connoître qu'un plus grand nombre en guérit en ſe ſervant de certains remedes, qu'en ne faiſant rien du tout. Mais ce qui montre encore l'utilité de la Medecine, c'eſt que dans les occaſions où l'eſpece de la maladie n'eſt pas bien connue, elle ne laiſſe pas de preſcrire des regles certaines & utiles pour la guériſon des malades, comme je le ferai voir au chapitre quatriéme.

A l'égard de la varieté qu'on remarque aux ordonnances de differens Me-

decins dans la même maladie, on n'en peut rien conclure contre l'utilité de la Medecine. Si ce ſont d'habiles gens, les remedes qu'ils preſcrivent ſont tels pour l'ordinaire, que la nature réuſſit mieux avec leur ſecours, que ſi elle agiſſoit ſeule, & la diverſité qu'il y a dans les ſentimens de ces Medecins, ne vient alors que de la difficulté qui ſe trouve à découvrir le meilleur remede. Ainſi quoiqu'on voye de bons Medecins embraſſer des Methodes toutes differentes dans le traitement d'une ſemblable maladie, on a tort d'en conclure qu'aucune des deux ſoit abſolument mauvaiſe, ſi l'on n'en a fait une comparaiſon avec ce que fait la nature ſeule dans ces mêmes occaſions.

En effet ſi chacune eſt capable d'aider la nature, on ne doit pas la condamner. Il ſe trouve quelquefois des rencontres où la Methode qui generalement parlant n'eſt pas la meilleure, ſera préferable aux autres à cauſe des circonſtances particulieres. Il ſe peut faire même que les differens remedes qu'on propoſe ſoient à peu près également bons, & que chacun préfere le ſien aux autres, parceque s'en ſervant ordinairement,

il en connoît mieux les bons effets. Car comme on peut arriver au même endroit par differens chemins, on peut aussi par differens moyens rétablir la santé dans un malade. C'est ce que l'experience montre tous les jours, puisqu'on voit que differentes personnes sont guéries de la même maladie par des remedes tres differens.

CHAPITRE III.

Sur les Adversaires de la Medecine.

SI c'étoit les raisons que j'ai rapportées dans le Chapitre précedent, qui déterminassent les Ennemis de la Medecine à se déclarer contr'elle, il seroit superflu de rien dire davantage pour détruire leur prévention ; car l'utilité de la Medecine a été suffisamment établie dans le premier Chapitre, & les objections que l'on fait pour la combattre, ont été réfutées dans le second, d'une maniere à ne laisser aucun doute dans l'esprit de ceux qui se conduisent par les lumieres de la raison. Mais comme ce n'est pas elle que les ennemis de la Medecine con-

ſultent, & que leur préoccupation a d'autres principes, il eſt à propos de les découvrir, afin de ſapper par les fondemens une erreur ſi préjudiciable au bien public.

L'expérience étant le ſeul moyen par lequel on puiſſe s'aſſurer ſi l'on a découvert quelque choſe de propre pour guérir les maladies, on ne peut décider raiſonnablement qu'un remede ne ſert de rien, qu'après en avoir été convaincu par une ſuffiſante quantité d'obſervations. Pour cela il ſeroit neceſſaire d'avoir vû un grand nombre de fois l'application de ce remede, dans la même eſpece de maladie, accompagnée des mêmes accidens : il faudroit avoir reconnu qu'après s'en être ſervi, la maladie n'a pas moins duré que quand on n'a fait aucun remede : que les accidens n'ont pas été moins fâcheux : qu'il n'y a pas eu une plus grande quantité de malades qui en ſoient réchapés : en un mot il faudroit avoir obſervé qu'après l'uſage du remede, il n'eſt pas arrivé plus ſouvent de la diminution à la maladie, que quand le malade a été abandonné à la nature ſeule ; outre cela il faudroit ſçavoir

que

que le Medecin qui a employé les remedes, eût eu les connoiſſances neceſſaires pour s'en bien ſervir ; car ſans cela on ne pourroit rien conclure des obſervations qu'on auroit faites.

Si dans toutes ſortes de maladies, ou du moins dans la plûpart de celles que les Medecins prétendent guérir, on avoit remarqué qu'après l'uſage des remedes, il ne fût arrivé aucun changement favorable aux malades, qu'il y eût lieu d'attribuer aux remedes qu'on auroit employés, on pourroit alors aſſurer que les remedes ne ſerviroient de rien, & que la Medecine ſeroit une ſcience vaine & inutile. Mais entre tous les Ennemis de la Medecine, on n'en trouvera aucun qui puiſſe aſſurer qu'il ait pris la peine d'entrer dans cette diſcuſſion, & de faire cette recherche avec toutes les précautions que je viens de marquer, quoiqu'elles ſoient abſolument neceſſaires pour décider juſte. C'eſt pourtant une choſe d'une aſſez grande conſequence pour n'en pas juger au hazard, puiſque rien ne doit intereſſer davantage les hommes, que ce qui regarde leur vie & leur ſanté.

Pour être entierement convaincu que

l'averſion qu'ils ont pour la Medecine, ne vient pas d'une veritable perſuaſion fondée ſur un examen exact de l'efficacité des remedes, il ſuffit de conſiderer que quand ils tombent malades, ils ont recours aux Medecins comme les autres. S'ils étoient bien perſuadés que la nature fiſt mieux ſeule, qu'avec le ſecours des remedes, il y auroit de l'extravagance à eux, dans une occaſion où il s'agit de leur ſanté ou même de leur vie, de prendre le parti qu'ils ſçauroient certainement être le plus mauvais.

Quoiqu'il s'en rencontre quelques-uns qui dans de legeres maladies perſiſtent dans leur prévention, ils n'en uſent pas de même dans celles qui ſont violentes ; & ſi quelqu'un à qui ils prennent interêt, ſe trouve atteint d'une grande maladie, par exemple d'une apoplexie qui menace d'une mort prochaine, ou d'une colique nephretique qui fait ordinairement ſouffrir des douleurs violentes, ou s'il étoit attaqué d'un cholera-morbus, dans lequel outre l'abbatement univerſel cauſé par les dejections abondantes, & preſque continuelles qui ſe font par haut & par bas, on ſent de grandes douleurs dans

le ventre, ſouvent accompagnées de ſueurs froides, & quelquefois ſuivies de ſyncopes; auroient-ils alors la conſtance de ne rien faire & d'être ſeulement ſpectateurs? Non, la nature les obligeroit elle-même de quiter leur opinion, & les forceroit de chercher du ſecours. Ce mouvement naturel leur devroit bien faire connoître, que les hommes n'en ſont pas entierement dépourvûs.

Ce n'eſt donc point par raiſon & par amour pour la verité qu'ils ſe determinent à ſe declarer contre la Medecine & les Medecins. Mais qu'y-a-t-il qui puiſſe leur faire prendre ce parti? C'eſt ce qu'il faut découvrir, pour montrer que les fondemens de leur opinion ſont tout-a-fait déraiſonnables.

La plus grande partie des gens qui ont cette prevention, s'y ſont laiſſé engager par l'exemple de ceux qu'ils ont entendu blâmer la Medecine & les Medecins, & dont ils ont aveuglément approuvé l'opinion, ſuivant en cela la pente que donne un fond de malignité qui eſt dans les hommes, lequel les porte à penſer & à dire du mal d'autrui.

Les autres ne ſont ennemis de la

Medecine que parceque quelque passion leur a fait concevoir des préjugés contre elle : ce qui suffit pour faire connoître combien ils sont mal fondés ; car quand on juge de quelque chose suivant ses passions, on se trompe pour l'ordinaire, parcequ'elles répandent un nuage qui offusque la raison, & l'empêche d'apercevoir les objets tels qu'ils sont.

Comme l'amour de la vie est une des plus fortes passions des hommes, la principale vûe de la Medecine étant de conserver la vie, il semble qu'on devroit se sentir porté à croire que cette science n'est pas vaine & chimerique, & qu'ainsi il n'y ait pas lieu de soupçonner ceux qui la combattent, de le faire par passion. Néanmoins si l'on se donne la peine de sonder leur sentiment, on découvrira que leur préoccupation n'a point d'autre cause, quand l'exemple ne les a pas engagés dans cette opinion. Quoiqu'ils aiment la vie autant que les autres, cet amour ne se faisant guéres sentir vivement, que quand elle court quelque risque, il n'empêche pas que hors de là, l'esprit ne soit entraîné par quelque passion, qui fera

pour lors une impression plus forte.

Un excès de vanité engage plusieurs personnes à se declarer contre la Medecine ; la qualité d'esprit fort leur paroît d'un assez grand relief, pour tâcher de l'acquerir en se dechaînant contre cet Art & contre les Medecins. On prétend par là s'élever au dessus du commun en s'éloignant des sentimens vulgaires. Encore vaut-il mieux obtenir ce beau titre par ce moyen, qu'en secouant le joug de la Religion, les suites n'en sont pas si dangereuses. Mais comme c'est contre le bon sens qu'on le donne aux libertins, c'est aussi fort mal à propos qu'on l'attribue aux Ennemis de la Medecine. Car ne se pas rendre à des raisons convainquantes, c'est entêtement, & se laisser persuader par de fausses lueurs de verité, ou plûtôt suivre sa passion en tâchant de la couvrir de quelque legere apparence de raison, c'est foiblesse : ce sont pourtant ces deux vices d'esprit, qui composent ce que l'on nomme esprit fort tant à l'égard de la Religion, qu'à l'égard de la Medecine. Il y auroit bien plus de raison d'appeller ces sortes de gens, esprits foibles : cela seroit peut-être ca-

pable d'en ramener plusieurs, & empêcheroit les autres de faire de leur erreur un sujet d'ostentation.

Si la sensualité peut porter tant de gens à des excès capables d'abreger leurs jours, on ne doit pas s'étonner qu'elle en engage plusieurs à parler contre la Medecine, quoiqu'elle tende à prolonger la vie des hommes. Entre les Ennemis que la sensualité lui attire, il y en a dont l'aversion qu'ils ont pour elle, n'a point d'autre source que la repugnance qu'ils sentent pour les remedes, dont la plûpart sont à la verité assez desagreables pour donner quelque répugnance à s'en servir : mais si parmi les choses qui flattent le goût, il s'en trouve rarement de propres pour guérir les maladies, doit-on s'en prendre à la Medecine & aux Medecins ? La santé est un assez grand bien pour ne pas refuser de l'obtenir aux dépens de quelques momens de déplaisir.

D'autres trouvant dans la Medecine un frein à leur gourmandise, en veulent secouer le joug, & se déchaînent contr'elle, s'appuyant sur cette maxime, *qui vivit medicè, vivit miserè*; elle est en effet bien digne de ces gens,

qui font leur Dieu de leur ventre, & ſemblent n'être nés que pour manger. Comme ils mettent le ſouverain bonheur dans les excès de la bouche, ils croyent que la Medecine tend à les rendre malheureux, en leur recommandant la ſobrieté; & c'eſt le fondement de leur prévention contre cet Art.

Il y a des gens qui conçoivent de l'averſion pour la Medecine, par chagrin de ce qu'eux, ou d'autres à qui ils prennent interêt, ne ſont pas guéris auſſitôt qu'ils le ſouhaiteroient. On en voit d'autres, qui étant affligés de la mort d'une perſonne qui leur étoit chere, cherchent du ſoulagement dans les plaintes; & afin que leurs coups ne portent point à faux, ils prennent pour objet le Medecin qui a traité le malade, & exhalent leur douleur en invectives contre lui. Sçavent-ils les uns & les autres s'il y a de la faute du Medecin? Ils ſe le perſuadent, ſans l'examiner. Ce procedé eſt fort injuſte, car tout ce qu'on peut raiſonnablement exiger d'un Medecin, c'eſt qu'il prenne les meilleurs moyens de guérir le malade; ainſi pour le blâmer, il fau-

droit sçavoir qu'il ne l'a pas fait, & qu'il y a d'autres remedes qui réussissent plus souvent dans cette occasion, que ceux qu'il a employés. S'ils avoient cette connoissance, que ne s'en servoient-ils, au lieu de suivre ses avis. Mais non, ils ne font point toutes ces reflexions, ils ne regardent que le mauvais succès : le Medecin n'a pas réussi, il ne leur en faut pas davantage pour le condamner, & pour comprendre dans la condamnation tous les Medecins & même la Medecine.

La haine est la passion qui corrompt le plus la raison, & qui forme les jugemens les plus injustes & les plus bizarres, comme elle est aussi une des passions les plus vives, c'est elle qui a porté les plus grands coups à la Medecine, & qui lui a suscité les plus celebres, & les plus implacables ennemis qui l'ayent attaquée, à sçavoir Petrarque, Montagne, & Moliere.

Petrarque avoit beaucoup d'esprit ; il se fit une grande reputation par ses poësies Italiennes qui sont remplies de pensées fines & de belles saillies. Etant en France il eut quelques démêlés avec des Medecins, ce qui l'avoit fort animé

contre

contr'eux. C'eſt une choſe qui ſe diſoit communément de ſon tems, comme il le témoigne lui-même. [a] *Je ſçai, dit-il, que bien des gens ſont entierement perſuadés que je ſuis l'ennemi public des Medecins, à cauſe des differens que tout le monde ſçait que j'ai eus en France avec eux.* Mais ſa haine augmenta à l'occaſion de la maladie du Pape Clement VI. auquel Petrarque étoit attaché. Il écrivit à ce Pape une Lettre injurieuſe à la Medecine, & aux Medecins qui le gouvernoient. Un Medecin fit réponſe à cette Lettre, ſans neanmoins ſe faire connoître.

Petrarque en étant irrité fit quatre invectives contre le Medecin Anonyme, & ne pouvant découvrir la main qui l'avoit frappé, il y déclame contre la Medecine & tous les Medecins, afin d'y envelopper ſon ennemi. Ces invectives, & pluſieurs autres Ouvrages qu'il a faits en Latin, n'approchent pas de ſes Poeſies. Il y a répandu beaucoup de reproches & d'injures contre les Medecins, & tout cela ſans aucune preuve. Il s'y contredit fort ſouvent, comme il arrive à ceux qui parlent par

[a] *Rerum Senilium. lib. 5. cap. 4.*

passion. Il dit dans une Lettre qu'il écrit à un de ses Amis, qui relevoit de maladie : [a] *Vous m'écrivez que vous n'avez point mandé de Medecin en votre derniere maladie, je ne m'étonne plus de ce que vous avez été si-tôt guéri; il n'est point de plus court chemin pour arriver à la santé, que de se passer de Medecin.* La maladie n'étoit peut être pas considerable ; & quand elle l'auroit été, personne ne doute qu'on ne puisse guerir quelquefois par les seules forces de la nature ; il dit la même chose dans la Lettre qu'il écrivit au Pape. *Il ne faut pas s'arrêter aux Medecins, quand on est malade.* Il lui conseille ensuite *de choisir un Medecin fidéle, & sçavant.* Il dit en un endroit qu'il ne connoissoit pas un bon Medecin ; en un autre, [b] qu'*il y a de certains Medecins qu'il cherit,* [c] *& qui ont la prudence necessaire au plus noble de tous les Arts.* Il a quelquefois de bons intervalles ; il va même jusqu'à dire que [d] *le petit nombre des bons Medecins ne fait que rendre la Profession plus honorable, & que la difficulté qui se trouve à parvenir à la perfe-*

a *Rerum Senilium lib.* 5. *cap.* 4.
b *Lib.* 12. *Epist. ult.* c *Invectiv.* 2. d *Ibid.*

ction de cet Art, doit ſervir d'aiguillon aux nobles eſprits, pour les exciter à s'élever au rang illuſtre des bons Medecins. Il dit ailleurs, [a] qu'*il ne hait pas l'Art, mais ceux qui en font profeſſion.* Dans un autre lieu il entre en ſa fureur, & dit que [b] *la Medecine ne ſubſiſte que dans l'idée de Dieu, & qu'elle n'eſt chez les hommes que l'Art de tromper, de voler, & de tuer.*

Voila les Medecins bien accommodés, il les accuſe ſeulement d'être tous fourbes, voleurs, & aſſaſſins. Il paroît par ce paſſage qu'il s'étoit formé une belle idée d'une Medecine parfaite, à laquelle il attachoit ſans doute une connoiſſance entiere de tout ce qu'il y a de plus caché dans la nature, puiſqu'il ne le fait ſubſiſter qu'en Dieu; il comparoit celle des hommes avec ſon idée, & trouvoit qu'elle étoit bien éloignée de cette perfection. Il y a bien des gens qui ont une pareille penſée. Mais y a-t-il du bon ſens à demander aux hommes une ſcience ſi accomplie? N'eſt-elle pas infiniment au deſſus de la portée de leur eſprit? Cela fait bien voir combien la haine que

a *Lib.* 12. *Epiſt.* 1. b *Lib.* 12. *Epiſt.* 2.

Petrarque portoit aux Medecins l'avoit aveuglé.

Montagne n'étoit pas moins ennemi de la Medecine que lui, quoiqu'il ne se soit pas déchaîné contr'elle avec autant de violence : mais c'est un effet de son temperament, qui n'étoit emporté que dans les plaisirs. D'ailleurs, n'ayant pas été personnellement offensé par les Medecins, il ne se sentoit point picqué au jeu. Ce qu'il dit contre la Medecine n'en fait que plus d'impression ; car l'aigreur & l'emportement nuisent plûtôt qu'ils ne servent à persuader. C'est un adversaire d'autant plus dangereux, qu'il s'insinue fort aisément, ayant tout ce qui est necessaire pour plaire & pour imposer. Ce qu'il dit paroît bien imaginé ; il y a dans ses discours un air naturel, un tour aisé, une naïveté agreable ; la varieté qui s'y trouve est tout-à-fait amusante : son expression est vive, & donne à ses pensées un brillant qui éblouit ; de sorte que sans être convaincu par ses raisons, on se laisse gagner par la maniere dont il dit les choses. Car ce ne sont pas des raisonnemens fondés sur quelques principes ; il n'a pas assez

d'ordre pour cela. Toutes les preuves de ce qu'il avance, ne sont presque que traits d'Histoire, pensées des Anciens, bons mots, contes pour rire qu'il sçait parfaitement bien diversifier.

Il falloit que Montagne eût une memoire surprenante pour retenir tous les noms de Philosophes & d'Auteurs qu'il cite, & dont il apporte les passages. Il a neanmoins fait comme beacoup de gens, qui se plaignent du défaut de leur memoire, & semblent fort contens de leur jugement; c'est pourtant ce qui paroît lui manquer le plus, ou s'il en avoit, il étoit étouffé par la force & la vivacité de son imagination. On a lieu de le croire par le peu de raisonnemens suivis qu'il y a dans son Livre; & par le mauvais choix qu'il fait de ses preuves; il les entasse souvent les unes sur les autres sans discernement, comme s'il vouloit plutôt accabler l'esprit par leur nombre, que le persuader par leur justesse. Les sentimens qu'il adopte sont encore une marque bien évidente, qu'il ne suivoit guéres le bon sens; car il est plein de maximes Epicuriennes, aussi contrai-

res à la droite raiſon, que conformes à ſes inclinations. Ce ſont ces beaux ſentimens qui l'ont engagé à rabaiſſer l'homme juſqu'à la condition des bêtes, afin de pouvoir ſuivre ſes brutalités ſans aucun remords: d'où vient qu'il n'a aucune retenue en parlant de ſes vices honteux; car il le fait d'une maniere qui auroit été blâmée des honnêtes Payens. Y a-t-il de la raiſon dans un homme ſi corrompu de compoſer un Livre, pour faire connoître au public ſes humeurs & ſes inclinations? C'eſt neanmoins ſon principal deſſein, & il a ſoin d'en avertir dans ſa Préface, de peur que l'on ne s'en apperçoive pas. *C'eſt moi*, dit-il, *que je peins, je ſuis moi-même la matiere de mon Livre.* On le remarque aſſez en le liſant, car il y a des chapitres où il ne parle que de lui, & il y en a peu où il ne faſſe quelque petite digreſſion pour en parler. Il y fait connoître un grand nombre de deſordres dans leſquels il étoit engagé, mais ſans marquer aucune confuſion, ni aucun repentir; il en parle indifferemment comme de toute autre choſe; il pouſſe même ſon impieté juſqu'à dire, [a] *Si j'avois à revivre, je*

a *Liv.* 3. *Chap.* 2.

revivrois comme j'ai vêcu ; ni je ne plains point le paſſé, ni je ne crains point l'avenir.

Des ſentimens ſi déraiſonnables ſur la Morale, doivent inſpirer du mépris pour ſon livre, auſſi-bien que pour ce qu'il a dit au deſavantage de la Medecine, contre laquelle il avoit conçû dès ſon enfance une grande prévention, qui lui avoit été inſpirée par ſes parens; car ils avoient pour la Medecine une antipathie naturelle, qui avoit paſſé juſqu'à lui, comme il le dit lui-même. Outre cette prevention qui le rendoit peu capable d'en décider, il n'avoit pas une experience ſuffiſante pour en juger comme il faut, non plus que les autres Ennemis de la Medecine, puiſqu'il eſt neceſſaire de faire une comparaiſon de ce que fait la nature ſeule, avec ce qu'elle fait étant aidée de l'Art. Ainſi on doit le regarder comme un Juge prevenu, ſans jugement & ſans connoiſſance de la choſe dont il veut décider. C'eſt pourquoi ſa déciſion contre l'utilité de la Medecine, ne doit pas être d'un grand poids. Quelle cauſe eſt aſſez bonne pour être decidée favorablement, quand le Juge eſt dans ces diſpoſitions!

Montagne est different des autres Ennemis de la Medecine, en ce qu'il dit précisement qu'il attaque l'Art & non pas les Medecins, au lieu que les autres blâment plus les Medecins que la Medecine. Au reste, dit-il [a], *j'honore les Medecins pour l'amour d'eux-mêmes, en yant vû beaucoup d'honnêtes hommes & dignes d'être aimez. Ce n'est pas à eux que j'en veux : c'est à leur Art, & ne leur donne pas grand blâme de faire leur profit de nôtre sotise.* C'est en quoi il fait paroître bien peu de jugement, car si la Medecine étoit une science vaine & trompeuse comme il le pense, aucun Medecin ne devroit être regardé comme honnête homme & digne d'être aimé.

Entre les preuves que Montagne apporte pour établir son opinion, il cite l'exemple de son pere, de son grand pere, & de son bisayeul tous grands Ennemis de la Medecine, qui ne se sont point servis de remedes, & n'ont pas laissé de vivre long-tems. Mais qu'est-ce que ces exemples prouvent? n'y a-t-il pas aussi beaucoup de personnes qui parviennent à une grande vieillesse,

a *Liv.* 2. *Chap.* 37.

après s'être servi de remedes dans leurs maladies ? Parcequ'on voit quelques débauchez d'une bonne complexion devenir vieux, doit-on conclure que pour vivre long-tems il vaut mieux s'abandonner à la débauche, que de vivre avec temperance ? Il dit encore [a] *qu'il ne voit nulle race de gens si-tôt malade & si-tard guerie, que celle qui est sous la jurisdiction de la Medecine.* Un peu de retour sur lui-même lui auroit fait voir le contraire ; car il dit quatre lignes plus bas, *j'ai essayé quasi de toutes sortes de maladies* ; & cela quoi qu'il neût jamais été soumis à la Medecine.

Puisqu'il n'avoit pas encore cinquante ans lorsqu'il parloit de la sorte, il faut necessairement qu'il ait été bien infirme. A la verité il assure dans le même chapitre qu'il s'est bien porté jusqu'à quarante-sept ans. C'est donc une contradiction manifeste ; mais on ne doit pas en être surpris, elles sont très-frequentes dans son livre, & se suivent même très-souvent de fort près. Cela montre bien qu'on ne doit asseoir aucun jugement sur ce qu'il avance. Quoi qu'il en soit, il arrive d'ordinaire que ceux qui

a *Liv.* 2. *Chap.* 37.

ſont d'un bon temperament après avoir été gueris de grandes maladies par le ſecours des remedes, jouiſſent d'une parfaite ſanté pendant la meilleure partie de leur vie.

Il faut avouer neanmoins qu'il y a des gens qui ſont ſouvent malades, quoiqu'ils ayent recours à la Medecine ; mais cela vient de leur mauvaiſe conſtitution, ſoit qu'elle leur ſoit naturelle, ſoit qu'elle vienne de leur déreglement. Les mauvaiſes montres ſont ſouvent entre les mains des Horlogeurs, doit-on accuſer ceux-ci d'être la cauſe qu'elles ſe détraquent ? Ainſi Montagne n'a pas eu raiſon de penſer que c'étoit les Medecins qui faiſoient venir les maladies, puiſqu'au contraire, ce ſont les maladies qui font venir les Medecins ; car on ne les envoye chercher qu'après que les maladies ſont venues.

Enfin il en appelle à ce qui arrive aux Medecins mêmes : *Nous font-ils voir*, dit-il [a], *de l'heur & de la durée en leur vie, qui nous puiſſe témoigner un apparent effet de leur ſcience.* On auroit pû lui répondre que cela eſt ainſi, puiſque par-

a *Liv.* 2. *Chap.* 37.

mi ceux qui ont exercé la Medecine, il y en a eu un très-grand nombre qui ſont parvenus à une extréme vieilleſſe, à la tête deſquels on peut mettre Hippocrate, que l'on a pour cette raiſon ſurnommé le Divin Vieillard, & qui a vêcu au moins quatre-vingt-dix ans. On n'eſt pas aſſuré que la vie de Galien, ait été auſſi longue: on infere de ſes Ecrits qu'il avoit ſoixante-trois ans, quand Severe parvint à l'Empire, & il dit lui-même qu'il fit de la Theriaque pour cet Empereur. Neanmoins on ne ſçait pas précisément quand il eſt mort, ni combien il a vêcu, les Auteurs étant fort partagés là-deſſus. Il y en a qui ont dit qu'il étoit mort âgé de cent quarante ans.

Suppoſé même que dans cette Profeſſion on ne vêcut qu'autant que dans les autres, ce ſeroit toûjours une preuve avantageuſe pour la Medecine, puiſque par elle-même elle ruine conſiderablement la ſanté, à cauſe du mauvais air que l'on reſpire toûjours auprès des malades, & de la grande étude qu'il faut pour devenir habile en cet Art; car toute ſorte d'étude eſt préjudiciable à la ſanté, ſur tout celle de la

Medecine, qui outre le travail de l'esprit demande une grande fatigue du corps, pour acquerir l'experience qu'il faut joindre à l'étude. Pour ce qui est des autres raisons que Montagne apporte, ou elles ont été refutées dans le chapitre précedent, ou elles ne meritent pas de l'être.

Moliere a été plus loin que les autres Ennemis de la Medecine, car il l'a fait monter sur le Theatre ; & la tournant en ridicule, il l'a donnée en spectacle au public pour le divertir. La haine n'en a pas été la seule cause, l'interêt a aussi eu beaucoup de part à ce dessein : il trouva par là le moyen de se vanger d'une Famille de Medecins, avec laquelle il avoit eu quelque different. Mais outre cette satisfaction, il prévit bien qu'il y trouveroit du profit, en attirant par ce moyen un plus grand nombre de spectateurs. Il connoissoit assez le plaisir que l'on prend à entendre dire du mal, pour esperer un grand succès des railleries sur la Medecine, dont il a rempli quelques-unes de ses Pieces.

Quelque ingenieuses que soient toutes ces invectives, elles ne pourroient

pas faire grand tort à la Medecine, si tout le monde jugeoit sainement des choses ; car il n'y a rien de si parfait & de si respectable, qu'on ne puisse tourner en ridicule, en faisant envisager les choses d'un certain biais. Les Libertins n'en usent-ils pas de la sorte à l'égard de la Religion ? Ne le pourroit-on pas faire aisément au sujet de l'administration des Etats & de la Justice ? S'il n'y avoit que le respect qui retînt les Faiseurs de Comedies, on peut s'assurer qu'ils ne manqueroient pas de franchir le saut, comme on fit à l'égard du Roi Louis XII. On eut l'insolence de le jouer sur le Theatre, comme un avare qui buvoit dans un vase rempli de pieces d'or, sans se pouvoir rassasier. Ce qui donna occasion à cette Scene, c'est que, comme remarque Mezerai, il faisoit très-peu de liberalités ; parcequ'ayant de grandes guerres à soûtenir, & les revenus ordinaires de l'Etat n'y suffisant pas, il n'auroit pû faire de liberalitez qu'aux dépens de ses Sujets, ce qu'il eut toûjours grand soin d'éviter ; car jamais Prince ne les épargna davantage, jusque-là même qu'il aima mieux perdre

ſes conquêtes, que de fouler ſes peuples.

Les railleries ſont dangereuſes en cela, qu'elles donnent aux penſées les moins ſolides, une pointe qui penetre aiſément l'imagination, & fait ſouvent plus d'impreſſion que les meilleurs raiſonnemens, ſi l'on ne ſe tient ſur ſes gardes. Les perſonnes judicieuſes ne s'y laiſſent guéres ſurprendre, & quoique le penchant naturel les porte à concevoir du mépris pour ce qui eſt raillé, la raiſon chez eux eſt aſſez forte pour les retenir. Quand ils rient des plaiſanteries qu'on dit ſur une choſe qui ne merite point d'être moquée, ce n'eſt point de la choſe qu'ils rient, mais du tour qu'on y donne.

Il n'en eſt pas de même des petits eſprits, comme ils n'éxaminent rien à fond, ils jugent des choſes non pas par raiſon, mais ſuivant la diſpoſition où ils ſe trouvent à leur égard. Parcequ'ils ſont vivement frappés des plaiſanteries que débite un Comedien, dont le mêtier eſt d'émouvoir les ſpectateurs par le ton de la voix, & par l'action dont il anime ce qu'il dit, ils ne manquent guéres de regler leurs

ſentimens ſur ce qu'ils entendent, principalement quand cela eſt conforme à leur penchant. En vain voudroit-on les déſabuſer par des raiſonnemens, comme ils tiennent pour l'ordinaire du ſérieux & du ſublime, ils ſont au-deſſus de leur portée; car il faut de la contention d'eſprit pour les concevoir, & de la juſteſſe pour en ſentir la force; c'eſt ce qui fait que les petits eſprits ne les comprennent pas aſſez pour en être touchés. On ne doit donc pas s'étonner que les railleries que Moliere a faites ſur la Medecine, ayent reçû tant d'applaudiſſemens, & que même elles aient produit dans beaucoup de gens un grand mépris pour cet Art. Car le nombre des genies mediocres eſt incomparablement le plus grand dans toutes ſortes d'états & de conditions.

Si l'on veut éxaminer avec attention tous les traits ſatiriques dont Moliere attaque la Medecine & les Medecins, on ne trouvera rien qui leur puiſſe porter atteinte, que le ſtile agreable & comique. Il y a lieu de croire qu'il ne penſoit pas veritablement ſur le ſujet de la Medecine, comme il fait parler ſes perſonnages; car après l'avoir raillée

dans plusieurs de ses Pieces, il change de langage dans la Preface de la Comedie du Tartuffe. *La Medecine*, dit-il, *est un Art profitable, & chacun la revere comme une des plus excellentes choses que nous ayons.* On doit plûtôt juger de ses veritables sentimens par ce qu'il dit en cet endroit, que par ce qui est répandu dans ses Comedies. Car dans une Préface, un Auteur parle lui-même, & dans une Comedie il fait parler differens personnages, dont il n'épouse pas les sentimens.

L'on peut donc conclure de là qu'il estimoit la Medecine en elle-même, & que tout ce qu'il a dit de satirique doit être principalement appliqué aux Medecins. Ainsi il faut croire que sa pensée étoit ou que les Medecins ne sçavoient pas la Medecine, ou qu'ils ne la pratiquoient pas comme il faut. Car cette Science étant bonne en soi-même, comme il le dit, si les Medecins la sçavoient & la pratiquoient bien, tant s'en faut qu'on pût les mépriser, qu'au contraire on seroit dans une obligation indispensable de les honorer. Voions donc si Moliere avoit raison de juger que les Medecins ne

ſçûſſent ou n'exerçaſſent pas bien leur profeſſion.

La veritable ſcience d'un Medecin conſiſte à ſçavoir diſtinguer non ſeulement les maladies les unes d'avec les autres, mais encore les accidens qui demandent une variation dans la cure, à connoître les remedes les plus convenables qu'on a pû trouver pour les guerir, & à les ſçavoir ordonner à propos. Tout cela eſt ſi eſſentiel à un Medecin, que quand il auroit toutes ſortes de connoiſſances, s'il manquoit de quelqu'une de celles-ci, il devroit être regardé comme un mauvais Medecin; au contraire il ſeroit bon Medecin s'il les ſçavoit, quoiqu'il ignorât tout le reſte. C'eſt une verité qu'on ne peut révoquer en doute.

Ainſi pour juger que les Medecins ne ſçavoient pas ou n'exerçoient pas bien la Medecine, Moliere auroit dû être certain qu'ils n'avoient pas ces connoiſſances, ou qu'ils ne s'en ſervoient pas. Pour aſſurer que les Medecins ne ſçavoient pas diſtinguer les maladies les unes d'avec les autres, il auroit fallu qu'il les eût diſtinguées lui-même: pour décider qu'ils ne conoiſſoient,

pas les meilleurs remedes qu'on a decouverts pour les guérir, il auroit fallu qu'il eût connu quels sont les meilleurs : pour accuser les Medecins de ne s'en pas servir à propos, il auroit fallu qu'il n'eût pas ignoré les occasions où l'on doit les employer : s'il avoit eu toutes ces connoissances, il auroit été lui-même bon Medecin, ce que ni lui ni personne n'a jamais pensé.

De là on doit conclure que c'est contre toute sorte de raison qu'il s'est mêlé de décider si les Medecins sçavoient ou éxercoient la Medecine comme il faut; aussi n'y a-t il pas d'apparence qu'ayant de l'esprit comme il en avoit, il ait prétendu d'abord que ses invectives fussent regardées comme des verités : il n'avoit sans doute d'autre but que de railler les Medecins, sans sortir de la vrai-semblance selon les regles de son Art; mais ayant reçû de grands applaudissemens, & ses railleries ayant fait impression sur l'esprit du Public, l'amour propre l'aveugla au point de lui faire croire, que ce quil avoit dit étoit veritable, & que les Medecins meritoient d'être meprisés.

C'est ainsi que ces trois fameux Adversaires de la Medecine l'ont attaquée

avec une pareille animosité, quoique d'une maniere fort differente. Petrarque l'insulte avec furie, Montagne la méprise comme de sang froid, & Moliere l'a tourne en ridicule. Tous trois en jugent sans connoissance & sans experience. Pour les preuves, ils n'en rapportent aucune assez solide & assez convainquante pour persuader ceux qui veulent faire usage de leur raison. Ils n'ont pas laissé neanmoins d'avoir bien des partisans, & de susciter un grand nombre d'Ennemis à la Medecine. Cela vient de ce qu'il y a peu de gens capables de bien discerner le vrai d'avec le faux, & qu'on se laisse plûtôt persuader par la maniere dont on dit les choses, que par la force des raisons.

En effet si le bon sens regloit les sentimens des hommes, le consentement unanime de ceux qui passent leur vie auprès des malades, & qui connoissent par experience l'effet des remedes, ne devroit-il pas convaincre entierement de l'utilité de la Medecine? Si ce qu'en disent les Medecins paroît suspect, il en faut juger sur ce qu'ils font dans leurs maladies, ou dans celles des personnes qui leur sont les plus cheres,

comme de leurs femmes & de leurs enfans. On doit être persuadé qu'en ces occasions, ils agissent comme ils pensent, c'est-à-dire qu'ils prennent le parti qu'ils croient le meilleur; que l'on examine donc ce qu'ils font alors, on verra qu'ils se servent des remedes qu'ils prescrivent aux autres, que souvent même ils appellent leurs confreres pour prendre leurs avis; c'est une preuve bien évidente qu'ils ont reconnu qu'il valoit mieux s'en servir, que de s'abandonner à la nature seule.

Ceux que leur profession engage à voir souvent des malades, comme les Apoticaires & les Chirurgiens, en usent de la même maniere que les Medecins. Les personnes qui ont passé leur vie dans les Hopitaux auprès des malades, se servent aussi de remedes dans leurs maladies, ce qu'ils ne feroient pas sans doute, s'ils n'avoient remarqué qu'ils eussent été utiles aux autres. Or comme personne ne peut mieux juger de ce qui regarde un Art, que ceux qui en font profession, c'est aussi à eux qu'il faut s'en rapporter sur les differens qui naissent au sujet de cet Art. Ainsi pour éclaircir

un doute qui regarde la Marine, on conſulte les gens qui ont été long-tems ſur mer; pour lever une difficulté qui concerne l'art militaire, on prend l'avis des Officiers qui ont vieilli dans le ſervice.

De même ſi l'on veut ſçavoir à quoi s'en tenir ſur le fait de la Medecine, & connoître lequel eſt le plus avantageux, d'abandonner la cure de lamaladie à la nature ſeule, ou de l'aider avec les remedes, il faut en croire ceux qui en peuvent juger par l'éxperience qu'ils en ont, d'autant plus qu'il n'eſt pas raiſonnable de ſe défier de leur ſincerité, puiſqu'ils les mettent en uſage pour eux mêmes.

CHAPITRE IV.

Des principes de la Medecine.

C'EST un reproche qu'on fait très-ſouvent aux Medecins, que leur Art n'a aucun principe aſſuré; quelques-uns même d'entr'eux en tombent aiſément d'accord, ne faiſant attention qu'aux connoiſſances évidentes

qui ſont communes à tous les hommes, & qui leur ſont données avec la raiſon. Rien n'eſt plus facile que de déſabuſer ceux qui ſont dans cette erreur, il ne faut pour cela que rapporter quelques-uns de ces principes.

On entend par principe une connoiſſance certaine, évidente, & generale, dont on ſe ſert dans une ſcience pour en tirer les conſequences qui lui appartiennent.

Il y a de deux ſortes de principes qui ſervent de fondement aux ſciences humaines; les uns ſont des verités évidentes par elles-mêmes, & qui perſuadent l'eſprit dès qu'on les conçoit; les autres ſont des verités qui ne ſont pas connues par les lumieres de la raiſon, mais que l'experience a fait découvrir.

Les Mathématiques qui de toutes les ſciences ont été traitées avec le plus d'éxactitude, ſont établies ſur ces deux ſortes de principes. Dans l'Algebre, la Géometrie & l'Arithmetique tous les principes ſont de la premiere eſpece; dans l'Optique, la Mechanique, la Muſique & l'Aſtronomie on ſe ſert de ces deux ſortes de principes.

Quoique les verités que l'on découvre par l'experience, ne ſoient pas auſſi generalement connues que les verités évidentes par elles-mêmes, & que ce ne ſoit pas aſſez de les concevoir pour en être perſuadé, elles ne laiſſent pas d'être ſuffiſantes, pour ſervir de fondement aux ſciences: puiſque les parties des Mathematiques où l'on s'en ſert, ſont eſtimées de tout le monde comme très-certaines, & les raiſonnemens dans leſquels on les emploie, ſont regardés comme de bonnes demonſtrations. Car par exemple, ce n'eſt que de l'experience qu'on tient ce principe, ſur lequel eſt fondée la Dioptrique, que les rayons de lumiere paſſant de l'air dans le verre ſont rompus, enſorte que le ſinus de l'angle d'inclinaiſon eſt au ſinus de l'angle rompu comme 3 eſt à 2, & que la lumiere paſſant de l'air dans l'eau, les rayons ſont rompus, enſorte que le ſinus de l'angle d'inclinaiſon, eſt au ſinus de l'angle rompu, comme 4. eſt à 3. Quoique ce ſoit une verité certaine, on a beau en concevoir le ſens, on n'en eſt point convaincu ſi l'on n'en a fait l'experience.

La Catoptrique eſt fondée ſur cet autre principe, que l'angle de reflexion eſt égal à l'angle d'incidence, ce que l'experience ſeule a fait connoître.

C'eſt auſſi par l'experience qu'on a trouvé ce principe qui ſert de fondement à la Mechanique, que les poids inégaux ſont en équilibre, quand ils ſont eloignés du point d'appui en diſtance reciproque de leur poids.

Il eſt inutile d'en rapporter plus d'exemples ; ceuxqui ne ſçavent pas ces parties de Mathematique en ſeroient ennuyés ; & ceux qui les ſçavent, ſont aſſez perſuadés par la connoiſſance qu'ils en ont, qu'elles renferment pluſieurs principes tirés de l'experience : & même ſans chercher des exemples, il n'y a qu'à conſiderer que pour une demonſtration il ſuffit que la conſequence ſoit juſte, & que les principes ſur laquelle elle eſt établie ſoient aſſurés : or qu'une verité ſoit naturellement connue, ou que nous l'ayons découverte par l'experience, dès qu'elle eſt évidente, elle eſt toujours certaine.

La Medecine n'a point de principes évidens

évidens par eux- mêmes, & connus naturellement de tous les hommes. Dieu n'ayant pas voulu leur découvrir les ſecrets reſſorts de la nature, il leur a caché ceux deſquels dépendent les fonctions de leur corps. C'eſt pourquoi nous n'avons point de connoiſſance des parties inſenſibles qui en compoſent les organes & les humeurs, ni par conſequent des deſordres qui arrivent à ces parties, & dont la plûpart des maladies tirent leur origine : & même nous ne connoiſſons pas naturellement les parties ſenſibles qui ſont au dedans du corps, & que l'on découvre par l'ouverture qu'on fait des cadavres.

On eſt auſſi peu éclairé ſur la nature des remedes capables de rétablir les deſordres qui ſurviennent au corps, puiſque leur vertu conſiſte principalement dans une diſpoſition particuliere des parties inſenſibles dont ils ſont compoſés, laquelle étant par conſequent inconnue, on ne peut découvrir la convenance ou la diſconvenance que ces parties inſenſibles ont avec celles du corps humain, du vice deſquelles dépendent les maladies. Ainſi

la lumiere naturelle ne nous decouvrant rien sur ce sujet, la seule ressource qui est restée aux hommes est l'experience, & c'est par son secours qu'ils ont trouvé ce que la Medecine a d'utile.

Tout ce qu'on a decouvert d'assuré au sujet des fonctions doit être regardé comme des principes de la Medecine, dont l'objet est de conserver ces fonctions en leur état naturel, & de rétablir le dérangement qui y survient. Car puisque ce sont des verités évidentes dont la consideration appartient à la Medecine, puisqu'elles sont aussi étendues que l'objet de cet Art, & qu'elles servent pour la conservation & le rétablissement de la santé, pourquoi ne les regarderoit-on pas comme des principes de la Medecine?

Or il est indubitable qu'on connoît certainement quantité de choses dans les fonctions du corps : voila donc déja plusieurs principes. De plus les observations reiterées que les Medecins ont faites jusqu'à présent de ce qui est bon ou mauvais, soit quand on est en santé, soit lorsqu'on est malade, ont établi la verité de plusieurs preceptes très-

utiles pour conserver la santé, & pour guérir les maladies : ce sont encore d'autres principes; il faut rapporter des exemples des uns & des autres.

La principale des fonctions est la circulation du sang : c'est par elle que les parties reçoivent leur nourriture, & que le sang est preservé de corruption, de même que l'eau qui coule se conserve dans sa bonté par son mouvement, au lieu qu'elle se corrompt quand elle sejourne; ce qui arriveroit d'autant plûtôt au sang, qu'il est plus facile à se corrompre que l'eau. Tant que dure la circulation du sang, la vie subsiste aussi : dès que cette circulation cesse, la vie finit à l'instant.

Le sang n'a pas le mouvement de circulation par lui-même, il faut qu'il soit poussé par la force des parties solides. La principale est le cœur qui comme une pompe refoulante placée au milieu du corps, pousse le sang jusqu'aux extremités. Le mouvement des parties voisines des vaisseaux aident à la circulation, comme il paroît dans les saignées du bras : car on y voit le sang sortir avec plus de vitesse quand on remue les doigts, ce

qui ne vient que de l'action de leurs muſcles ſur les vaiſſeaux voiſins. Il y a auſſi quelque apparence que les arteres ont un mouvement de compreſſion & de dilatation, par lequel elles chaſſent le ſang qu'elles contiennent & en reçoivent de nouveau.

La reſpiration n'eſt pas moins neceſſaire à la vie que la circulation du ſang, non ſeulement parce que le ſang de tout le corps paſſant par le poumon y eſt ranimé par l'air, comme le montre la couleur qu'il a en y entrant qui eſt d'un rouge obſcur, laquelle devient d'un rouge éclatant après qu'il y a paſſé, mais principalement parce que le ſang ne ſçauroit traverſer les poumons ſans la reſpiration, qui le fait aller dans le ventricule gauche du cœur, d'où il eſt enſuite pouſſé vers toutes les parties du corps, ſans quoi la circulation du ſang ſeroit interrompue, & la vie qui en depend finiroit bientôt.

Toutes les parties du corps tant fluides que ſolides ſouffrant à tout moment quelque déchet, ont beſoin d'être continuellement réparées : ſans cela toute la machine du corps ne pour-

foit long-tems fubfifter : delà vient la neceffité de prendre de tems en tems de la nourriture, pour remplacer ce qui s'eft diffipé. Mais avant que les alimens fourniffent cette nourriture, il eft neceffaire qu'ils ayent reçu differentes préparations. Ils font d'abord convertis en chyle dans l'eftomach & dans les inteftins ; ce que le chyle contient de plus fluide & de plus fubtil va fe mêler au fang, avec lequel il eft pouffé vers toutes les parties du corps, pour les maintenir en bon état, & pour les rendre capables d'exercer leurs fonctions.

Quelque bien que le chyle foit preparé, il contient toujours quantité de fuperfluités, qui n'étant pas propres aux ufages aufquels le fang eft deftiné, il y a dans toutes les parties, des émonctoires qui font l'office de tamis, en feparant du fang ce qui eft utile d'avec ce qui eft inutile. Ces fuperfluité font enfuite rejettées dehors par les endroits convenables.

Ce font là les principales fonctions du corps, fur lefquelles il n'eft pas neceffaire de s'étendre davantage, puifque ce n'eft pas ici le lieu d'entrer

dans un grand détail de tout ce que l'on connoît de certain touchant les fonctions.

Entre les preceptes de la Medecine qui concernent la conservation de la santé, & qu'on doit regarder comme des principes de cette science, les plus generaux & les plus communs sont ceux qui suivent.

Pour conserver sa santé il faut éviter toutes sortes d'excès, parce qu'ils font violence aux parties, or l'on sçait que plus on tourmente quelque corps, plus il s'use; c'est pourquoi l'excès dans le boire & dans le manger sont préjudiciables : car soit que la digestion se fasse par la fermentation, comme quelques-uns le soutiennent, soit que le broyement seul en soit la cause, comme d'autres le pretendent, soit qu'elle se fasse d'une autre maniere, il est constant que l'estomach ne peut digerer qu'une certaine quantité d'alimens ; c'estpourquoi si l'on en prend davantage, ou ils ne se digereront qu'imparfaitement, ou même ils se corrompront tout-à-fait ; & comme ce defaut de coction ne se repare point par les autres preparations que le chyle

reçoit avant que d'être propre à nourrir les parties, il s'enſuit qu'elles ſeront plûtôt chargées & embaraſſées par les matieres crues & indigeſtes qui y viendront, qu'elles ne ſeront réparées par un ſuc convenable à leur entretien. Ainſi les fonctions en ſeront troublées, à moins que les parties ne faſſent de grands efforts pour chaſſer ce qui leur eſt nuiſible: c'eſt ce qui fait que les perſonnes adonnées aux excès ne vivent pas ſi long-tems que les autres, ſi elles ne ſont d'une complexion extrémement robuſte.

Les exercices trop violens & trop frequens uſent les parties du corps par les ſecouſſes qu'ils leur donnent. On peut dire la même choſe à proportion des veilles exceſſives, & de la debauche des femmes, &c. les paſſions violentes font encore le même effet.

Le trop grand repos eſt auſſi fort contraire à la ſanté, parceque les ſuperfluités qui proviennent des alimens ne ſont pas ſi facilement chaſſées du corps, que quand on fait un exercice moderé, qui faiſant circuler le ſang avec plus de vigueur, les ſuperfluités ſont pouſſées plus fortement dans les

émonctoires, ainſi elles traverſent plus aiſément ces tamis, au lieu que lorſqu'elles y abordent avec peu de force, elles s'y arrêtent plûtôt & bouchent le paſſage aux autres qui ſe preſentent pour entrer. Le ſommeil trop long fait à peu près le même effet que le trop grand repos. Le chagrin & l'inquietude ralentiſſent les fonctions & les derangent à la fin, d'où vient que les fous qui en ſont exempts, ne ſont pas ſi ſouvent malades que les autres.

Quand on veut faire quelque changement conſiderable dans la maniere de vivre, il faut que ce ſoit dans la ſanté, parce qu'alors toutes les parties étant en bon état, elles ſoutiendront mieux ce dérangement.

Après les repas il faut éviter les exercices violens & les grandes applications, parceque la digeſtion en eſt troublée, & comme elle eſt d'une grande importance pour la ſanté, on doit être porté à fuir tout ce qui eſt capable d'y nuire.

Il ne faut point faire de remedes quand on eſt en bonne ſanté : car les remedes different des alimens en ce que ceux-ci ſont pour conſerver le

corps dans l'état qu'il eſt, & ceux-là pour changer l'état où il ſe trouve. Ainſi quand on ſe porte bien ſi l'on ſe ſert de remedes, on doit apprehender qu'en changeant l'état du corps ils ne le rendent malade. D'où vient que les purgations affoibliſſent & fatiguent plus les gens ſains, que ceux qui ne le ſont pas, comme Hippocrate * l'a fort bien remarqué ; d'ailleurs ſi l'on prend des remedes violens, ils uſent le corps : & ſi l'on en prend de doux, on ſe prive par là des avantages qu'on en pourroit tirer quand on devient malade. Car alors ils ne font plus d'effet, parce que le corps y eſt accoutumé : de ſorte qu'on eſt obligé de ſe ſervir de remedes violens qui fatiguent trop.

La Medecine preſcrit pluſieurs regles pour la guériſon des maladies qui ne ſont pas moins certaines, que les principes que je viens de rapporter touchant la conſervation de la ſanté, comme on en peut juger par celles qui ſuivent.

Il eſt plus avantageux d'avoir moins de ſang & qu'il circule mieux, que d'en avoir une plus grande quantité,

* *Aphoriſm.* 36. & 37. *Sect.* 2.

& qu'il circule moins bien ; parce que la circulation du ſang ſe faiſant mieux, c'eſt un acheminement à la guériſon, au lieu que quand elle ſe fait plus mal, le vice du ſang augmente, & par conſequent la maladie.

Lorſqu'on ſent quelque douleur fixe dans une partie, on en doit conclure qu'il y a quelque humeur qui s'y arrête, il faut pourtant excepter les occaſions où il y a dans quelque partie un corps étranger, qui y cauſe de la douleur.

Quand il y a une trop grande plenitude d'humeurs, il faut faire quelque évacuation, puiſque cette trop grande quantité d'humeurs eſt un obſtacle à leur circulation.

Dans la cure des maladies on doit ſuivre la route qui eſt marquée par la nature. Ainſi quand un malade a l'eſtomach chargé & qu'il a des envies de vomir, on doit ſeconder ce mouvement de la nature & procurer le vomiſſement.

Comme le but qu'on a, en donnant des remedes, eſt d'aider la nature à chaſſer la maladie ; lorſqu'elle fait aſſez bien elle ſeule, on doit la laſſer agir & ne point uſer de remedes.

Dans les grands maux il faut des remedes très-efficaces, car ſi l'on employe des remedes trop peu actifs, la nature eſt ſouvent accablée par la violence du mal, n'ayant pas des ſecours aſſez prompts & aſſez puiſſans.

Il eſt plus à propos de traiter une maladie avec peu de remedes, que d'en employer beaucoup, pourvû neanmoins qu'on ait lieu de croire qu'elle ſera auſſi ſûrement & auſſi promptemen guérie.

Il vaut mieux traiter une maladie avec des remedes doux qu'avec des remedes violens, quand les uns & les autres ſont également bons : parce que les premiers fatiguent moins le corps.

On doit plus s'attacher à remedier à la maladie qu'aux ſymptomes, mais quand ils ſont plus dangereux que le mal même, il faut leur donner la principale attention. Par exemple lorſque dans une fievre il ſurvient une hemorragie ſi conſiderable, qu'elle jette les malades dans un grand danger, il faut plus s'appliquer alors à arrêter l'hemorragie, qu'à guérir la fievre.

C'eſt une plus grande faute de donner un remede qui ne convient pas, que de manquer d'en donner un qui convient, parcequ'en donnant un remede qui ne convient pas on empêche la nature d'agir; au lieu que quand on ne donne pas ce qui ſeroit à propos, rien ne fait obſtacle à la nature qui travaille toujours à guérir la maladie.

D'où il ſuit qu'on ne doit jamais ordonner de remedes ſans avoir de bonnes raiſons pour croire qu'ils ſont propres pour ſoulager le malade. Parce que ſi on lui en donne ſans avoir de bonnes raiſons, il arrivera le plus ſouvent qu'on lui en fera prendre qui ne lui conviendront pas.

Comme il eſt au-deſſus du pouvoir des hommes de trouver des moyens de guérir infailliblement quelque maladie que ce ſoit, il faut ſe ſervir de ceux qui réuſſiſſent plus ſouvent & que la nature ſeule & que les autres remedes. Tous les preceptes que la Medecine preſcrit pour la cure des maladies en particulier, ne ſont que des applications de celui-ci.

La principale vûe qu'on doit avoir

dans la cure des maladies, est d'empêcher le malade de mourir ; l'on doit ensuite se proposer d'appaiser la violence de la maladie, & d'en abreger la durée ; en troisiéme lieu il faut faire son possible pour menager les forces du malade, afin qu'il ne soit pas si long-tems à se rétablir.

De ce principe il suit que dans toutes sortes de maladies, il faut preferer la methode la plus sûre pour sauver la vie, quand même elle ne seroit pas si bonne pour abreger le cours de la maladie, & en moderer la violence.

Il suit encore qu'un remede qui affoiblit plus, & qui en même tems est meilleur pour abreger le cours de la maladie & en calmer la violence, doit être preferé à celui qui affoiblit moins & qui n'y est pas si bon. C'est ce qui fait voir l'erreur de quantité de personnes, qui s'allarment dès qu'on propose un remede qui affoiblit, sans considerer s'il y en a d'autres qui réussissent aussi bien & qui n'affoiblissent pas tant.

Dans les maladies qui prennent par accès, il faut choisir les intervalles pour donner de la nourriture & faire

les remedes pour guérir la maladie, on doit n'en donner dans l'accès que pour en moderer la violence s'il est necessaire.

Plus les maladies sont violentes, moins il faut nourrir le malade ; parceque plus les fonctions sont en desordre, moins la digestion se fait bien. Il faut accorder plutôt des alimens solides aux enfans, qu'aux personnes avancées en âge. On doit aussi plutôt permettre les alimens solides aux convalescens, quand ils ont de l'appetit, que quand ils en manquent. Et lorsqu'un convalescent est sans appetit, il ne faut pas le solliciter à prendre beaucoup de nourriture.

J'ai dit dans le second Chapitre que la Medecine prescrivoit des regles certaines pour la cure des maladies, sur l'espece desquelles on est en doute : en voici quelques-unes.

Quand on ne connoît pas précisément l'espece de la maladie, parceque les signes en sont équivoques ; il faut examiner à quelles sortes de maladies ces signes conviennent. Ce doute ne tombe pour l'ordinaire que sur deux ou trois especes differentes. On doit alors prescrire des remedes qui leur convien-

nent à toutes s'il y en a, comme il arrive aſſez ſouvent : ainſi quand un malade eſt attaqué d'une fiévre continue avec des vomiſſemens, une peſanteur de tête, une grande douleur aux reins, on peut conjecturer que c'eſt la petite verole, ou que ce n'eſt qu'une fiévre qu'on appelle putride ; quoiqu'on ne puiſſe pas alors déterminer préciſément l'eſpece de la maladie, on ne laiſſe pas de faire ſaigner le malade ſelon la violence des accidens, & de lui donner quelquefois l'émetique ; parceque ces remedes peuvent convenir dans l'une & dans l'autre de ces maladies, ſur tout au commencement.

S'il ne ſe trouvoit point de remede qui fût propre à toutes les maladies ſur leſquelles tombe le ſoupçon, & que la violence des accidens demandât de prompts ſecours ; il faudroit ordonner des remedes convenables à la maladie qui eſt la plus dangereuſe de celles qu'on ſoupçonne, leſquels neanmoins ne fuſſent pas contraires aux autres maladies.

Lorſqu'entre les maladies ſur leſquelles tombe la conjecture, il y en a une qui n'eſt pas mortelle, & que les

autres le sont de maniere que le malade n'en puisse pas revenir, il le faut traiter comme s'il étoit attaqué de celle qui n'est pas mortelle; puisque s'il en a une qu'on ne puisse guérir, tous les secours qu'on lui donneroit pour lui sauver la vie seroient inutiles. Par exemple, quand il y a des signes qu'une partie noble est gâtée, en sorte neanmoins que ces signes se trouvent aussi, quand la maladie ne vient que d'une certaine alteration d'humeurs, il faut traiter le malade comme si on sçavoit que tout son mal consistât dans ce vice des humeurs. Mais dans tous ces cas il est nécessaire de faire attention aux autres maladies sur lesquelles on est en doute, afin de ne rien faire au moins qui puisse y être contraire.

On ne doit pas regarder ces principes comme les seuls que la Medecine renferme, ce n'est pas ici le lieu de les rapporter tous. Ce que l'on vient de dire n'est que pour faire voir que la Medecine a ses principes assurés comme les autres Sciences; il faut répondre à présent à quelques objections qu'on pourra faire contre ces principes.

Comme un principe doit être une verité certaine, generale, & telle qu'on en puisse tirer des consequences utiles dans la Science dont il fait partie, on peut attaquer ces principes sur leur certitude, sur leur generalité, & sur leur utilité.

La certitude étant la principale condition necessaire pour un principe, c'est le détruire entierement que de montrer qu'il n'est pas tout-à-fait certain. Ainsi pour bien établir ceux qu'on a rapportés, il faut réfuter les raisons qui pourroient en faire douter.

On dira sans doute, pour montrer que les principes qui regardent la conservation de la santé sont incertains, qu'on voit plusieurs personnes qui les observent exactement, devenir souvent malades, & que d'autres qui ne les observent pas, jouissent d'une parfaite santé. On peut faire une objection pareille contre les maximes qui regardent la cure des maladies, puisque beaucoup de gens guérissent de leurs maux, quoi qu'on n'ait pas suivi ces preceptes en les traitant, & que d'autres meurent après avoir été traités suivant toutes ces regles.

Pour detruire ces raiſons il ſuffit de faire obſerver que la certitude d'un principe ne depend pas de l'infaillibilité de ſon application. L'art de la Marine le fait aſſez voir, car quoiqu'il ait des principes certains qui ſont fondés ſur des principes geometriques, il arrive neanmoins qu'en les ſuivant on ne laiſſe pas de faire naufrage ; & même quelque inconteſtables que ſoient les verités geometriques, leur application eſt ſujette à l'erreur : ſi pluſieurs Geometres meſurent ſéparément une diſtance conſiderable par la Trigonometrie, s'ils toiſent la même ſurface ou le même ſolide, s'ils font le nivellement de quelques lieux éloignés, quoiqu'ils ayent obſervé de leur mieux toutes les regles de Geometrie, il ſe trouve le plus ſouvent de la difference dans leurs calculs, & par conſequent de l'erreur ; on auroit tort neanmoins d'en conclure que leurs regles ſont incertaines ; car cela vient & du defaut des inſtrumens dont ils ſe ſervent & de l'impoſſibilité qu'il y a d'operer auſſi juſte qu'on penſe.

Mais ſi l'on veut des exemples plus familiers, les jeux d'Ombre & de Tric

trac peuvent en servir. Car dans ces jeux il y a des façons de jouer qui sont incontestablement preferables à d'autres, comme quand en jouant d'une certaine façon il y a deux ou trois manieres de gagner & une de perdre, il est indubitable qu'il faut la preferer à une autre où il y auroit trois manieres de perdre, & une seule de gagner. Ainsi on peut regarder ces regles comme certaines, puisque pour bien jouer il est certain qu'il faut s'y conformer, mais quoiqu'on joue selon toutes les regles, on ne laisse pas souvent de perdre.

On peut dire la même chose de la Medecine, quoiqu'une partie des principes sur lesquels sa pratique est fondée soient certains, le succès n'en est pas toujours heureux. Cela vient de ce qu'il y a souvent dans les maladies quelque chose de caché & d'impenetrable aux hommes : ce qui fait que les remedes font quelquefois un effet tout contraire à celui qu'on en attendoit. C'est pourquoi on ne peut pas être aussi sûr de l'évenement, que si on avoit une pleine & entiere connoissance du corps de l'homme, des

maladies dont il eſt attaqué, & des remedes propres à les guérir. Mais cela n'empêche pas qu'un precepte ne doive paſſer pour aſſûré, lorſqu'en le ſuivant on eſt certain de faire ce qui réuſſit le plus ſouvent.

Pour combattre la generalité des principes qu'on a rapportés, on pourra dire qu'il y en a pluſieurs qui doivent être reſtraints & que l'on feroit bien des fautes, ſi l'on ſe regloit ſur ces principes en toutes ſortes d'occaſions. Il eſt vrai qu'il y en a qui ſouffrent quelques exceptions ; mais ils ne laiſſent pas dêtre aſſez étendus pour leur donner le nom de principes. Quoiqu'il y ait des exceptions à faire dans la plus grande partie des principes de la Morale & de la Juriſprudence, ils ſont neanmoins regardez de tout le monde comme de veritables principes. Par exemple c'eſt un des principes les plus generaux de la Juriſprudence, que celui qui porte, qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient ; il y a pourtant des cas où on ne le doit point faire : comme quand un homme étant en colere demande ſon épée pour en percer quelqu'un, il ne faut pas la lui

rendre alors. C'eſt un principe de Morale qu'on doit garder inviolablement le ſecret ; mais quand ce ſecret regarde les crimes contre la perſonne du Prince, ou les interêts de l'Etat, on tient communément que ce precepte n'oblige plus.

A l'égard de l'utilité qu'on peut retirer de la plûpart des principes rapportés ci-deſſus, elle eſt aſſez manifeſte pour n'avoir pas beſoin d'être prouvée, de ſorte que s'il y a quelque difficulté, c'eſt ſur les connoiſſances certaines que l'on a touchant les fonctions ; mais il eſt aiſé de faire voir l'utilité de ces connoiſſances, puiſque les Medecins s'en ſervent tous les jours avec ſuccès pour trouver les remedes qui conviennent dans un grand nombre de maladies ; & afin de ne laiſſer aucun doute ſur ce ſujet, il en faut voir quelques applications.

La connoiſſance de la circulation du ſang nous decouvre l'utilité de la ſaignée dans toutes les inflammations. Car le mouvement du ſang ayant peine à ſe faire dans la partie enflammée, il arrive qu'il s'y altere conſiderablement, & même s'y corrompt tout-à-

fait & ſe change en matiere purulente. Or comme la ſaignée facilite la circulation du ſang, on peut conclure que ce remede convient dans les inflammations. Ce raiſonnement doit paſſer pour une demonſtration, pourvû qu'il ſoit aſſûré que la ſaignée facilite la circulation du ſang : c'eſt ce qu'il eſt aiſé de démontrer ; car le mouvement du ſang dependant de la force des ſolides, ſi cette force n'eſt pas diminuée à proportion de la quantité du ſang qu'on tire, la force qui demeure après la ſaignée ſera plus grande par rapport au ſang qui reſte : ainſi elle le pouſſera plus facilement. Or l'experience fait voir que la force qu'ont les parties ſolides à pouſſer le ſang, n'eſt pas diminuée à proportion de la quantité du ſang qu'on tire, lorſque cette quantité ne va pas au de-là de ce que le malade peut ſupporter, comme il paroît par quantité d'experiences, & entr'autres par celle-ci. Quand la reſpiration a été pendant quelque tems empêchée par une cauſe exterieure, en ſorte que la perſonne ſoit ſi mal, qu'à peine on lui ſente le pous, ou que même il ſoit tout-à-fait imperceptible, il eſt certain

que la circulation du ſang eſt fort diminuée ; le meilleur remede pour faire revenir cette perſonne eſt de la ſaigner, ſi on le fait aſſez tôt, le pous augmente peu à peu, & la circulation ſe rétablit à la fin, ce qui n'arriveroit pas ſi la force des ſolides étoit affoiblie par la ſaignée, à proportion de la quantité du ſang qu'on lui a tiré. Ainſi on peut conclure certainement que la ſaignée facilite la circulation du ſang, & que par conſequent elle convient dans les inflammations : ce qui s'accorde parfaitement avec l'experience.

On peut faire deux objections contre ce raiſonnement, la premiere eſt que le mouvement des muſcles, & par conſequent celui du cœur dépend du ſang, comme l'experience le fait voir ; car ſi on lie l'artere qui fournit du ſang à un muſcle, il perd auſſi-tôt ſon mouvement ; d'où il ſemble s'enſuivre que ſi on diminue la quantité du ſang, la force du cœur diminue à proportion.

Il eſt vrai que le mouvement des muſcles dépend en partie du ſang, mais non pas entierement; puiſque ſi l'on fait une ligature au nerf qui ſe diſtribue à

un muſcle, ſon mouvemenr eſt aboli, quoique l'artere lui porte du ſang à l'ordinaire. Ainſi les nerfs contribuant au mouvement des muſcles, ſoit que la ſaignée ne diminue que très-peu, ou même point du tout ce que le nerf qui va au cœur fournit pour ſon mouvement, ſoit que cela arrive de quelqu'autre maniere, il faut s'en tenir à l'experience qui fait voir que la ſaignée ne diminue pas la force des ſolides à proportion de la quantité du ſang qu'on tire, quand elle n'eſt pas exceſſive.

La ſeconde objection eſt, qu'on ne ſçait pas préciſément quand la quantité du ſang qu'on tire, eſt proportionnée à l'état du malade; & comme la ſaignée ne facilite la circulation du ſang qu'avec cette circonſtance, quand il ſeroit vrai que dans cette occaſion la ſaignée facilitât la circulation du ſang, on n'en peut pas faire une regle de pratique.

Mais quoiqu'on ne puiſſe determiner avec une préciſion geometrique, la quantité de ſang qu'on peut tirer à un malade ſans aller au delà de ce qu'il peut ſupporter, on peut au moins s'en

tenir

tenir pour l'ordinaire à une quantité qui certainement n'excedera pas ses forces, & quoiqu'on puisse s'y tromper, quand la violence des symptomes oblige d'en tirer tout ce qu'on croit que le malade pourra soutenir, cela ne fait rien contre la certitude du precepte. Car en Jurisprudence c'est une maxime generalement reconnue comme principe, qu'il ne faut punir que les coupables, quoiqu'en certains cas il soit difficile de connoître si un homme est coupable ou non, & que quelquefois on punisse un innocent en pensant punir un coupable. De même quoiqu'en certaines occasions on puisse se tromper sur la quantité du sang qu'on croit pouvoir tirer à un malade, sans aller au delà de ce qu'il peut supporter, cela n'empêche pas qu'on ne doive regarder comme une verité constante, que la saignée facilite la circulation du sang, quand elle ne va pas à l'excès.

Ce qu'il y a de connu sur la respiration, & sur l'étroite liaison qui se trouve entre cette fonction & la circulation du sang, n'est pas sans utilité. Car on en doit inferer que la difficulté de

respirer est un symptome très-fâcheux dans toutes sortes de maladies, mais principalement dans celles où le sang est fort vicié : parceque le mouvement du sang étant necessaire pour l'empêcher de se corrompre, lorsqu'il est déja vicié & que son mouvement de circulation diminue, il acheve plutôt de se corrompre entierement ; il suit de là que dans cette occasion la saignée est un bon remede, parcequ'elle facilite la circulation du sang, c'est aussi ce que l'experience fait voir. Car il n'y a aucun remede dont on reçoive plus de soulagement que de la saignée, dont l'effet est souvent alors si sensible, qu'à mesure que le sang sort, le malade s'aperçoit que cette difficulté diminue.

Ce que l'on connoît de certain sur la digestion est encore très-utile en beaucoup d'occasions. Par exemple cela sert à faire connoître l'erreur de bien des gens qui voyant un malade fort affoibli par une grande maladie, dès qu'il commence à se rétablir, le pressent de manger, sans prendre garde s'il est en état de digerer comme il faut ce qu'ils veulent lui donner. Car puisque les alimens doivent être bien digerez pour

nourrir, il eſt certain que ſi le malade mange plus qu'il ne peut digerer, bien loin qu'il en ſoit fortifié, cet excès empêchera qu'il ne ſe retabliſſe : comme Hippocrate l'a fort bien remarqué Aphoriſm 8. Sect. 2. *Quand celui qui relève de maladie mange bien, & qu'il ne recouvre point ſes forces, c'eſt ſigne qu'il prend trop de nourriture.*

On peut objecter que quand on a bon appetit, c'eſt une marque que l'on eſt en état de bien faire la digeſtion. Il eſt vrai que l'appetit qu'on remarque dans un malade, eſt un ſigne que la nature ſe rétablit, & qu'il commence à bien digerer. Il y auroit donc de l'imprudence à un Medecin de preſcrire à un malade une nourriture trop legere; mais il eſt certain que ſouvent la grande envie que les convaleſcens ont de manger, vient autant de la foibleſſe de leur imagination, qui eſt vivement frappée par le ſentiment de la faim, que par un veritable beſoin d'une grande quantité d'alimens: une preuve de cela, c'eſt qu'il arrive ſouvent qu'après avoir demandé à manger avec grand empreſſement, & s'être fait préparer beaucoup d'alimens, dès qu'ils en ont tâté,

ils s'en degoûtent aussi-tôt, ou s'ils en mangent beaucoup, ils s'en trouvent incommodés; c'estpourquoi il est de la prudence du Medecin de bien examiner ce qu'il y a de veritable, & ce qu'il y a d'imaginaire dans l'envie que les convalescens marquent avoir de manger.

On peut dire en general qu'il leur est plus utile de manger un peu moins qu'un peu trop dans chaque repas. Car s'ils ne mangent point tout-à-fait dans un repas ce qu'ils peuvent digerer d'alimens à la fois, tout le mal qui en peut arriver c'est qu'ils ayent faim un peu plutôt, la digestion étant plus promptement faite. Mais s'ils mangent plus qu'ils ne peuvent digerer, la coction des alimens étant mal faite, le chyle ne sera pas bien preparé, & pourra causer quelque fâcheux accident, ou même une rechute.

La connoissance qu'on a des secretions fournit aussi des lumieres pour se conduire dans la cure des maladies. Car quand il en arrive quelqu'une après la supression d'une évacuation soit naturelle, soit contre l'ordre de la nature, c'est une regle de s'attacher principalement à faire revenir l'é-

vacuation ſupprimée, ou au moins d'en ſubſtituer quelqu'autre qui en tienne lieu ; parceque l'on doit juger que les ſuperfluités qui ſont retenues dans le corps ſont la cauſe du mal, ou du moins l'augmentent, & ſont un obſtacle à la guériſon de la maladie.

Il eſt donc manifeſte que ce que l'on connoît de certain touchant les fonctions du corps, étant d'une grande utilité pour la cure des maladies, doit paſſer pour de veritables principes de la Medecine, auſſi bien que ceux qui regardent la conſervation de la ſanté & la guériſon des maladies, & que j'ai rapportés ci-deſſus ; d'où il ſuit que c'eſt ſans raiſon qu'on reproche aux Medecins que leur Art eſt ſi incertain, qu'il ne s'y trouve aucun principe ſur lequel on puiſſe ſe fonder.

La Medecine ayant un ſi grand nombre de principes aſſûrés doit paſſer pour une veritable ſcience, & non pas pour un Art ſimplement conjectural comme la plûpart du monde ſe le perſuade, & comme quelques Medecins le croyent, par la raiſon que le ſuccès des remedes n'eſt pas aſſuré. C'eſt en quoi on ſe trompe fort : car quoiqu'on ne ſoit pas

certain de réuſſir en ſuivant les preceptes de la Medecine, on ne laiſſe pas de ſe conduire par de bonnes demonſtrations en s'y conformant: par exemple quand la maladie eſt bien caracteriſée & qu'elle eſt aſſez commune tant par ſon eſpece que par les circonſtances qui l'accompagnent, on peut ſçavoir par les obſervations ce qui réuſſit le plus en cette occaſion; & là deſſus faire ce raiſonnement. Dans toute la conduite de la vie, lorſqu'on ne peut pas avoir ce qui eſt parfaitement bien, il faut choiſir ce qu'il y a de mieux; or l'on ſçait qu'il n'y a point de remedes infaillibles, & l'on connoît par un grand nombre d'obſervations qu'un certain remede réuſſit le plus ſouvent dans le cas dont il s'agit, il faut donc uſer alors de ce rémede. Ce raiſonnement eſt une veritable demonſtration, étant fondé ſur des verités, & la conſequence en étant juſte.

On ne peut pas même dire que l'eſperance qu'on a du ſuccès des remedes ne ſoit fondée que ſur une ſimple conjecture, puiſque l'experience montre qu'en les employant on réuſſit beaucoup plus ſouvent quon ne manque. Ainſi l'on

peut croire quand on veut s'en servir, que le succès sera vrai-semblablement tel qu'on souhaite. Or ce qui est vraisemblable ne doit pas être regardé comme une simple conjecture.

Il est vrai qu'on peut dire que les sistêmes de la Medecine ne sont établis que sur des conjectures ; encore est-ce les traiter bien favorablement. Mais ces sistêmes n'appartiennent pas à la veritable Medecine, comme je le ferai voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Sur les sistêmes de la Medecine.

LA constitution forte & robuste des premiers hommes, jointe à leur maniere de vivre simple & uniforme, les rendoit moins sujets aux maladies que n'ont été leurs Descendans. L'usage des remedes étant par consequent assez rare dans les premiers tems, les connoissances qu'Adam en avoit communiquées à sa posterité étoient moins generalement répandues, & n'ont pû se conserver sans qu'il se glissât beau-

coup d'erreurs sur le tems, la maniere & l'occasion de s'en servir. La rareté des maladies faisoit qu'il étoit très difficile de ramasser un assez grand nombre d'observations sur les effets des remedes pour corriger ces erreurs, & pour donner des preceptes sur les moyens de traiter les maladies. C'est pourquoi dans ces tems-là il n'y avoit point d'Art de Medecine. Quand une personne avoit remarqué le bon effet d'un remede, ou sur lui, ou sur quelque autre, il s'en servoit en pareille occasion, ou le communiquoit à ceux qu'il croyoit attaqués de la même maladie ; c'est ce que l'Histoire nous apprend avoir été pratiqué parmi les plus anciens peuples dont on ait connoissance, qui sont les Egyptiens & les Babiloniens. Ils faisoient porter leurs malades dans les places publiques, afin que si quelques-uns des passans sçavoient des remedes qui convinssent aux maladies qu'ils voyoient, ils en fissent part aux malades. On voit par là que la Medecine n'étoit point alors chez eux une profession particuliere.

Cette methode de traiter les malades étoit à la verité sujette à de grands in-

conveniens, mais il étoit difficile de faire mieux alors. Les maladies étant par la suite devenues plus frequentes, on a eu plus d'ocasions de faire des observations sur les mêmes cas, & de remarquer ce qui réussissoit le mieux. Ces observations ayant été recueillies par des personnes qui y firent une attention particuliere, on en fit des regles tant pour l'administration & le choix des remedes, que pour le regime de vivre, pour toute la conduite qu'on doit tenir dans le traitement des malades, & pour la connoissance & le discernement de leurs maladies, sans quoi on ne peut rien faire de bien. C'est de cette maniere qu'a commencé l'Art de la Medecine, & qu'il a subsisté jusqu'au tems des Philosophes.

Les merveilles de la nature ayant toujours excité la curiosité des hommes, il s'en est trouvé qui se sont donnés beaucoup de peine pour en avoir une connoissance plus exacte que les autres, & pour en découvrir les causes. Plusieurs d'entre les Grecs croyant avoir fait du progrès dans cette recherche, se donnerent le titre superbe de Sages : mais d'autres se contenterent de la qua-

lité de Philoſophe, qui veut dire amateur de la ſageſſe, noms qu'ont retenu ceux qui dans la ſuite ſe ſont appliqués à la connoiſſance de la nature.

L'homme êtant le principal ouvrage de la nature, les premiers Philoſophes s'appliquerent ſoigneuſement à le connoître, & à développer le principe de ce qui ſe paſſe tant dans ſon ame que dans ſon corps ; ils tâcherent de découvrir les cauſes des fonctions du corps en examinant ſes parties & tout ce qui y a du rapport. La recherche qu'ils firent de ce qui ſe paſſe en l'homme dans l'état naturel, les porta inſenſiblement à faire attention à ce qui lui arrivoit lorſqu'il ne ſe trouvoit plus dans cet état, c'eſt-à-dire lorſqu'il étoit malade, & à ſçavoir ce qui pouvoit le retablir en ſanté.

Il y en eut même pluſieurs qui n'en demeurerent pas à la ſimple ſpeculation, ils s'ingererent de traiter auſſi les malades, & ſe firent Medecins d'une nouvelle eſpéce. Car ceux qui les avoient precedés ne s'etoient reglés que ſur l'experience ſans beaucoup de raiſonnemens : mais ces Philoſophes penſant avoir penetré dans les ſecrets de

la nature, fonderent leur Medecine sur ce qu'ils pretendoient en avoir découvert ; s'imaginant ainsi qu'ils connoissoient les causes tant des maladies que de l'effet des remedes, ils crurent faire la Medecine en gens bien éclairés & non pas comme les autres Medecins qui ne suivoient que l'experience. C'est pourquoi ils ne se contentoient pas d'ordonner des remedes, ils faisoient encore des raisonnemens pour prouver que ces remedes étoient propres pour guérir les maladies.

On prend plus volontiers les remedes qu'un Medecin ordonne, quand il a sçû persuader qu'ils sont propres pour guérir le mal dont on est attaqué. Quelque confiance qu'on ait en lui, on aime mieux d'ordinaire être convaincu par ses raisonnemens, que de s'en rapporter entierement à sa capacité. Ceux qui ne suivent que l'experience manquent souvent de raisons pour prouver l'utilité de ce qu'ils conseillent, ce qui deplaît à plusieurs, & leur donne du mepris pour le Medecin : au lieu que ceux qui suivent les opinions philosophiques, ne sont gueres embarassés à trouver des raisons quelles qu'elles soient ; c'est ce

qui fit que ces nouveaux Medecins imposans par leurs grands raisonnemens, prirent bientôt le dessus, de maniere que ceux qui dans la suite se sont addonnés à cette profession, ont été obligés de s'appliquer à l'étude de la Physique pour se mettre en credit, & depuis ce tems-là on trouve peu de Medecins qui ayent eu quelque reputation dans le monde sans être Philosophes.

Les sentimens qu'ont eu les Philosophes sur la nature étant fort differens & ayant changé de tems en tems, la Medecine asservie à la Physique, a subi les mêmes changemens. Ceux qui se sont trouvé assez de genie pour inventer quelque nouveau sistême, n'ont gueres manqué de se produire par cet endroit. Il leur a paru plus beau de se faire chefs de parti, que de suivre les opinions d'autrui. Mais cette multitude de sistêmes differens a fait naître du degoût en plusieurs personnes pour toutes sortes de sistêmes, il les regardent comme des chimeres ingenieuses, & blâment fort les Medecins qui les suivent dans la pratique de la Medecine.

Ce n'est pas une discussion de petite consequence que d'examiner lesquels

ont raiſon ou de ceux qui approuvent les ſiſtêmes, ou de ceux qui les rejettent. Il eſt vrai qu'il importe peu qu'on ſe trompe dans les choſes qui ſont de pure ſpeculation, mais il n'en eſt pas de même de celles qui regardent la pratique de la Medecine ; car alors il s'agit de la ſanté & de la vie des hommes ; il eſt donc neceſſaire d'examiner cette queſtion avec toute l'exactitude poſſible.

Dieu n'ayant pas voulu nous donner en naiſſant aucune connoiſſance de la nature des corps, ni des cauſes inſenſibles des effets naturels, & d'ailleurs étant impoſſible de les découvrir par experience, puiſqu'elles ne tombent point ſous les ſens, on devroit les regarder comme des choſes que l'on ne peut connoître, & dont il eſt inutile de tenter la découverte ; c'eſt auſſi ce que nous enſeigne l'Ecriture ſainte. * *Toutes les choſes du monde ſont difficiles, l'homme ne les peut expliquer par ſes paroles.* Mais la difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, n'a point rebuté les Philoſophes : la lumiere naturelle & l'experience qui ſont les ſeules ſources des connoiſſances ſur leſquelles on puiſſe

* *Eccleſiaſte chap.* 1. *v.* 8.

faire quelque fond, ne ſatisfaiſant point l'envie qu'ils ont eu de penetrer dans les ſecrets de la nature, ils ſe ſont aviſés d'un autre moyen, qui eſt de les deviner. Ainſi pour decouvrir en quoi conſiſte la nature des corps, & quelles ſont les cauſes cachées des effets naturels, ils ont crû qu'il ſuffiſoit d'imaginer quelque choſe dans les corps, qui pût leur donner les proprietés qu'ils ont de produire les effets qu'on y obſerve; comme dans l'explication des énigmes on ſe flatte d'avoir trouvé le veritable mot, quand celui qu'on a penſé, convient à tout ce qui eſt énoncé dans l'égnime. Voila la route que tous les Philoſophes ont priſe, & que les Medecins ont ſuivie après eux, pour parvenir à la connoiſſance de la nature.

La diverſité qui ſe trouve dans leurs opinions ſur les mêmes ſujets, ſuffit toute ſeule pour rendre fort ſuſpect ce prétendu moyen de connoître la nature, & ce qui eſt arrivé de nos jours devroit le faire rejetter entierement. On croyoit avoir bien avancé dans la connoiſſance des choſes naturelles, après qu'un grand nombre de Philoſophes qui ont été re-

gardés comme des genies sublimes, s'étoient occupés pendant trois mille ans à développer les secrets de la nature en imaginant des moyens dont les effets naturels pouvoient être produits, lorsque Descartes est survenu, & a changé toute la face de la Philosophie, de sorte que les sentimens qui étoient suivis communément quand il commença de paroître, sont à présent rejettés de presque tout le monde. La maniere dont ce nouveau venu, a deviné que les choses se passoient, étant bien imaginée & plus intelligible que ce que la plûpart des autres en avoient dit avant lui, il s'est fait un grand nombre de sectateurs, ; & quoiqu'il ait été vivement attaqué par beaucoup de Philosophes, son sistême s'est élevé avec éclat sur les ruines de l'ancienne Physique, malgré la quantité d'écrits que l'on a faits pour le renverser. Il faut avouer que ce sistême est bien suivi, l'ordre en est tout-à fait geometrique, & si Descartes ne l'avoit en effet proposé, comme il l'insinue en quelques endroits de ses ouvrages, que comme des imaginations ajustées aux effets naturels, on pourroit regarder sa Physique comme

le Roman le plus ſpirituel qu'on ait jamais fait.

Le ſiſtême de Deſcartes ayant renverſé la Phyſique qui étoit ſuivie quand il parut, & la Medecine ſe trouvant étroitement liée avec cette ſcience, le contrecoup porta ſur la Medecine, & l'a toute boulverſée comme elle l'eſt encore à preſent par la multitude de ſiſtêmes auſquels les Medecins ſe ſont attachés depuis. Car comme Deſcartes avoit établi qu'il ne falloit point s'en rapporter à l'autorité de qui que ce fût en matiere de Phyſique, ſes ſectateurs l'ont exactement ſuivi en ce point, & chacun a pris ou changé à ſa phantaiſie les ſentimens de ce Philoſophe. Ceux d'entre les Medecins qui à ſon exemple & ſuivant ſes principes, ont voulu penetrer dans les ſecrets de la nature en ce qui concerne leur Art, en ont uſé de même. Ainſi donnant carriere à leur imagination, comme ils ne pouvoient pas conformer leurs connoiſſances à la nature, ils ont voulu conformer la nature à leurs connoiſſances, c'eſt-à-dire qu'ils ont diſpoſé & arrangé les cauſes cachées de la nature ſelon ce qui leur eſt venu dans l'eſprit, afin de pouvoir

pouvoir rendre quelque raiſon apparente des effets naturels.

Le mal n'auroit pas été fort grand dans le renverſement qu'une telle doctrine apporta en Phyſique, ſi cette revolution n'avoit pas été plus loin que cette ſcience. En effet que les Phyſiciens croyent que le vuide ſoit neceſſaire pour la production des effets naturels, ou qu'ils jugent qu'il eſt abſolument impoſſible, la nature va toujours ſon train : qu'ils penſent que la lumiere ſoit compoſée de petits globules ou de corps autrement figurés, on n'en voit ni pis ni mieux. Il n'en eſt pas de même des ſiſtêmes de la Medecine, pluſieurs les prenant pour regle de ce qu'ils doivent faire dans le traitement des maladies, leur pratique eſt fondée ſur des imaginations, quand ils les ſuivent ſans conſulter l'experience, ainſi ils traitent alors les malades au hazard. C'eſt donc un deſordre auquel il eſt important de remedier, puiſqu'il eſt viſiblement préjudiciable à la ſanté & à la vie des hommes.

La verité étant unique & la nature toujours la même, pour être convaincu de la vanité des ſiſtêmes, il ne faut que faire attention à la multitude qu'on

en a imaginée, & en considerer la revolution perpetuelle. Ceux qui sont en vogue à présent, ou n'étoient pas encore imaginés il y a cinquante ans, ou du moins étoient fort peu suivis ou même ne l'étoient point du tout ; les choses étoient neanmoins de la même maniere qu'elles sont. Mais cette raison qui est assez évidente pour faire rejetter les sistêmes par ceux qui en jugent sans prevention, ne suffit pas pour ceux qui en sont entêtés de quelqu'un, ils penseroient qu'elle n'est bonne qu'à l'égard des autres, c'estpourquoi afin de les faire revenir de leur erreur, je vais essayer de detruire tous les sistêmes en les sappant par le fondement.

On entend, en Physique & en Medecine par le mot de sistême un assemblage de principes, d'experiences, & d'hypotheses ou suppositions sur quoi on fait des raisonnemens pour parvenir à la connoissance de la nature des corps, & des causes insensibles qui produisent les effets que l'on y remarque.

Il faut avouer que dans les sistêmes on employe quelques principes assurés & des experiences très certaines, mais ce sont des appas pour engager dans

l'erreur qui vient à la ſuite. Si l'on ne ſe ſervoit que de ces principes & de ces experiences dans les raiſonnemens qu'on y fait, les conſequences n'en ſeroient point douteuſes, mais elles ne feroient pas connoître la nature des corps, & les cauſes inſenſibles des effets que l'on en obſerve, parceque ces experiences ne ſuffiſent pas pour les découvrir. C'eſtpourquoi on y a ajoûté des ſuppoſitions par le moyen deſquelles il ſemble qu'on parvienne à ce que l'on cherche, mais comme ces ſuppoſitions ſont des imaginations, les raiſonnemens qui ſont appuyés deſſus, ſont imaginaires, & l'on ne doit nullement s'y arrêter.

Les Auteurs de ces ſiſtêmes ne font que s'éblouir eux-mêmes & tromper les autres par le mélange qu'ils font de principes certains & d'experiences indubitables avec des ſuppoſitions imaginaires dans leurs raiſonnemens, les conſequences qu'ils en tirent n'en ſont pas plus aſſurées. Car lorſqu'un raiſonnement eſt fondé ſur une ſuppoſition, il n'eſt bon qu'autant que cette ſuppoſition eſt veritable : par exemple, ſi un homme demandoit en Juſtice qu'un au-

tre lui restituât une certaine somme, fondé sur ce raisonnement on doit rendre le depôt qui a été confié ; or je suppose que j'aye confié en depôt à mon adverse partie une certaine somme, donc il me doit rendre cette somme ; il est visible que s'il ne donne pas de preuve suffisante pour montrer que sa supposition est vraie, son raisonnement quoique fondé d'ailleurs sur un principe incontestable, ne prouve point la justice de sa demande. De même les raisonnemens que l'on fait dans les sistêmes, étant mêlés de suppositions tout-à-fait douteuses, pour ne rien dire de plus, ils ne servent de rien pour découvrir la verité.

Les défenseurs des sistêmes demeurent bien d'accord que leurs raisonnemens ne sont pas des demonstrations, mais croyant que leurs suppositions sont vraisemblables, ils jugent que les consequences qu'ils en tirent le sont aussi ; or les hommes se trouvant dans une grande obscurité sur ce qu'il y a de caché dans la nature, tout ce qu'on peut faire c'est d'avoir des vrai-semblances ; & c'est une verité constante que l'on doit s'en contenter au defaut de la certitude, quand il

eſt neceſſaire d'agir. Cette raiſon paroît aſſez ſpecieuſe, mais n'etant fondée que ſur l'équivoque du mot de *vrai-ſemblance,* pour la detruire il eſt neceſſaire d'expliquer ce terme.

Vrai-ſemblable ſe prend en deux manieres, il ſe dit des choſes qui ſont telles qu'il y a plus de lieu de croire qu'elles ſe paſſent de cette façon qu'autrement ; ainſi l'on dit qu'il eſt vrai-ſemblable qu'un jeune homme ſurvive à un vieillard. Vrai-ſemblable ſe prend auſſi pour ce qui ne paroît pas impoſſible, c'eſt ainſi qu'il faut l'entendre quand on dit, que le ſujet d'un Roman ou d'une Comedie doit être vrai-ſemblable.

Si les ſuppoſitions dont on ſe ſert dans les ſiſtêmes étoient vrai-ſemblables au premier ſens, il eſt ſûr que n'ayant pas de certitude, on pourroit s'en ſervir dans un raiſonnement, & la conſequence qu'on en tireroit, ſeroit vrai-ſemblable dans le même ſens : ce qui ſuffiroit dans le traitement des maladies, parcequ'on pourroit conclure qu'en obſervant ce que l'on propoſe, il y auroit lieu de croire que le malade guériroit plutôt, qu'en ſe conduiſant autrement, & c'eſt tout

ce qu'on peut raisonnablement demander, puisqu'il n'est pas possible d'avoir de la certitude dans cette occasion. Mais quand les suppositions des sistêmes seroient vrai-semblables au dernier sens, il faut convenir qu'il est tout-à-fait déraisonnable de fonder aucun raisonnement dessus, principalement quand il s'agit de la vie & de la santé des hommes. Car tout ce qu'on pourroit conclure alors, ce seroit qu'en faisant ce que l'on propose, il ne paroîtroit pas impossible que le malade guérît ; & c'est une chose manifeste qu'il seroit ridicule de faire aucun fond sur une telle consequence.

Or bien loin que les suppositions d'aucun sistême soient tellement vrai-semblables, qu'il y ait sujet de croire que les choses se passent de la maniere qu'on le suppose, plutôt que de toute autre, il est fort incertain qu'elles soient même possibles, c'est-à-dire que quand les corps seroient faits suivant les suppositions des sistêmes, il est très-douteux qu'ils pussent avoir les mêmes proprietés qu'ils ont, & que tout pût se passer de la maniere qu'il arrive. Il seroit inutile de faire voir ces verités à

l'égard des ſuppoſitions qui ſe trouvent dans les ſiſtêmes des anciens qui ſont communément rejettés ; il ſuffit de montrer que les ſuppoſitions des ſiſtêmes qui ſont à preſent les plus ſuivis, ſont auſſi defectueuſes que je viens de le dire.

Les ſuppoſitions de ces ſiſtêmes conſiſtent en ce qu'on imagine une certaine groſſeur, un arrangement, une configuration, un mouvement, ou quelqu'autre qualité dans les parties inſenſibles capable de produire les effets dont on cherche la cauſe. Les Auteurs des ſiſtêmes regardant la nature de la même maniere qu'une enigme, diſent que comme pour expliquer une enigme, on cherche une choſe à laquelle convienne tout ce qui y eſt énoncé, & quand on l'a trouvée, on croit avec raiſon avoir deviné le mot de l'enigme, de même lorſqu'on a imaginé un mechaniſme propre à produire les effets qu'on obſerve, il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'on a rencontré juſte. Ainſi, ajoutent-ils, pour expliquer comment une montre marque les differentes heures du jour par le moyen d'une aiguille qui tourne, il ſuffit d'imaginer un corps élaſtique qui donne le mouvement à

plusieurs roues, lequel soit moderé par un balancier, de sorte qu'étant enfin communiqué à une roue à laquelle l'aiguille est attachée, il lui fasse faire un seul tour dans l'espace de douze heures; & c'est ce que l'on découvre quand on examine le dedans de la montre.

Il est sans doute fort aisé d'expliquer ainsi les choses quand on les a vûes, & si Dieu avoit fait voir aux Auteurs des sistêmes quels sont les ressorts qui font mouvoir la nature, ils en expliqueroient aussi-bien les effets qu'ils expliquent la proprieté qu'a la montre de marquer les heures; mais s'ils avoient voulu deviner les ressorts de quelque machine sans les avoir vûs, par exemple ceux d'un metier à faire des bas, & qu'ils eussent tâché d'imaginer tout l'arrangement des pieces dont il est composé, & qui le rend propre à l'usage auquel il sert, on doit croire qu'ils auroient plutôt inventé une nouvelle machine propre au même usage, qu'ils n'auroient imaginé celle dont on se sert: & même ce seroit un bonheur s'ils en trouvoient une qui vînt à réussir, car il pourroit leur arriver plutôt, comme à quantité d'autres qui ont voulu inventer des machi-

nes

nes, d'en faire dont l'execution ne répondît pas à leur eſperance. S'ils entreprenoient de deviner comment ſe fait une épingle, il eſt fort douteux qu'ils découvriſſent ſeulement la maniere dont on fait la tête : ils pourroient bien trouver un moyen pour faire une épingle; mais de rencontrer préciſément celui qui eſt en uſage, & qui eſt aſſez facile pour donner les épingles à ſi bon marché, c'eſt ce qui vrai-ſemblablement n'arriveroit pas; car cet art, comme tous les autres, n'eſt pas venu d'abord au point où il eſt à preſent, il a eu de petits commencemens, il s'eſt perfectionné peu à peu, & pourra l'être encore davantage dans la ſuite; il n'y a donc aucune apparence que ceux qui voudroient imaginer comment ſe fait une épingle, rencontraſſent préciſément la maniere qui eſt en uſage aujourd'hui.

Si les Auteurs des ſiſtêmes s'étoient eſſayés ſur ces petites choſes, ils auroient reconnu par les difficultés qui s'y ſeroient préſentées, & par le peu de ſuccès qu'ils auroient eu, quelle eſt la petiteſſe de l'eſprit humain; d'où ils auroient dû conclure qu'il y a de la

temerité à entreprendre de penetrer dans les mysteres de la nature, & encore plus de présomption à se flatter de les avoir découverts.

Selon leurs principes mêmes, il est aisé de leur faire voir qu'ils ne peuvent pas s'assurer que leurs suppositions soient possibles; car comme pour croire qu'on a deviné le mot d'une énigme, il faut que celui qu'on a trouvé, convienne generalement à tout ce qui est énoncé dans l'énigme, de même pour juger que le méchanisme qu'on imagine dans les corps, pût se trouver veritablement tel qu'on le suppose, il faudroit que ce méchanisme convînt à tous les effets que ces corps sont capables de produire; & comme on ne doit point esperer de parvenir jamais à la connoissance de tous ces effets, on ne peut pas sçavoir si le méchanisme imaginé peut en être la cause.

C'est une verité si constante que l'on ne connoît pas toutes les proprietés des corps naturels, que personne ne s'est jamais avisé de la revoquer en doute; & la découverte que l'on fait de tems en tems de quelques-unes, le fait connoître évidemment. C'est pour-

quoi quand on auroit été aſſez heureux pour imaginer un méchaniſme dans les corps, qui fût propre à produire tous les effets que l'on connoît ; on ne pourroit nullement conclure qu'il pût produire ceux que l'on ne connoît point ; & par conſequent on ne peut pas s'aſſurer que ce méchaniſme imaginé ſoit tel en effet qu'on le ſuppoſe.

Mais bien loin que les méchaniſmes qu'on a imaginés juſqu'à preſent, conviennent à toutes les proprietés des corps connues & inconnues, on n'en a encore inventé aucun qui pût même s'ajuſter à tous les effets que l'on remarque dans la nature ; car le peu d'étendue de l'eſprit humain ne permet aux Auteurs des ſiſtêmes, de faire attention qu'à un certain nombre d'effets, auſquels ils accommodent leurs ſuppoſitions. C'eſt ce qui a été cauſe que tous les ſiſtêmes qui ont été inventés, n'ont eu cours que pendant un certain tems. L'agrément de la nouveauté les a fait recevoir ſans les examiner ſuffiſamment ; mais dans la ſuite, après y avoir fait plus d'attention, on a remarqué qu'ils ne quadroient pas à

quelques effets, & quoique leurs partisans ayent fait leur possible pour en pallier les défectuosités, on y a découvert à la fin des défauts si essentiels qu'on les a abandonnés. C'est le sort commun de tous les sistêmes qu'on a imaginés jusqu'à present : & c'est ce qui est arrivé de nos jours au sistême fondé sur des levains.

Nous avons vû un tems où quantité de Medecins faisoient dépendre la vie & la mort, des levains qu'ils avoient imaginés par tout le corps, pour expliquer les fonctions naturelles, & les desordres qui y arrivent. Ils ne sont plus à present à la mode. On regle tout par poids dans le corps; on ne considere plus guere que l'équilibre des solides & des liquides. Il y en a neanmoins qui y ajoûtent l'assaisonnement des souffres tant grossiers que déliés, des sels acides, alcali, composés, &c. Si la fortune eût favorisé le sistême de la trituration, nous l'aurions vû dans peu prendre le dessus; mais il n'a pas eu le bonheur de tant d'autres qui ne valoient pas mieux.

Ce qui montre encore plus visiblement l'illusion de ceux qui se fondent

ſur des ſuppoſitions, c'eſt qu'outre qu'on ne doit pas juger qu'elles conviennent aux proprietés des corps qui nous ſont inconnues, outre qu'il y en a de connues auſquelles elles ne quadrent nullement, on peut dire même avec verité qu'à l'égard des proprietés auſquelles ces ſuppoſitions ſemblent le mieux s'ajuſter, on n'a pas lieu de croire que quand ces ſuppoſitions ſeroient en effet telles qu'on les imagine, les corps euſſent veritablement ces mêmes proprietés. La raiſon de cela, eſt que l'experience fait voir, qu'on ſe trompe ſouvent dans les idées qu'on ſe forme des choſes, l'effet ne répondant pas à celles qu'on en avoit conçues.

Combien a-t-on imaginé de machines qui paroiſſoient propres à de certains uſages à quoi on les deſtinoit, leſquelles étant miſes en œuvre ne produiſoient pas l'effet qu'on en avoit attendu? Combien a t-on fait de machines qui dans la ſpéculation ſembloient devoir conſerver un mouvement perpetuel, ſans qu'aucune ait jamais pû réuſſir? On inventa il y a quelques années des machines qu'on croyoit propres pour faire remonter promp-

tement & ſans beaucoup de peine, les batteaux ſur les rivieres les plus rapides. Comme cela auroit été très-commode, & auroit épargné de grands frais, on conſulta ceux qui excellent dans la ſcience des Méchaniques, leſquels firent eſperer que l'entrepriſe réuſſiroit. C'eſtpourquoi on fit conſtruire de ces machines tant à Paris qu'en d'autres lieux. Et quoiqu'elles n'euſſent point de ſuccès, on ne ſe rebutta pas d'abord; on y fit pluſieurs changemens à differentes repriſes, dans l'eſperance qu'elles réuſſiroient mieux, tant on étoit perſuadé que la conſtruction en étoit telle, que le ſuccès devoit s'enſuivre; ce fut neanmoins toute peine perdue, & les machines ſont demeurées inutiles.

Il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'il en arriveroit de même, ſi Dieu donnoit aux faiſeurs de ſiſtêmes, le pouvoir de faire des corps ſuivant le méchaniſme qu'ils y conçoivent, quelque propre qu'il leur paroiſſe à produire les effets que l'on obſerve. Il y a d'autant plus de ſujet de le croire que dans les machines dont je viens de parler, on n'employoit qu'un méchaniſme ſenſible, & des corps palpables, dont on

connoiſſoit exactement lafigure, la diſpoſition & la force, ſur leſquels par conſequent on pouvoit moins ſe tromper ; au lieu que le méchaniſme des parties inſenſibles qui compoſent les corps, ne tombant en aucune façon ſous les ſens, il y a bien plus de ſujet de craindre la mépriſe & l'erreur.

L'enchaînement qui ſe trouve entre les cauſes naturelles, prouve encore l'incertitude du ſuccès qu'auroient les méchaniſmes qu'on imagine, ſi on avoit le pouvoir de faire des corps ſuivant ces ſuppoſitions. Car on ſçait que les cauſes naturelles ſe trouvent dans une dépendance mutuelle les unes des autres dans leurs productions ; par exemple, les fonctions du corps dépendent de la qualité des humeurs & de la diſpoſition des parties ſolides. Ces deux choſes dépendent de la nature des alimens, & de la temperature de l'air, leſquelles dépendent à leur tour de la conſtitution des ſaiſons : cette conſtitution des ſaiſons dépend des vapeurs & des exhalaiſons qui partent de la terre ; ces vapeurs & ces exhalaiſons dépendent des fermentations qui ſe font dans la terre, ou de quelqu'autre cauſe qui

n'eſt pas connue, &c. Ainſi, pour expliquer comment ſont produites les fonctions du corps, il ne ſuffit pas d'imaginer un méchaniſme dans les humeurs & dans les parties ſolides, capable de produire ces fonctions ; il faudroit encore ſçavoir ſi ce méchaniſme s'accorde avec les autres cauſes naturelles avec leſquelles il doit avoir du rapport. Or la plus grande partie de ces cauſes nous étant inconnues, on ne peut pas ſçavoir ſi le méchaniſme imaginé eſt propre à entretenir cette correſpondance, qui ſe doit neceſſairement trouver entre les cauſes naturelles.

La poſſibilité des ſuppoſitions ſur leſquelles ſont établis les ſiſtêmes, étant auſſi incertaine que je viens de le faire voir, il eſt manifeſte que l'on ne doit point s'en ſervir dans la Medecine. Mais ce qui montre encore plus évidemment combien il eſt déraiſonnable d'y faire aucun fond dans le traitement des maladies, c'eſt que quand il ſeroit certain que ces ſuppoſitions fuſſent poſſibles ; quand il ſeroit vrai que ſi les corps étoient faits ſuivant le méchaniſme qu'on ſuppoſe, ils euſſent toutes les proprietés qu'ils ont, tant

celles que l'on connoît, que celles qui ſont inconnues, on ne pourroit pas conclure que ce méchaniſme fût effectivement dans les corps comme on ſe l'imagine, à moins que l'on ne fût aſſuré que Dieu n'auroit pû avoir d'autres moyens, pour donner aux corps les proprietés qu'ils ont, que de les former ſelon ce méchaniſme.

Mais un homme de bon ſens ne ſera pas aſſez temeraire pour reſtraindre ainſi la puiſſance de Dieu. Au contraire, on doit penſer que ſa puiſſance étant infinie, il a pû donner aux corps dont la nature eſt compoſée, les mêmes proprietés qu'ils ont, en les formant d'une infinité de manieres differentes. Ainſi quand on ſeroit ſûr d'avoir été aſſez heureux pour imaginer un méchaniſme qui rendît les corps propres à produire tous les effets dont ils ſont capables, on ne devroit nullement juger que ce fût ce moyen-là que Dieu eût choiſi préferablement à tous les autres.

S'il n'y avoit que vingt moyens dont Dieu eût pû ſe ſervir pour donner aux corps les proprietés qu'ils ont, & que quelqu'un ayant découvert un de ces moyens, crût avoir trouvé le verita-

ble, il feroit dix-neuf fois plus vraiſemblable qu'il ſe tromperoit, que non pas qu'il eût rencontré juſte. Or la puiſſance de Dieu étant infinie, on doit croire qu'il y a une infinité de moyens dont Dieu a pû ſe ſervir pour donner aux corps les proprietés qu'ils ont ; c'eſtpourquoi quand on auroit découvert quelqu'un de ces moyens, il y auroit infiniment plus de vraiſemblance à penſer que celui-là fût un de ceux qu'il n'a pas plû à Dieu d'employer, qu'à croire qu'on eût rencontré juſtement celui que Dieu a choiſi ; & tout ce qu'on pourroit en conclure, ce feroit qu'il n'y auroit pas d'impoſſibilité que ce ne fût le veritable.

Ainſi quand on feroit aſſuré de la poſſibilité des ſuppoſitions de quelque ſiſtême, ce feroit une erreur manifeſte de juger qu'elles fuſſent tellement vraiſemblables, que l'on dût penſer que les choſes ſe paſſaſſent ſuivant ces ſuppoſitions, plutôt que de toute autre maniere.

C'eſt ce qui montre qu'il y a de la ſotiſe aux hommes de prétendre jamais parvenir à la découverte de ce qu'il y

a de caché & d'inſenſible dans la nature, puiſque cette entrepriſe eſt au deſſus de leur pouvoir. Il n'eſt pas permis d'en douter après l'aſſurance qu'en donne l'Ecriture ſainte au chapitre huitiéme de l'Eccleſiaſte verſet dix-ſept, où Salomon qui a été le plus éclairé de tous les hommes, dit après avoir tenté inutilement d'entrer dans les ſecrets de la nature : *J'ai reconnu que l'homme ne peut trouver aucune raiſon de toutes les œuvres de Dieu qui ſe font ſous le Soleil, & que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera. Quand le Sage même diroit qu'il a cette connoiſſance, il ne la pourra trouver.* Ainſi les hommes peuvent bien, ſuivant ce que l'Ecriture ſainte dit ailleurs, s'appliquer à découvrir l'uſage des choſes naturelles, mais cet endroit leur fait connoître qu'ils ne doivent point perdre le tems à en examiner les cauſes cachées.

Il faut donc regarder les ſuppoſitions des ſiſtêmes comme de pures imaginations, & non pas comme des vrai-ſemblances ſuivant leſquelles on puiſſe ſe conduire au defaut de la certitude, quand il eſt impoſſible d'en avoir.

Bien loin que ces ſuppoſitions puiſ-

ſent être regardées comme vrai-ſemblables, on ne doit pas s'aſſurer qu'elles ſoient poſſibles, puiſqu'on ne ſçait point ſi elles peuvent s'ajuſter avec les proprietés des corps qui ſont inconnues: & ſi l'on examine ſans prevention celles des ſiſtêmes qu'on a ſuivis juſqu'à préſent, on n'y trouvera pas même une poſſibilité apparente, puiſqu'il n'y a point de ſiſtême dont les ſuppoſitions quadrent ſi bien avec les proprietés des corps qui nous ſont connues, qu'il ne s'y trouve de très-grandes difficultés, pour ne rien dire de plus.

D'où l'on doit conclure que tout ce qu'on peut obtenir par le moyen des ſuppoſitions, c'eſt de trouver un ſiſtême qui ait une poſſibilité apparente, mais qu'on n'y eſt pas encore parvenu, bien loin d'en avoir trouvé quelqu'un qui ſoit veritablement poſſible; & quand on en auroit imaginé un qui fût en effet poſſible, il ne faudroit pas juger de là qu'il fût veritable, parcequ'on ne doit pas conclure de la poſſibilité à la réalité: *à poſſibili ad actum nulla eſt conſecutio.*

Les partiſans des ſiſtêmes ont beau dire qu'ils ne peuvent pas concevoir

que les choses se passent d'une autre maniere que de celle qu'ils s'imaginent ; ils ont beau inferer de-là, que ne pouvant faire mieux on doit s'en contenter, & qu'ils ont lieu de croire que leur sentiment est assez vrai-semblable, pour s'y regler dans la cure des maladies. Cette idée est aussi vaine & aussi presomptueuse qu'elle est fausse, puisqu'elle suppose qu'ils ayent assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il n'y a gueres de choses qui échapent à leur esprit. Car s'ils étoient persuadés, comme c'est la verité, que tout ce que les hommes sçavent, n'est presque rien en comparaison de ce qu'ils ignorent, ils auroient tort de conclure qu'une chose est d'une certaine façon, parcequ'ils ne peuvent pas la concevoir autrement.

On doit être d'autant plus persuadé de la fausseté de cette raison, qu'elle est commune à tous les partisans des sistêmes, quel que soit celui qu'ils ayent embrassé. Ainsi elle prouveroit les faux sistêmes comme celui qui seroit veritable, s'il y en avoit. Car tous ceux, qui suivent quelque sistême, se servent de cette même raison pour montrer

qu'il eſt préferable à tous les autres, parceque chacun étant prevenu du ſien, il connoît mieux les defauts des ſiſtêmes que les autres ſuivent, la préoccupation ne l'aveuglant pas ſur ce point; c'eſtpourquoi il juge que le mechaniſme des ſiſtêmes differens du ſien, n'eſt pas propre à produire les effets naturels dont on cherche la cauſe, & il ſe perſuade que le ſiſtême qu'il ſuit eſt bien plus convenable pour les expliquer, la prévention l'empêchant de connoître ce qu'il y a de défectueux.

L'incertitude des ſiſtêmes eſt ſi grande que ceux qui y ſont le plus attachés, n'oſent dire qu'ils puiſſent s'y fier ſans être ſoutenus de l'experience, c'eſt-à-dire que quoique ſuivant les principes de leur ſiſtême un remede convienne à une maladie, ils ſont obligés de reconnoître, que pour s'en ſervir il eſt encore neceſſaire d'avoir connu par pluſieurs obſervations, qu'il eſt propre en pareille occaſion: ce qui eſt une preuve du peu de fond que la raiſon veut qu'on y faſſe, puiſqu'ils ne peuvent ſe defendre d'avouer une verité qui donne un ſi juſte ſujet de ſe défier de leurs ſiſtêmes, ceux qui les ſuivent n'étant pas

moins obligés de recourir à l'experience, que ceux qui les rejettent.

Mais, dira-t-on, en ſe reglant ſur un ſiſtême & ſur les obſervations pour le traitement des maladies, on fera mieux que ſi on ſe conduiſoit uniquement ſuivant l'experience, parce qu'on ne ſçauroit être trop bien appuyé, quand il s'agit de la vie & de la ſanté d'un homme. Cela ſeroit vrai ſi les ſiſtêmes étoient aſſez vrai-ſemblables, pour faire croire que les choſes ſe paſſaſſent plutôt de la maniere qu'on les y explique, que toût autrement : mais j'ai fait voir qu'il n'y a aucun ſiſtême qui ſoit tel qu'on y puiſſe prendre aucune aſſurance, puiſqu'ils ne peuvent avoir tout au plus qu'une poſſibilité apparente.

Les raiſons tirées des ſiſtêmes ne confirment donc pas plus l'experience que le feroit le hazard des dés : de ſorte qu'ayant trouvé par un nombre ſuffiſant d'obſervations, qu'un remede eſt utile dans une maladie, ſi l'on prouve la même choſe par des raiſons tirées de quelque ſiſtême, il n'eſt pas plus raiſonnable de s'aſſurer là-deſſus qu'il convienne, que de s'en rapporter au ſort des dés, & de pretendre confirmer l'ex-

perience par un hazard qui lui seroit favorable. Car tout le monde conviendra aisément qu'un faux sistême ne peut servir de rien pour confirmer l'experience ; or quelque sistême qu'on suive, il y a beaucoup plus de raison de croire qu'il est faux, que de penser qu'il est veritable, comme je l'ai fait voir ; on ne doit donc pas s'y fier plus qu'on feroit au hazard des dés.

La varieté & l'incertitude des sistêmes étant si manifeste, il est étonnant qu'on s'y soit appliqué si long-tems. Mais on doit encore être plus surpris, qu'après que tant de gens d'esprit s'y sont appliqués avec si peu de succès, il y ait encore des personnes qui y soient si fort attachées, & même qu'il s'en trouve d'assez témeraires, pour produire dans le public leurs imaginations, sous le nom de nouveaux sistêmes, par lesquels ils pretendent faire connoître ce qu'il y a de plus caché dans la nature, comme s'ils étoient plus clair-voyans que tous ceux qui les ont precedés, ou que la nature eût été dévoilée pour eux.

Si on ne sçavoit pas à quel excès peut aller la vanité & la presomption des

des hommes, on pourroit s'en convaincre en conſiderant l'extreme confiance que les inventeurs de ſiſtêmes ont en leurs propres lumieres. Car pour entreprendre d'en trouver un, & pour le propoſer enſuite comme veritable, il faut neceſſairement qu'on ſoit convaincu que tous les ſiſtêmes qui ont été en vogue & ceux qui le ſont encore ſoient faux, & qu'ainſi les perſonnes qui les ont inventés & celles qui les ont ſuivis ſe ſoient trompées. Il faut qu'on penſe que tous les Medecins qui ont précedé, ont ſuivi une fauſſe route dans le traitement des maladies ; car s'ils n'ont point eu de ſiſtême, on croit qu'ils ſe ſont conduits en aveugles : & s'ils en ont eu, comme on les juge faux quand on entreprend d'en introduire un nouveau, il faut neceſſairement qu'on penſe que les ayant ſuivis ils ſe ſont égarés ; on ſe flate donc d'avoir pénetré plus avant dans les ſecrets de la nature, & d'en avoir mieux développé les reſſorts que tous les autres hommes.

Mais ſur quel fondement un faiſeur de ſiſtême peut-il avoir une ſi grande confiance en ſa penetration ? Quelle

raiſon a-t-il de pretendre avoir mieux rencontré que les autres, puiſqu'il ſe ſert des mêmes moyens, & qu'il employe auſſi des ſuppoſitions qui ne ſont moins incertaines ? Comment peut-il ſçavoir, ſi tous les effets naturels s'accordent avec le mechaniſme qu'il imagine ? Puiſque la multitude de ceux même qui ſont connus eſt trop grande, & la vie d'un homme trop courte, pour en pouvoir faire une comparaiſon auſſi exacte qu'il ſeroit neceſſaire, pour avoir lieu de prendre quelque aſſurance ſur une pareille découverte.

Si les auteurs des ſiſtêmes cherchoient de bonne foi la verité, & qu'ils euſſent un deſir ſincere de procurer le bien du public, ils ne publiroient jamais leurs ſiſtêmes que lorſqu'ils ſeroient parvenus à une extreme vieilleſſe, prenant ainſi le plus de tems qu'il leur ſeroit poſſible pour les examiner. Car la raiſon voudroit qu'ils uſaſſent de toutes les precautions dont ils ſont capables, pour ne point jetter dans l'erreur, une infinité de gens diſpoſés à donner dans toutes les nouveautés. Mais une telle precaution ſeroit directement oppoſée à la fin qu'ils ont de ſe faire un nom

dans le monde, d'étendre leur reputation & de s'élever au deſſus des autres. Ils n'auroient pas le tems de poſſeder ces avantages, s'ils attendoient ſi tard à mettre au jour les productions de leur eſprit. Comme le bien public eſt ce qui les touche le moins, pourvû que ce qu'ils avancent ait quelque fauſſe lueur de verité, ils ne ſe mettent point en peine du reſte, cela leur ſuffit pour parvenir à leur but.

Ce qui fait que les inventeurs de ſiſtêmes en examinant ceux des autres en reconnoiſſent les defectuoſités, & n'y trouvent pas de vrai-ſemblance, c'eſt qu'ils en jugent par raiſon, mais ils ont pour leurs propres imaginations, les mêmes foibleſſes que les peres ont pour leurs enfans, ils en admirent ce qui ne merite pas d'être approuvé, ils en excuſent & en pallient autant qu'ils peuvent, tout ce qu'il y a de reprehenſible. Comme ils s'attachent principalement à les conſiderer par les endroits les plus avantageux, il ne faut pas s'étonner qu'ils les jugent bien plus propres que ceux des autres, pour découvrir les cauſes des effets naturels.

Les sistêmes qu'on invente si frequemment ne manquent gueres d'avoir des approbateurs, parceque ceux qui les imaginent s'attachent à y mêler le plus qu'ils peuvent de principes assurés & d'experiences manifestes. Sans cela ils auroient de la peine à insinuer leurs suppositions, mais par cette ruse ils viennent à bout de les faire recevoir.

Les raisons que j'ai apportées jusqu'ici pour prouver la vanité des sistêmes, sont assez fortes pour convaincre de leur inutilité dans la Medecine, & du danger qu'il y a de les suivre dans l'exercice de cette profession. Mais l'experience le prouve encore plus évidemment, & ne l'a fait que trop connoître, depuis que cet Art en a été infecté. Il y a plus de deux mille ans que les Philosophes se sont avisés de les y introduire, & comme les hommes se repaissent volontiers de chimeres, on y a tant pris de goût, que les Medecins se sont trouvés dans la necessité de s'y appliquer, car sans cela il leur a été difficile d'acquerir quelque reputation.

Si les sistêmes étoient de quelque

utilité dans la Medecine, tant de gens d'eſprit qui s'y ſont addonnés pendant un ſi long eſpace de tems, en auroient tiré quelque avantage pour la cure des maladies. C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de montrer, au contraire le tems & l'application que les Medecins ont été obligés de donner aux ſiſtêmes, les a empêchés d'étudier comme il faut la nature, & les a detournés de la voye des obſervations que les premiers Medecins avoient ſuivie, & par le moyen de laquelle ils ont fait des découvertes ſi utiles au genre humain.

Les connoiſſances que fournit la Medecine pour la guériſon des maladies, ſe reduiſent à ſçavoir diſtinguer les maladies les unes d'avec les autres, & à connoître ce qu'il y a de plus convenable pour les guérir chacune en particulier.

On ne peut diſtinguer les maladies les unes des autres, que par les ſignes ſenſibles dont elles ſont accompagnées; Par exemple on ne diſtingue l'apoplexie du mal caduc ou épilepſie, qu'en ce que dans cette derniere maladie le malade tombe en une convulſion generale de tout le corps, il écume, il ſe

tourmente ; dans la premiere les parties ſont relâchées & flaſques, les malades perdent tout ſentiment & tout mouvement, ils ne donnent aucun ſigne de vie que par la reſpiration, & par le battement du pous. Or il eſt indubitable que ces ſignes ne ſont point tirés des ſiſtêmes, mais de l'obſervation ; par conſequent ce n'eſt point par leur ſecours qu'on diſtingue les maladies les unes d'avec les autres.

Les défenſeurs des ſiſtêmes demeurent d'accord de cette vérité, mais ils diſent que c'eſt uniquement par les ſiſtêmes qu'on peut connoître la nature & les cauſes des maladies, & qu'on peut découvrir la nature des medicamens, & la convenance qu'ils ont pour les guérir : d'où ils inferent que les ſiſtêmes ſont d'une grande utilité dans la Medecine. Mais on ne doit pas ſe flater d'acquerir ces connoiſſances par le moyen des ſiſtêmes ; car ſi la nature & les cauſes d'une maladie conſiſtent dans quelque choſe de ſenſible, c'eſt ſeulement par l'experience qu'on les connoît, & non point par les ſuppoſitions des ſiſtêmes ; ſi la nature & les cauſes des maladies dépendent de ce

qu'il y a d'inſenſible dans les parties ſolides ou fluides, les ſiſtêmes ne nous en donnent aucune connoiſſance; comme ils ne font pas connoître ce qu'il y a d'inſenſible dans la cauſe des fonctions, & dans la maniere dont elles s'éxecutent en l'état naturel, ils ne peuvent fournir aucune lumiere ſur les dérangemens qui y arrivent & qui font les maladies. La diverſité qui ſe trouve dans ce que l'on dit de la nature & des cauſes cachées des maladies ſuivant les differens ſiſtêmes, montre aſſez le peu de cas qu'on doit faire de ces pretendues découvertes, & fait voir la temerité qu'il y a de s'y regler en aucune maniere.

Si l'on ſervoit à un homme pluſieurs mets entre leſquels il n'y en eût qu'un tout au plus qui fût ſalutaire, & que tous les autres fuſſent pernicieux, ſans qu'il y eût aucune marque pour diſtinguer le bon d'avec les mauvais, & ſans même qu'on fut aſſuré qu'il s'en trouvât un ſeul de ſalutaire, ce ſeroit une imprudence extreme de manger d'aucun de ces mets; de même y ayant une ſi grande varieté de ſentimens ſur la natute & ſur les cauſes inſenſibles

de quelque maladie que ce ſoit, quoiqu'il ne puiſſe y en avoir qu'un ſeul de veritable, que même il ſoit fort incertain qu'il s'en trouve aucun qui le ſoit, & qu'il n'y ait aucun moyen de le diſtinguer des autres, c'eſt une très-grande témerité d'en prendre aucun, pour ſe conduire dans le traitement des maladies.

En vain penſe-t-on établir l'utilité, & même la neceſſité des ſiſtêmes dans la Medecine, ſur ce qu'il faut connoître, à ce qu'on pretend, la cauſe & la nature des maladies pour les guérir, n'y ayant pas d'autre moyen de parvenir à cette connoiſſance que par les ſiſtêmes. Car il eſt auſſi faux qu'il faille abſolument connoître la nature & les cauſes des maladies, pour en entreprendre la cure, qu'il eſt faux qu'on puiſſe acquerir ces connoiſſances par le moyen des ſiſtêmes.

Les fievres intermittantes nous fourniſſent une bonne preuve, pour faire voir qu'il n'eſt pas neceſſaire de connoître la nature & les cauſes cachées des maladies pour les guérir. Car c'eſt une choſe certaine, que dans le Perou on guériſſoit mieux les fievres intermittantes

mittentes, qu'on ne faiſoit en Europe avant qu'on y eût apporté du Quinquina, quoiqu'on puiſſe aſſurer que ceux qui ſe ſervoient de ce remede dans le Perou ne ſuiviſſent aucun ſiſtême, & qu'au contraire il y ait eu en Europe quantité de Medecins de reputation attachés à la doctrine de differens ſiſtêmes, par leſquels ils prétendoient connoître la nature & les cauſes inſenſibles de ces maladies.

On peut dire la même choſe à l'égard de l'Ipecacuanha pour la dyſenterie, & de pluſieurs autres remedes dont les Americains ſe ſervent avec ſuccès pour differens maux.

Dans plus de trois quarts de la Terre on n'a aucune connoiſſance des ſiſtêmes. On ne laiſſe pas neanmoins d'y ſçavoir guérir pluſieurs maladies peut-être mieux qu'en Europe, où les ſiſtêmes ſont en ſi grande vogue.

Mais ſans chercher des preuves dans les pays éloignés, ne voyons-nous pas tous les jours que des Medecins, qui ont des ſentimens très differens ſur les cauſes de la même maladie, ne la guériſſent pas moins bien les uns que les autres, pourvû qu'ils employent les

remedes dans les circonstances où l'usage a montré qu'ils étoient propres. Ces differens sentimens ne pouvant être tous veritables, il est necessaire qu'il y ait de ces Medecins qui se trompent là-dessus ; & comme neanmoins ils ne traitent pas cette maladie moins heureusement que ceux qui suivent d'autres opinions, on doit croire que les connoissances tirées des sistêmes sur la nature & sur les causes des maladies sont entierement inutiles pour découvrir les moyens de les guérir.

A l'égard des connoissances qu'on a des remedes convenables pour guérir les maladies, ou elles sont venues de Dieu même qui les a données à notre Premier Pere, ou elles ont été tirées de l'experience. Car la vertu des remedes consistant en quelque chose que les sens ne peuvent découvrir, il n'y a pas plus de moyen de la connoître par le secours des sistêmes, qu'il n'y en a de connoître la nature & les causes des maladies.

Une bonne partie des remedes qui sont à présent le plus en usage, étoient connus avant qu'on eût introduit les sistêmes dans la Medecine ; & ceux dont on a commencé depuis à se servir, n'ont

été découverts que par l'experience. C'eſt auſſi par elle qu'on a connu à quelles perſonnes, à quels âges, à quels temperamens, les differens remedes étoient propres; c'eſt par elle qu'on a appris ce que l'on ſçait du tems & des circonſtances convenables pour les appliquer, & les ſiſtêmes n'ont contribué en rien à ces connoiſſances.

Ceux qui ſuivent les ſiſtêmes, ſçachant que l'experience eſt le fondement le plus ſolide de la Medecine, ne manquent pas d'y avoir recours pour ſoutenir & étayer leurs ſiſtêmes, qui ſeroient trop chancelans, ſi leurs partiſans ne tâchoient de leur donner un auſſi ferme appui.

C'eſt pourquoi ils prétendent que les ſiſtêmes qu'ils ſuivent, s'accordent parfaitement bien avec les obſervations qu'ils ont faites de l'effet des remedes. Mais comme ils tiennent tous le même langage, & que chacun d'eux aſſure la même choſe du ſiſtême dont il eſt entêté, on ne doit pas faire grand cas de leurs prétendues obſervations, d'autant plus qu'on eſt perſuadé qu'il faut peu de choſes à un eſprit prevenu, pour le confirmer dans ſon ſentiment.

Comme la nature guérit quelquefois les malades independamment des remedes que le Medecin ordonne, les partisans des sistêmes jugent souvent que les remedes qu'ils ont ordonnés suivant leurs sistêmes, sont la cause de la guérison des maladies que la nature seule guérit: ce qui les confirme dans la pensée qu'ils ont que leur sistême est tout-à-fait conforme à l'experience. D'ailleurs le sens commun suffisant pour porter à suivre l'experience, preferablement à toutes sortes de raisonnemens lorsqu'elle est manifeste, les défenseurs des sistêmes la suivent alors ; & comme ils prennent un grand soin d'ajuster autant qu'ils peuvent leurs sistêmes à l'experience, ils s'imaginent se conduire par leurs sistêmes, lorsque c'est l'experience qui les guide.

Ainsi l'usage ayant fait connoître que les remedes spiritueux conviennent dans la syncope, ceux qui pensent que cette maladie consiste dans un relâchement des fibres, disent que les remedes spiritueux les tendent, & que par consequent ils conviennent alors. Ceux qui croyent que la syncope vient de l'épaississement du sang, jugent que ces re-

medes y sont bons, parcequ'étant composés de parties subtiles, penetrantes & aisées à mettre en mouvement, ils sont propres pour rendre le sang plus fluide. Les Anciens qui croyoient que cette maladie provenoit d'un manquement subit des esprits vitaux, disoient que les remedes spiritueux y étoient convenables, parcequ'ils abondent en parties propres à produire en peu de tems des esprits.

C'estpourquoi lorsque ces remedes viennnent à réussir, ceux qui soutiennent ces differentes opinions, s'imaginent que c'est une bonne preuve pour leurs sistêmes, & neanmoins cette experience n'est avantageuse à aucun de ces sentimens, parceque l'on connoît bien que les remedes spiritueux sont utiles dans la syncope : mais de sçavoir comment ils font leur effet, c'est ce qu'on ne peut découvrir, non plus que la nature & les causes insensibles de cette maladie.

La raison faisant voir évidemment la vanité des sistêmes, & l'experience de deux mille ans ne nous fournissant aucune preuve de leur utilité, il ne paroît pas que rien puisse en autoriser l'usage

que l'exemple de tant d'habiles gens qui les ont ſuivis : mais quelque habiles qu'ils fuſſent, ils étoient ſujets à l'erreur comme les autres hommes ; la coutume & le goût que le public a eu pour les ſiſtêmes, les ont engagés à s'y appliquer, & à les ſuivre du moins en apparence.

D'ailleurs ſi l'on prend les ſiſtêmes en particulier, l'autorité ne ſera favorable à aucun d'eux, puiſqu'il n'y en a point, qui n'ait été condamné par un plus grand nombre de perſonnes, qu'il n'y en a eu qui l'ayent ſuivi. Car quelque vogue qu'ait eu un ſiſtême, il a été rejetté par tous ceux qui en ſoutenoient un autre, & il y en a eu un ſi grand nombre, que ceux qui ſuivoient les autres ſiſtêmes pris enſemble, ont toujours ſurpaſſé ceux qui ſe ſont attachés à quelque ſiſtême que ce fût.

Il eſt à la verité étonnant que les ſiſtêmes étant ſi inutiles dans la Medecine, tant de Medecins d'une grande reputation s'y ſoient attachés ; & ce qui doit ſurprendre encore davantage, c'eſt que l'inutilité des ſiſtêmes devant être aſſez reconnue après qu'on s'y eſt appliqué pendant plus de deux mille ans ſans

en tirer aucun avantage, tant s'en faut qu'on s'en ſoit deſabuſé, qu'au contraire on ne s'y eſt jamais tant addonné que depuis cinquante ans.

Les cauſes de cet égarement ſont aiſées à decouvrir, c'eſt la curioſité & la vanité des hommes, leſquelles ayant donné entrée aux ſiſtêmes dans la Phyſique & enſuite dans la Medecine, les y ont fait ſubſiſter pendant un ſi long eſpace, & les ont mis enfin dans une ſi grande vogue en ces derniers tems.

La curioſité ayant porté les premiers Philoſophes à la recherche de ce qui leur étoit inconnu dans la nature, la vanité les engagea à deviner ce qu'ils ne pouvoient pas découvrir par les lumieres de la raiſon ni par l'experience, afin de faire croire qu'ils ſçavoient ce qui étoit inconnu aux autres; ils introduiſirent enſuite, comme je l'ai déja dit, leurs ſiſtêmes dans la Medecine.

L'envie de tout ſçavoir étant naturelle à l'homme, & rien ne l'intereſſant davantage, que ce qui regarde le rétabliſſement de ſa ſanté lorſqu'il eſt malade, depuis que les ſiſtêmes ont eu entrée dans la Medecine, on a toujours gouté les raiſonnemens que les Medecins ont faits

ſur la cauſe & la nature des maladies, & pour montrer la convenance des remedes qu'ils ont ordonnés pour les guérir, quoique ces raiſonnemens ne fuſſent fondés que ſur des ſiſtêmes.

Quels que ſoient les raiſonnemens, ils ſatisfont la curioſité des malades & de ceux qui ſont auprès d'eux, ils les empêchent de s'inquieter ; car la plûpart n'ayant que peu ou point de ſcience, ſont fauſſement perſuadés que pour être habile en quelque choſe, il faut n'ignorer rien de ce qui y a quelque rapport. Ainſi comme ils mépriſeroient un Medecin, & ne pourroient avoir aucune confiance en lui, s'il avouoit franchement qu'il ne connoît point la cauſe, & la nature de leurs maladies, & s'il ne rendoit pas d'autre raiſon, pourquoi il leur preſcrit les remedes qu'il ordonne, ſinon que l'experience fait voir qu'ils ſont propres pour la maladie de la perſonne qu'il traite, ils ſeroient dans une grande inquietude, de laquelle ils ſont delivrés par les raiſons qu'on leur apporte quelque mauvaiſes qu'elles ſoient.

C'eſtpourquoi les Medecins pour ſoutenir leur reputation & avoir la confian-

ce des malades, ont été obligés d'avoir recours à quelque ſiſtême, qui leur fournit toujours aſſez de matiere pour diſcourir ſur les maladies, mais qui ne leur donne aucune connoiſſance pour les guérir. Ainſi la vanité & l'interêt même les engageant à acquerir & à conſerver l'eſtime des malades, & de ceux qui les approchent, ils n'ont pû ſe diſpenſer d'emprunter des ſiſtêmes, de quoi contenter leur curioſité.

La vanité n'a pas ſeulement porté les Medecins à avoir recours à quelque ſiſtême, c'eſt elle auſſi qui a fait naître cette multitude qu'on en a imaginée; principalement dans ces derniers tems. Car après que Deſcartes a eu publié ſa Phyſique, le Public a montré tant de goût pour les nouveaux ſiſtêmes, que les Medecins qui ont eu aſſez d'imagination pour en inventer quelqu'un, n'ont pas manqué de s'en faire honneur: & ſi le Public ne revenoit pas de cette erreur, on en imagineroit encore bien d'autres dans la ſuite, car l'eſprit humain eſt très fecond en chimeres. Mais il faut eſperer que la grande diverſité des ſiſtêmes, deſabuſera le monde à la fin, & qu'on les bannira entierement de la Medecine.

Si le desir de sçavoir est utile aux hommes quand ils veulent le retenir dans les bornes d'une juste moderation, leur intemperance dans ce desir leur est & leur a toujours été préjudiciable, lorsqu'ils ont voulu l'étendre au delà de ce qui leur étoit permis de connoître. Les saintes Ecritures nous en fournissent un exemple bien funeste à tout le genre humain en la personne d'Adam, qui ne se laissa seduire que dans la fausse esperance de sçavoir ce qui lui étoit inconnu. Pour vouloir acquerir les connoissances qui lui manquoient, il se trouva déchû de tous les avantages qu'il possedoit.

Le desir de tout sçavoir, & de penetrer dans les secrets les plus cachés de la nature, a produit dans la Medecine un effet qui a quelque rapport au malheur qui a suivi la fatale curiosité d'Adam. Car comme la mort & les maladies ausquelles les hommes ont été sujets depuis ce tems-là, en sont les malheureuses suites; de même l'envie indiscrete qu'ont eu les hommes de découvrir les secrets de la nature, & en particulier celle qu'ont eu les malades de sçavoir la cause & la nature

de leurs maladies, & de connoître la convenance que les remedes ont pour les guérir, a été fort préjudiciable à la vie & à la santé des hommes; car elle a été cause que les Medecins se sont tellement occupés à inventer, & à apprendre les sistêmes, qu'ils se sont beaucoup écartés de la seule voye de perfectionner la Medecine, qui est celle des observations.

Il est arrivé de-là que la connoissance des maladies & des remedes qui y conviennent, étant plus défectueuse, les Medecins n'ont pas été à beaucoup près si habiles qu'ils l'auroient été; de sorte qu'ils n'ont point prolongé les jours de quantité de personnes qui sont mortes des maladies, dont ils auroient été guéris, si leurs Medecins avoient eu les connoissances que l'application qu'on a donnée aux sistêmes, a empêché d'acquerir: quantité de personnes ont aussi été malades beaucoup plus long-tems qu'il ne seroit arrivé, si l'on avoit fait les découvertes qui auroient appris les moyens d'abreger leurs maladies, comme on auroit fait en beaucoup de rencontres, si l'on ne s'étoit point amusé à de vaines speculations.

L'application que les Medecins ont eue à imaginer & à apprendre les ſiſtèmes, n'a pas été ſeulement un obſtacle au progrès de la Medecine, il en eſt encore arrivé un mal plus conſiderable, c'eſt qu'une grande partie des Medecins ſe ſont tellement attachés aux ſiſtêmes, qu'ils les ont regardés comme des verités, ou du moins comme des vrai-ſemblances, ſur leſquelles on pouvoit ſe regler dans la cure des maladies : de ſorte que dans les cas où l'experience ne leur découvroit pas un remede qui fût convenable, ils n'ont fait aucune difficulté de ſuivre uniquement leurs ſiſtêmes, pour ſe conduire dans le traitement de ces maladies. C'eſt ce que font encore aujourd'hui ceux qui ſont attachés à quelque ſiſtême, comme il eſt aiſé de le remarquer, ſi l'on veut examiner leur pratique.

Or les ſiſtêmes étant fondés ſur des hypotheſes ou ſuppoſitions, ſont, comme je l'ai montré, trop incertains pour y faire aucun fond, puiſque ces hypotheſes ſont des imaginations vaines & chimeriques, il s'enſuit que ces Medecins font alors la Medecine au hazard,

comme feroient ceux qui iroient chez un Apoticaire prendre le premier medicament qui tomberoit ſous leurs mains, pour le donner à un malade ; ce qui ne peut manquer d'être fort préjudiciable à la ſanté & à la vie même de ceux qui ſe commettent à leurs ſoins.

Les ſiſtêmes n'ayant donc apporté aucune utilité à la Medecine, étant au contraire un obſtacle au progrès de cet Art, & d'ailleurs jettant ceux qui les ſuivent dans un égarement qui les éloigne ſi fort de la bonne voye de traiter les maladies, & qui cauſe la mort à bien des gens qui ne mouroient pas ſi on les gouvernoit autrement, on les doit regarder comme une peſte fatale au genre humain, laquelle eſt d'autant plus funeſte, que c'eſt un mal qui n'eſt pas borné dans une Ville, dans une Province ou dans un Royaume, mais qui eſt répandu dans toute l'Europe ; que c'eſt un mal qui ne ceſſe, & ne recommence pas par intervalles, mais qui a duré depuis plus de deux mille ans ſans diſcontinuer, & qui regne encore depuis cinquante ans plus qu'il n'a jamais fait. Pluſieurs grands Medecins ſe ſont declarés ouvertement contre cet

abus, tant dans leurs discours, que dans leurs livres ; mais il n'y a pas d'apparence qu'on puisse le reformer en parlant & en écrivant contre ; à moins que cela ne porte les personnes qui ont l'autorité en main, à se servir de leur pouvoir en prenant les mesures necessaires pour remedier à un si grand desordre.

CHAPITRE VI.

De l'usage de l'experience & des raisonnemens dans la Medecine.

L'Art de la Medecine n'ayant été dans son commencement, comme je l'ai dit au Chapitre précedent, qu'un recueil d'observations de ce qu'on avoit remarqué de bon ou de mauvais pour la santé, les premiers Medecins raisonnoient peu, & les raisonnemens qu'ils faisoient, n'étoient pas plus recherchés que ceux que fournit le sens commun.

Mais après que les Philosophes se furent ingerés dans cette profession, & qu'ils eurent fait le funeste alliage

de leurs ſiſtêmes avec les preceptes, que ceux qui s'étoient apliqués auparavant à la Medecine, avoient établis ſur les obſervations ; il y eut des Medecins, qui ne raiſonnant que ſur les connoiſſances qu'ils tiroient des ſiſtêmes auſquels ils s'étoient attachés, employerent des remedes differens de ceux dont l'experience avoit fait voir l'utilité.

Il s'en trouva même pluſieurs qui donnerent tellement dans les ſiſtêmes, qu'à force de philoſopher ils entreprirent de décrier des remedes, que l'experience de leurs predeceſſeurs avoit autoriſés, & voulurent renverſer tout d'un coup par leurs raiſonnemens, ce qui avoit été établi ſur les obſervations de pluſieurs ſiecles.

Mais d'autres Medecins faiſant attention aux mauvaiſes ſuites, qu'avoient ces raiſonnemens tirés des ſiſtêmes, reſolurent de bannir de la Medecine toutes ſortes de raiſonnemens, prétendant que l'on devoit s'y conduire par l'experience ſeule, ſans raiſonner en aucune maniere. On donna le nom d'Empiriques à ces Medecins, d'un nom grec qui ſignifie experience.

Les Empiriques voulant ainsi éviter un écueil, donnerent dans un autre qui n'est guéres moins dangereux; car si c'est agir contre la raison que d'admettre des raisonnemens fondés sur des imaginations, & de s'y regler dans la cure des maladies, il n'est pas moins déraisonnable de rejetter des raisonnemens appuyés sur des verités que l'experience nous démontre, tels que sont les principes que j'ai rapportés au chapitre 4ᵉ; car bien loin qu'on doive les rejetter, le bon sens veut qu'on admette même les raisonnemens qui sont fondés sur des vrai-semblances, quand elles sont telles que l'on doive croire que les choses soient plûtôt de cette maniere que tout autrement, lorsque d'ailleurs on ne peut avoir de certitude.

Ces Medecins avoient raison de s'opposer à la temerité de ceux qui sur de simples idées qui leur venoient dans l'esprit, étoient assez imprudens pour prescrire des remedes differens de ceux dont l'usage avoit fait voir l'utilité dans de pareilles occasions. Mais ils tomberent dans un vice qui est assez ordinaire aux hommes, qui est de donner dans l'excès opposé à celui qu'ils veulent éviter.

éviter. Voyant d'un côté que la plûpart des raiſonnemens que faiſoient les Medecins, n'étoient fondés que ſur les ſiſtêmes ſuivis en ce tems-là ; & de l'autre, que tout ce qu'il y a de bon dans la Medecine vient de l'experience, ils ſe laiſſerent aller à ſoûtenir qu'il falloit rejetter tout-à-fait les raiſonnemens, & s'attacher uniquement à l'experience.

Pluſieurs perſonnes ſont encore aujourd'hui dans ce ſentiment ; rebutés par la diverſité des raiſonnemens que produit la multitude de ſiſtêmes qu'on invente, & ſur quoi on les fonde ; ils ſe perſuadent qu'il vaut mieux s'en tenir à l'experience ſeule, que de s'amuſer à tant raiſonner.

C'eſt auſſi le langage que tiennent les Charlatans ; mais ils ſont bien éloignés d'avoir la capacité des anciens Medecins, appellés Empiriques, parmi leſquels il s'en eſt trouvé qui étoient bons Praticiens, parcequ'ils s'appliquoient fort à la connoiſſance des maladies, & des accidens qui les accompagnent, laquelle eſt ſans contredit la principale partie de la Medecine ; au lieu que les Charlatans ne s'attachent

guéres qu'aux medicamens, qu'ils donnent d'ordinaire à tors & à travers, parcequ'ils n'ont pas la connoissance des occasions où ils conviennent.

Comme c'est une erreur aussi grande de rejetter les bons raisonnemens, que d'admettre les mauvais ; on tombe en des inconveniens aussi fâcheux, en ne se reglant que sur l'experience dans la pratique de la Medecine, sans jamais se conduire suivant les raisonnemens fondés sur de bons principes, qu'en voulant toujours raisonner jusqu'à se servir de suppositions imaginaires pour fonder les raisonnemens qu'on fait, afin de découvrir les moyens de conserver la santé, & de guérir les maladies. Car en rejettant toutes sortes de raisonnemens, on fait souvent des fautes, dans lesquelles on ne tomberoit pas si on raisonnoit comme il faut. Au contraire en pratiquant la Medecine suivant de mauvais raisonnemens, comme sont ceux que l'on fonde sur des suppositions, on se conduit au hazard, & c'est un grand bonheur si l'on ne s'égare pas.

Il y a donc deux écueils qu'il faut également éviter ; l'un de ne point

vouloir raifonner du tout en Medecine, & de n'admettre que l'experience pour toute regle ; l'autre de vouloir raifonner toujours bien ou mal, fans s'attacher à fuivre comme il faut l'experience. On doit avoir recours aux raifonnemens quand l'experience ne montre pas précifément ce qu'il y a de plus propre pour la fanté ; mais lorfqu'elle nous découvre manifeftement ce qui d'ordinaire réuffit le plus dans l'occafion prefente, il eft inutile de raifonner.

Ces verités étant d'une très-grande importance, il eft neceffaire de les étendre davantage, & d'entrer dans un détail fuffiant pour en montrer l'application, afin qu'on y faffe plus d'attention qu'on n'a coûtume d'y en faire dans l'exercice de la Medecine. C'eftpourquoi il faut examiner deux chofes; la premiere de quelles fortes d'experiences on doit fe fervir en Medecine, & quel eft l'ufage qu'il en faut faire. La feconde quels doivent être les raifonnemens, & en quelles occafions il faut raifonner.

L'experience eft fans contredit le fondement de la Medecine comme de

tous les autres arts. La nature des corps étant cachée aux hommes, ils ne peuvent rien connoître de leurs proprietés, que ce qu'ils en découvrent par les sens. Ainsi dans le besoin qu'ils en ont pour l'usage de la vie, l'unique moyen de s'en servir utilement, est d'observer ce qu'ils en peuvent remarquer de propre à leur procurer quelque commodité. C'est pour cette raison que les inventeurs des arts ont pris pour guide l'experience ; c'est par elle qu'on les a augmentés ; c'est aussi par elle que ceux qui les cultivent, peuvent les perfectionner.

Ceux-là se trompent eux-mêmes, qui disent que l'experience est aveugle & trompeuse, & qu'elle nous conduit à l'erreur ; ils lui imputent faussement ce qui ne vient que de notre faute par le mauvais usage que nous en faisons. Bien loin que l'experience soit aveugle & trompeuse, on peut dire au contraire qu'elle est toujours évidente & certaine, puisqu'elle consiste en des faits qui tombent sous les sens ; mais les jugemens que nous faisons à l'occasion de ces faits, sont souvent contraires à la verité, parceque nous raisonnons mal.

Dans la recherche qu'on fait des cauſes naturelles & de leurs effets, on ne ſe trompe pas quand elles agiſſent d'une maniere ſenſible, parceque les ſens nous découvrant l'effet, nous font connoître auſſi la cauſe ; mais ce qui occaſionne une infinité d'erreurs, c'eſt qu'une grande partie des cauſes naturelles produiſant un effet ſenſible, agiſſent d'une maniere inſenſible. Par exemple, après l'uſage du ſenné on remarque un effet ſenſible, qui eſt la purgation ; comme la maniere dont le ſenné agit, ne tombe point ſous les ſens, il faut avoir recours au raiſonnement pour juger ſi l'évacuation qui ſuit ſon uſage, en eſt un effet ou non ; & quoiqu'on ne s'apperçoive pas qu'on raiſonne, on ne laiſſe pas de faire ce raiſonnement. L'experience montre qu'après l'uſage du ſenné on eſt ordinairement purgé, il n'y a pas d'apparence que cette évacuation ſoit naturelle, & qu'elle arrive juſtement tous les jours qu'on a uſé du ſenné ; il n'y a pas non plus d'autres cauſes auſquelles on puiſſe attribuer cette évacuation, lorſqu'on n'a pris que du ſenné, il faut donc que le ſenné en ſoit la

cause ; ce raisonnement est juste, parcequ'on n'avance rien que de veritable.

Mais il n'en est pas de même de quantité de raisonnemens que l'on fait sur l'experience. C'est une erreur fort ordinaire que de raisonner ainsi ; cela est arrivé ensuite d'une telle chose, il faut donc que cette chose en soit la cause : *Post hoc ergò propter hoc.*

On voit qu'un malade guérit après l'usage d'un remede, on se persuade que la guérison en est l'effet. Si au contraire le malade meurt, ou que le mal augmente, on juge que le remede en est la cause. On croit son sentiment fondé sur l'experience, & on le propose comme une regle à suivre. On a pû remarquer que dans la petite verole quelques malades sont morts après avoir été saignés ; sur cette observation on n'a point fait de difficulté d'établir une regle que l'on s'imaginoit fondée sur l'experience, que la saignée est contraire dans la petite verole. On a observé qu'après l'usage des remedes appellés cordiaux, quelques personnes attaquées de cette même maladie avoient été soulagées, on a crû pou-

voir fonder une autre regle generale sur cette experience, que les cordiaux sont d'excellens remedes dans la petite verole. Suivant cette maniere de raisonner on pourroit établir des regles toutes contraires ; car on a vû des gens guérir de la même maladie après avoir été saignés ; on en a vû d'autres mourir après avoir pris des cordiaux. On pourroit donc décider que la saignée y est utile, & que les cordiaux y sont pernicieux.

Des maximes si opposées ne pouvant pas être generalement vraies, cela donne lieu à quelques-uns de se defier de l'experience qui en est le fondement ; mais si on y prend garde, ce n'est pas l'experience qui trompe en cette occasion, c'est le raisonnement qu'on fait sur l'experience sans s'en appercevoir, lequel jette dans l'erreur. Un malade est attaqué de la petite verole, il est saigné & il meurt : un autre dans la même maladie est saigné & il rechappe ; tous ces faits sont veritables, & c'est precisement ce que montre l'experience ; on infere de là que c'est la saignée qui a guéri ou qui a fait mourir le malade : s'il y a de l'erreur, c'est

ce jugement qui eſt faux, & non pas l'experience.

La mépriſe ne vient que de ce que ſur une ſeule, ou ſur un petit nombre d'experiences qu'on a faites ſans les precautions neceſſaires, on juge que la ſaignée eſt la veritable cauſe de la guériſon ou de la mort. On voit par là qu'on attribue à l'experience une erreur qui ne vient que du mauvais jugement qu'on fait. Ce n'eſt donc point l'experience qui nous trompe, mais c'eſt qu'en cette occaſion on ne conduit pas ſa raiſon comme il faut.

Il eſt donc d'une grande importance de s'appliquer ſoigneuſement à verifier les jugemens que l'on forme ſuivant l'experience par rapport à la Medecine, puiſque c'eſt de-là qu'il faut emprunter les connoiſſances neceſſaires pour ſe ſe bien conduire dans la cure des maladies, Dieu ne nous en ayant donné aucune ſur ce ſujet en naiſſant, pour nous ſervir de guide, comme il a fait aux animaux en leur donnant un inſtinct, qui leur fait pour l'ordinaire connoître ce qui leur convient tant dans la ſanté que dans les maladies.

Pour ſçavoir de quelles experiences on

on peut ſe ſervir en Medecine, il faut conſiderer qu'il y en a de trois ſortes. La premiere eſt lorſque de deſſein formé, mais ſans ſçavoir ni prevoir ce qui peut arriver, l'on fait épreuve de quelque choſe : comme quand un chimiſte ayant fait une nouvelle preparation, il la met en uſage pour ſçavoir à quoi elle eſt propre. La ſeconde eſt une obſervation des choſes à quoi on ne contribue pas, comme quand un Medecin remarque les accidens qui ſurviennent dans les maladies par la nature du mal. Les experiences de la troiſiéme ſorte regardent les effets des choſes, qu'on fait pour parvenir à une fin que l'on ſe propoſe ; telles ſont les experiences que font ordinairement les Medecins dans l'exercice de leur profeſſion, en obſervant le ſuccès des remedes qu'ils ordonnent.

Les experiences qu'on fait par épreuve ſont des eſſais témeraires, qu'on ne mettra jamais en pratique quand on a de la religion & de l'honneur. C'eſt une perfidie inſigne & une eſpece de meurtre, que de riſquer la vie d'un homme qui ſe fie en nous, pour découvrir quel eſt l'effet d'une drogue ou d'une

composition dont on ne connoît pas les proprietés.

C'estpourquoi on ne peut que blâmer la temerité de ceux qui ont entrepris de mettre en usage plusieurs remedes chimiques, quoiqu'on s'en serve à présent avec succès. Comment ont-ils pû avoir la hardiesse de faire prendre à des malades du Mercure doux & du Bezoard mineral, qui sont composés avec les plus forts corrosifs ? Quel effet pouvoient-ils attendre d'une preparation faite avec le vif argent & le sublimé corrosif qui est le plus violent de tous les poisons ?

Il s'est rencontré heureusement que ce mélange bien loin d'être dangereux, comme ils auroient dû le presumer, est un remede fort doux & utile en plusieurs occasions. Mais si ces remedes ont réussi, combien en ont-ils essayé d'autres, dont les effets ont été funestes? On ne doit donc point être surpris que d'habiles Medecins se soient opposés à l'usage de ces sortes de remedes, avant qu'ils fussent assez éprouvés pour n'en point redouter les effets.

Ce n'est pas seulement à l'égard des preparations chimiques & des drogues

qui ne sont pas en usage, que l'on ne doit pas faire des essais dangereux; quoique des remedes soient emploiés avec succès en de certaines occasions, il y a encore de la témerité de s'en servir pour des maladies, dans lesquelles on ne les a point employés, si ce n'est dans des cas extraordinaires & avec une grande circonspection.

La seconde sorte d'experiences comprend tout ce que nos sens découvrent par rapport à la santé, sans que nous ayons contribué à le produire : telles sont les connoissances que l'anatomie nous donne de la structure des parties sensibles du corps humain, ce qui nous fournit les moyens d'en découvrir l'usage. C'est encore par ces experiences que dans le siecle passé on a fait de belles découvertes qui avoient échappé aux Anciens, comme celles de la circulation du sang, des vaisseaux lymphatiques, de la route du chyle depuis les intestins jusqu'à la veine souclaviere gauche où il se mêle au sang. C'est aussi par ces sortes d'experiences que l'on découvre souvent les causes sensibles de la mort des malades par l'ouverture de leurs corps, d'où l'on peut tirer des lumieres

pour ſe conduire dans la ſuite à l'égard de ceux qui ſont attaqués de la même maladie.

Ainſi dans la plûpart de ceux qui ſont morts de la petite verole en 1710 & 1711, on a remarqué un gonflement dans les membranes & dans les vaiſſeaux du cerveau, ou même un amas de matiere purulente ou ſereuſe qui leur cauſoit un tranſport quelque tems avant que de mourir. C'eſt ce qui fit connoître l'utilité de la ſaignée du pied, laquelle fut employée avec ſuccès dans le commencement de cette maladie. On pourroit tirer de grands avantages de ces ſortes d'obſervations, ſi on les faiſoit exactement.

C'eſt encore ſur des experiences de cette ſeconde ſorte, que l'on a établi les regles de Medecine qui regardent l'évenement des maladies, & les ſymptomes qui leur ſurviennent. Par exemple c'eſt par là qu'on a appris qu'un malade attaqué d'une pleureſie ou d'une inflammation de poitrine, court grand riſque quand il ne crache pas, à moins que les urines ne coulent abondamment; que dans les maladies de la tête il eſt avantageux qu'il ſurvienne un

dévoyement; que c'eſt le contraire dans les veritables pleureſies. Hippocrate a laiſſé beaucoup d'obſervations pareilles, qui ſont faites avec tant de juſteſſe, que c'eſt principalement par là qu'il a merité l'eſtime particuliere qu'on a eue pour lui, malgré toutes les revolutions qui ſont arrivées depuis dans la Medecine.

La troiſiéme ſorte d'experience regarde le ſuccès de ce que l'on fait pour conſerver la ſanté quand on en jouit, & pour la rétablir lorſqu'on l'a perdue; ce qui eſt le but de toute la Medecine. C'eſt ſur ces experiences qu'il faut que ſoient fondés les preceptes qui concernent le tems, la maniere, & les occaſions de donner les remedes, auſſi bien que ceux qui marquent les choſes à éviter. En un mot tout ce que l'on preſcrit pour la conſervation de la ſanté ou la guériſon des maladies, doit être le reſultat de ces ſortes d'experiences, & c'eſt en cela que conſiſte la bonne Medecine.

L'habileté d'un Medecin eſt principalement de pouvoir preſcrire en chaque occaſion, ce que l'on connoît de meilleur pour la ſanté. Or la nature étant

aussi cachée aux hommes que je l'ai montré, on ne peut le sçavoir que par l'experience, en examinant les choses qui ont été ou profitables ou contraires en pareil cas ; & c'est en effet par cette voye que l'on a découvert ce que l'on sçait de bon ou de nuisible à la santé.

Les deux dernieres sortes d'experiences sont fort utiles dans la Medecine, puisqu'elles servent à établir les principes & les maximes de cet Art. Mais si l'on en a tiré toutes les bonnes regles dont on se sert heureusement pour la cure des maladies, on y a aussi fondé un grand nombre de faux preceptes, qui ne peuvent être que pernicieux aux malades que l'on traite quand on s'y conforme ; & cela n'est arrivé que parcequ'on n'a pas eu assez d'exactitude à bien démeler ce que l'experience faisoit veritablement connoître, d'avec les fausses inductions qu'on en tiroit.

C'estpourquoi afin de ne point tomber dans des erreurs si dangereuses, il faut s'appliquer à bien faire ce discernement, & l'on y doit donner d'autant plus d'attention, qu'il est fort aisé de se méprendre sur ce sujet, & de proposer

de fausses regles, pour de bonnes que l'on croira fondées sur l'experience.

Ce qui occasionne le plus ces erreurs, c'est qu'il y a beaucoup de choses qui peuvent contribuer à la santé & aux maladies, de sorte que le bien & le mal qui y survient, est souvent attribué à une cause differente de celle qui l'a produit veritablement. De-là vient qu'en employant le même moyen, on s'attend à un pareil succès, & souvent l'on est trompé. Au contraire on blâme un remede parcequ'on a observé qu'il a été suivi d'un mauvais effet, quelqu'un s'en sert ensuite dans une occasion qui paroît semblable, & l'on est surpris de voir qu'il réussit.

C'est là l'écueil de ceux qui jugent des choses sur de legeres apparences, comme la plûpart font en ce qui regarde la Medecine. Une personne ayant vécu long-tems après avoir observé un certain regime, on conclut de-là que ce regime en est cause, & souvent on se trompe, parceque la longue vie de cette personne peut aussitôt venir de la bonté de son temperament. De même un malade guérissant après avoir usé d'un remede, l'on

infere que c'eſt ce remede qui l'a guéri ; ce qui ſe trouve ſouvent faux, la guériſon étant alors l'ouvrage de la nature.

C'eſtpourquoi ſi l'on ſe regle ſur ces experiences & quelques autres ſemblables, & qu'on y établiſſe des preceptes de Medecine, bien loin d'être ſalutaires, ils pourront être préjudiciables à la ſanté ; il faut donc y apporter quelques précautions, comme je vais le montrer, à l'égard des preceptes qui concernent la guériſon des maladies, laquelle eſt l'objet de la principale & la plus grande partie de la Medecine; on en fera aiſément l'application aux preceptes qui regardent la conſervation de la ſanté.

Les preceptes de Medecine pour la guériſon des maladies ſont de deux ſortes : les uns ſont generaux, les autres ſont particuliers. Entre les preceptes generaux je comprens non ſeulement ceux qui conviennent à differentes eſpeces de maladie, comme eſt celui qui preſcrit qu'il faut ſuivre la pente de la nature dans les évacuations qu'on veut procurer ; j'y mets encore ceux qui conviennent à toute une eſpece en ge-

neral, tel qu'eſt celui qui marque que la ſaignée convient dans les pleureſies.

Les preceptes particuliers ſont ceux qui preſcrivent ce qu'il faut faire dans quelques circonſtances qui accompagnent une eſpece de maladie, lorſque cette circonſtance demande une variation dans la cure ; comme eſt celui qui dit qu'après avoir ſuffiſamment ſaigné un malade dans les pleureſies bilieuſes, il faut lui faire prendre des remedes qui procurent quelque évacuation des premieres voyes.

Pour éviter l'erreur en établiſſant les preceptes tant generaux que particuliers, il faut les fonder ſur un grand nombre d'experiences ; ce qui engage à cette précaution, c'eſt que les bons & les mauvais ſuccès qui ſuivent l'uſage des remedes, n'en ſont pas toujours l'effet, comme je viens de le dire. Les mauvais viennent ſouvent de la grandeur de la maladie, comme les bons ſont quelquefois l'ouvrage de la nature, c'eſt-à-dire du mechaniſme du corps ; car les parties en ſont ſi admirablement diſpoſées, que non ſeulement il ſe conſerve d'ordinaire aſſez long-tems dans l'état naturel ; mais

même cette constitution tend toujours à réparer les desordres qui y arrivent, & en quoi consistent les maladies.

La nature peut guérir elle seule quand les forces naturelles surpassent le desordre qui est survenu. Mais quand le desordre est trop grand pour être réparé par la nature seule, il faut que l'art donne du secours, lequel souvent tire le malade de danger : mais si ce secours joint à l'action de la nature, est encore inferieur à la grandeur du desordre, alors le malade succombe, & la mort s'ensuit.

Par les forces naturelles il ne faut pas avec le vulgaire entendre seulement la vigueur, avec laquelle on exerce les mouvemens qui dépendent de la volonté, comme de remuer les bras, & les jambes, elles s'étendent à toutes les fonctions ; de sorte que sous le nom de forces naturelles on doit comprendre la disposition qui se trouve dans les parties tant fluides que solides pour exercer les fonctions avec justesse & avec vigueur, & pour surmonter les obstacles qui s'y rencontrent ; ainsi la circulation du sang étant la principale fonction, & celle d'où dépendent tou-

tes les autres, c'est à la maniere dont elle se fait qu'il faut faire le plus d'attention, pour juger des forces naturelles.

La proportion des forces naturelles & de la grandeur du mal donne lieu de diviser en trois classes toutes les especes de maladies qui ont trait à la mort. La premiere est de celles où les forces surpassent le mal. La seconde comprend celles dans lesquelles le mal égale, ou même surpasse les forces, de maniere neanmoins qu'avec le secours de l'art les forces deviennent superieures. La troisiéme est de celles où le desordre surpasse tellement les forces, qu'elles ne peuvent le surmonter, quelque secours que l'art y donne.

Ces differences de maladies augmentent beaucoup la difficulté qu'il y a d'établir des preceptes pour les guérir : car comme on ne peut pas connoître précisément dans laquelle de ces trois classes il faut mettre chaque maladie, on ne doit pas sur un petit nombre d'observations attribuer à un remede la guérison d'une maladie, ni imputer à un autre la mort d'un malade. Car si l'on donne un remede à une per-

sonne attaquée d'une maladie dans laquelle les forces sont superieures au desordre qui s'y trouve, pourvû que ce ne soit pas une chose bien nuisible, le malade rechappera ; ce qui sera un effet de la nature, & non pas du remede.

Au contraire si l'on fait prendre un remede à quelque malade, dont le mal surpasse les forces de la nature & des remedes, le malade ne laissera pas de mourir ; mais la grandeur de la maladie sera la cause de sa mort, & non pas le remede. Si donc on se regle sur un petit nombre d'observations, on court risque que la plûpart soient de celles où la nature seule est cause de la guérison, ou bien de celles où la grandeur de la maladie est uniquement cause de la mort. C'estpourquoi en jugeant là-dessus que les remedes qu'on aura donnés, sont bons ou mauvais dans ces maladies, & que sur ces observations on établisse des regles, elles seront très-incertaines, ou même fausses.

Mais si l'on a un grand nombre d'experiences, on n'a pas lieu de craindre de se tromper de la sorte ; car il peut

bien arriver qu'en ne faiſant qu'un petit nombre d'obſervations ſur une maladie dangereuſe, le hazard ne preſente que des cas où un remede, quoique bon en lui-même, n'aura pas de ſuccès, ayant été donné à des malades qui ne pouvoient guérir. Mais il n'en ſera pas de même ſi l'on fait un grand nombre d'obſervations. On pourra donc par ce moyen juger plus ſûrement de l'utilité des remedes qu'on aura employés ; & quoique les mêmes choſes ne produiſent pas toujours les mêmes effets dans des occaſions qui paroiſſent ſemblables, on ne laiſſera pas neanmoins de porter un jugement aſſez aſſûré ſur ce qui réuſſit le plus ſouvent, pourvû qu'on ait un grand nombre d'experiences. Ainſi l'on pourra faire de bonnes regles pour la guériſon des maladies. Plus le nombre de ces experiences ſera grand, plus la regle ſera ſûre. C'eſt de cette maniere qu'on a établi les preceptes de Medecine les plus generalement reçûs, par exemple, que la frequente ſaignée eſt utile dans l'eſquinancie, & que les remedes ſpiritueux conviennent dans les défaillances.

On peut faire à peu près le même raisonnement sur les preceptes qui concernent les maladies dont l'espece n'est pas mortelle. Comme dans ces occasions on n'a point d'autre but que d'abreger la longueur des maladies, & d'en rendre les accidens plus supportables, si on a un grand nombre d'experiences, on pourra faire une plus juste comparaison des differens moyens qu'on aura employés, & sur le succès on établira les regles qu'il faudra suivre.

A l'égard des preceptes generaux il ne suffit pas qu'ils soient établis sur un grand nombre d'experiences, il faut encore qu'ils soient expliqués & restraints par des preceptes particuliers, qui en fassent connoître l'application juste, & les exceptions necessaires; autrement ils seroient trop vagues; & quoiqu'ils pussent être utiles en de certains cas, ils feroient tomber en d'autres dans des fautes considerables. Par exemple, le precepte general que j'ai cité où il est dit, qu'il faut suivre les mouvemens de la nature, doit être expliqué & restraint par cet autre, qu'y ayant des évacuations critiques, & d'autres qui sont symptomatiques, il

faut aider les premieres & non pas les dernieres ; on doit au contraire les moderer. C'estpourquoi dans le colera-morbus où il se fait une grande évacuation par haut & par bas qui est symptomatique, ce seroit manquer que d'ordonner l'émetique, ou quelque purgatif.

Ce precepte qui restraint le premier, souffre lui-même une exception ; car il ne faut pas aider les évacuations critiques, quand elles sont par elles-mêmes suffisantes pour guérir la maladie. Il y a aussi des occasions où il faut aider les évacuations symptomatiques. L'Auteur du 5e livre des maladies épidemiques, qui se trouve entre les ouvrages d'Hippocrate, nous en donne un exemple dans un homme attaqué d'un cholera-morbus qui fut guéri avec de l'Ellebore. Il y a apparence que les évacuations tant par haut que par bas qu'on ne pouvoit arrêter, étoient excitées par quelques restes d'alimens corrompus qui demeuroient dans les premieres voyes ; mais le remede les ayant fait sortir par le vomissement, ces évacuations s'arrêterent.

Il en est de même des preceptes ge-

neraux qui prescrivent quelque remede pour une espece de maladie en general ; car comme il se rencontre dans chaque espece de maladie des circonstances qui en font changer la cure, les preceptes generaux qu'on a établis pour l'espece, doivent avoir des exceptions pour ces cas-là.

Cette varieté que l'on remarque dans les maladies de la même espece, vient de la difference des causes qui les produisent, de la saison & du lieu où elles arrivent ; la diversité de l'âge, du sexe, du temperament, & de la maniere dont les malades ont vécu, y contribue aussi. Toutes ces choses font naître des accidens si differens, que dans les maladies les plus communes à peine peut-on en voir deux, qui soient entierement semblables depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce n'est pas que toutes les differences qui se rencontrent dans les maladies de même espece, en fassent varier la cure ; mais il y en a beaucoup qui demandent quelque changement dans la maniere de les traiter.

Comme donc on ne peut pas prescrire de regle generale qui convienne

en tous les cas d'une espece de maladie, on y supplée par les preceptes particuliers qui sont comme les exceptions des regles generales faites pour chaque espece. Par exemple, le precepte qui prescrit l'Ipecacuanha comme le meilleur remede connu pour la dysenterie, est restraint par ce precepte particulier, que lorsqu'il y a inflammation aux intestins, ou une fievre considerable, on doit calmer ces accidens par la saignée & par des remedes adoucissans, avant que de donner l'Ipecacuanha.

Pour les preceptes particuliers il faut aussi observer une chose absolument necessaire, qui est que les observations sur lesquelles on les fonde, soient faites en des cas semblables, c'est-à-dire qu'entre les circonstances qu'on y remarque, il n'y en ait aucune qui demande quelque variation dans la cure; car s'il y en avoit, cette observation ne serviroit de rien pour établir le precepte, puisqu'elle demanderoit une autre cure que celle qui est portée par ce precepte : mais si l'on a un grand nombre de cas semblables en toutes les circonstances essentielles, on pour-

ra décider au juste ce qui convient le plus en cette occasion.

La necessité d'avoir des preceptes particuliers est si grande, que sans eux on ne pourroit guéres se fier aux preceptes generaux. Car quoiqu'un precepte general pour la guérison d'une espece de maladie, convienne à plusieurs malades qui en sont attaqués ; comme il se rencontre beaucoup d'occasions où il ne convient pas, si on le suivoit toujours, on feroit autant de fautes qu'il y a de cas exceptés. Il faut donc avoir des preceptes particuliers qui marquent ces occasions, & qui fassent connoître ce qu'il est plus à propos de faire alors.

Le grand nombre qu'il y a d'especes differentes de maladies, & la grande varieté qui se trouve dans chaque espece, sont cause qu'il est difficile de rencontrer beaucoup de cas semblables en toutes leurs circonstances essentielles. Ainsi il n'est pas aisé d'établir des preceptes particuliers de Medecine, & d'en avoir un aussi grand nombre qu'il se rencontre de circonstances, qui demandent quelque variation dans la cure des maladies. C'est ce qui a fait

que la plûpart de ceux qui se sont mêlés de donner des regles de Medecine, n'ayant pu ramasser autant d'observations qu'il étoit necessaire, ils ont fondé ces regles sur des sistêmes, cette voye étant beaucoup plus facile & plus courte que celle des observations.

Mais que sert-il d'avancer beaucoup dans un chemin qui ne conduit pas où l'on veut aller ? Ne vaut-il pas mieux marcher pas à pas par un chemin difficile qui mene droit où l'on tend ? Si la peine est plus grande, le succès en est plus heureux ; aussi voyons-nous que ce qui a été établi sur l'experience avec les precautions necessaires, est demeuré stable, au lieu que ce qui a été fondé sur les sistêmes, a toujours changé dans la suite des tems.

S'il n'y avoit point d'autre obstacle dans l'établissement des regles de la Medecine, que celui qui naît de la difficulté de rencontrer des cas entierement semblables dans les accidens qu'on y remarque, on pourroit faire au moins des regles infaillibles pour les cas ordinaires, & il y auroit lieu d'esperer que dans la suite on pour-

roit parvenir à faire un recueil des cas moins communs, & en ramaſſer enfin un aſſez grand nombre pour connoître ce qui y conviendroit le plus, & en donner des preceptes aſſez certains. Mais comme il y a des differences inſenſibles dans les temperamens, il y en a de même dans les maladies. Car il n'eſt pas rare de voir qu'un remede qui a réuſſi en une occaſion, manque dans un autre où toutes les circonſtances qui paroiſſent, ſont tout-à-fait ſemblables; il faut donc neceſſairement qu'il y ait quelque difference qui ne tombe pas ſous les ſens.

Comme ces differences inſenſibles des maladies, demandent quelquefois une variation dans la cure, auſſi-bien que les differences ſenſibles; il arrive que les regles qui ne ſont faites que par rapport aux differences ſenſibles, manquent dans des occaſions où toutes les circonſtances apparentes ſont ſemblables à celles qui accompagnoient les maladies où ces regles ont eu le ſuccès qu'on en attendoit parcequ'il s'y trouve quelque difference inſenſible qui demande de la variation. C'eſt ce qui fait que quelque meſure qu'on

prenne, on ne peut pas preſcrire des regles dans la Medecine dont le ſuccès ſoit infaillible, n'y ayant aucun moyen pour connoître les differences inſenſibles des maladies.

Tout ce qu'on peut donc faire de mieux quand on veut établir des regles pour le rétabliſſement de la ſanté, c'eſt de ramaſſer un grand nombre de cas ſemblables en ce qui paroît, d'examiner les differens moyens dont on ſe ſera ſervi en ces occaſions, & le ſuccès de ce qu'on aura fait: après cette diſcuſſion on pourra donner pour regle ce qui aura le plus réuſſi.

Il ne faut pourtant pas rejetter tout-à-fait les autres moyens qui auront été employés pour la cure des maladies, pourvû qu'on ait remarqué qu'ils ayent réuſſi plus ſouvent, que quand on a abandonné le malade à la nature ſeule. Car il arrive quelquefois qu'un remede qui réuſſit le plus ſouvent, ayant manqué, un autre remede quoique moins bon pour l'ordinaire, réuſſit alors plus heureuſement. Ainſi ayant fait une regle de ce qui réuſſit le plus ſouvent dans une occaſion, il eſt à propos d'établir d'autres preceptes qui

marquent ce qui après le meilleur remede, a le plus de ſuccès en pareil cas.

Par ce moyen l'on peut avoir pluſieurs preceptes qui preſcrivant pour le même cas les remedes les plus utiles, en faſſent connoître les degrés d'utilité. Par exemple la regle generale preſcrivant le Quinquina pour les fievres intermittentes, ſi ce remede manquoit comme il arrive aſſez ſouvent, il eſt bon qu'il y ait d'autres regles qui marquent ce qui après le Quinquina eſt le plus efficace pour guérir les fievres intermittentes.

Il ſeroit très-avantageux d'avoir non ſeulement de ces preceptes pour chaque eſpece de maladie, mais encore d'en avoir pour tous les accidens qui y ſurviennent, lorſqu'ils demandent quelque changement dans la cure, & que pour le même cas il y eût pluſieurs regles qui fiſſent connoître les degrés d'utilité des remedes qui y conviennent ; ſi cela étoit on excerceroit la Medecine avec beaucoup plus de ſuccès, & lorſque les cas ne ſeroient pas extraordinaires, on ſeroit aſſuré de faire ce que les hommes auroient pû découvrir de

meilleur en pareille occasion. C'est de quoi il faut necessairement se contenter, n'étant pas possible de trouver des moyens infaillibles de guérir les maladies, non plus que de conserver la santé.

Ces preceptes faisant connoître ce qu'on a trouvé de plus utile pour la santé dans les occasions où ils conviennent, il seroit à souhaiter que l'on s'attachât à en établir pour toutes sortes d'occasions autant qu'il seroit possible. Cela banniroit de la Medecine une grande quantité de raisonnemens inutiles & même pernicieux. Car dans toutes les occasions où l'on peut avoir un precepte particulier pour le cas présent, & qu'il ne paroît rien qui demande quelque variation dans la cure, il n'est pas necessaire de faire aucun raisonnement, puisque sans raisonner, on connoît certainement ce qu'il faut faire.

En effet que serviroit-il de raisonner ? Si le raisonnement prouvoit quelque chose d'opposé au precepte, il ne faudroit pas laisser de suivre le precepte, puisqu'il prescriroit ce qu'un grand nombre d'experiences auroit fait con-

noître de meilleur dans le cas présent; si au contraire le raisonnement s'accordoit avec le precepte, on devroit le regarder comme inutile. C'est à quoi le sens commun nous détermine sans que nous y fassions reflexion; car si on a reconnu par un nombre suffisant d'experiences que deux remedes réussissent également bien dans une même occasion, la raison ne nous porte pas plus à nous servir de l'un que de l'autre, quand bien même l'un des deux seroit d'ailleurs prouvé par des raisons, & que l'autre ne le seroit pas.

Ce qui fait encore mieux voir la superfluité du raisonnement dans les cas où l'on a un precepte, qui prescrit ce que l'experience a fait connoître de meilleur, c'est qu'on ne doit se servir du raisonnement que quand il est necessaire de prouver une chose dont on est en doute; car alors il faut de necessité avoir recours à des connoissances que l'on a d'ailleurs, afin de découvrir la verité de ce qui n'est pas bien connu. C'estpourquoi c'est une maxime que dans le raisonnement on procede *à noto ad ignotum, vel minùs notum; de ce qui est connu à ce qui est inconnu*

connu, ou qui n'est pas assez connu. Or dans toutes les occasions où l'on connoît par un nombre suffisant d'experiences ce qui réussit le plus souvent, un homme de bon sens n'est point en doute sur ce qu'il doit faire ; le raisonnement est donc alors tout-à-fait superflu.

Ainsi l'experience ayant fait connoître que le Quinquina est le meilleur remede que l'on ait découvert pour les fievres intermittentes, il est inutile de vouloir prouver cette verité par des raisonnemens, comme est celui dont quelques-uns se servent. Car pour montrer que le Quinquina est un bon remede pour les fievres intermittentes, ils disent que ces sortes de fievres sont causées par un acide, & que le Quinquina est un alcali ; que comme il faut guérir le vice des humeurs par ce qui est contraire à ce vice, l'alcali étant contraire à l'acide, le Quinquina est un remede convenable pour les fievres intermittentes.

Ces gens qui s'attachent tant au raisonnement, devroient au moins s'appliquer à ne point raisonner de travers comme ils font. Car pour

montrer une chose qui est évidente & connue, ils employent des opinions qui sont au moins fort incertaines. Puisqu'il est très-douteux, pour ne pas dire faux, que ce soit un acide qui cause les fievres intermittentes, & que le Quinquina soit un alcali, ou qu'il guérisse ces fievres comme alcali ; ainsi bien loin que leur raisonnement procede *à noto ad ignotum*, ils raisonnent *ab ignoto ad notum*, ce qui est à rebours du bon sens, une chose incertaine ne pouvant nullement confirmer la verité de ce qui est certain.

Il arrive un inconvenient considerable de cette mauvaise maniere de raisonner, c'est que les preceptes de la Medecine étant tirés de l'experience, la verité de la plûpart n'est connue que de ceux qui sont consommés dans l'exercice de la Medecine ; c'estpourquoi ceux qui n'ont pas beaucoup de connoissance dans cet Art, voyant prouver ces preceptes par de si mauvaises raisons, sont portés à les revoquer en doute ; au lieu que si on les proposoit simplement comme des preceptes fondés sur un grand nombre

d'experiences, les perſonnes judicieuſes ſeroient plus diſpoſées à y ajoûter foi.

Les Empiriques avoient donc raiſon de préferer l'experience au raiſonnement, puiſque dans les cas où l'on connoît par un nombre ſuffiſant d'experiences ce qui réuſſit le plus, on doit plûtôt ſe ſervir de cette connoiſſance, que de quelque raiſonnement que ce ſoit. Mais ils avoient tort en ce qu'ils vouloient qu'on s'attachât uniquement à l'experience ſans jamais raiſonner; car il y a ſouvent des cas où l'on ne peut pas avoir des preceptes qui marquent préciſément ce qui convient le plus; il faut donc alors tâcher de découvrir par le raiſonnement, ce que l'on doit faire pour ſoulager le malade.

Les occaſions où l'on eſt obligé d'en uſer de la ſorte, ſont toutes celles dont on n'a pû recueillir un aſſez grand nombre, pour connoître ce qui y réuſſit le plus ſouvent. Quoique ces occaſions ſoient rares en particulier, la varieté en étant fort grande, il s'en rencontre frequemment dans l'exercice de la Medecine. Telles ſont les

maladies extraordinaires, c'eſt-à-dire qui ſe manifeſtent par des ſignes qu'on ne voit pas ſouvent, où même celles qui n'ayant que des accidens communs, ont un caractere qui leur eſt propre, comme ſont les maladies épidemiques ou populaires, qui ne regnant pas d'ordinaire dans un païs, attaquent en même tems un grand nombre de perſonnes, ſoit qu'elles viennent de la mauvaiſe conſtitution de l'air, ſoit qu'elles ayent une autre cauſe generale. Ce caractere particulier étant une circonſtance qui en varie la cure, il ne peut y avoir des preceptes particuliers pour ces maladies, quand elles commencent à ſe répandre : il faut donc neceſſairement avoir recours au raiſonnement.

Ce qui montre que ces maladies ont d'ordinaire un caractere ſingulier, c'eſt que l'experience fait connoître que les remedes qui ont le plus réuſſi dans un tems pour la cure de ces maladies, ſont pernicieux dans la même eſpece en un autre tems. Pluſieurs Auteurs aſſûrent que dans les peſtes qui ſont arrivées de leur tems, la ſaignée & les purgations

étoient si funestes, qu'il n'en rechappoit pas un de ceux à qui on avoit fait ces remedes. Riviere celebre Medecin de Montpellier a écrit * que dans la peste qui y arriva en 1623, après le siege de cette Ville, il mouroit près de la moitié des personnes qui en étoient attaquées, principalement de celles à qui il survenoit des parotides : ce qui arrivoit d'ordinaire le 9 ou le 11e jour de la maladie. Elles étoient précedées, ou accompagnées de délire, d'assoupissement, de mouvemens convulsifs, avec un pous frequent, inégal & foible.

Ce grand homme n'ayant remarqué aucune utilité ni de l'usage des cordiaux réiterés, ni des remedes attractifs appliqués sur la parotide, il eut recours au raisonnement. C'est pourquoi se persuadant que la sortie des parotides, ne venoit que par un mouvement de la nature, qui poussoit au dehors l'humeur qui causoit la maladie, il jugea que l'endroit où elles paroissoient, n'étoit pas capable de recevoir toute cette humeur, & qu'il en restoit assez au dedans pour faire

* *Prax. med. lib. 17. sect. 3. cap. 1.*

mourir le malade. De-là il conclut qu'il pourroit suppléer à ce défaut en faisant quelque évacuation pour diminuer la quantité de l'humeur ; ainsi étant appellé pour un Marchand attaqué de cette maladie, il ordonna de lui tirer trois onces de sang ; trois ou quatre heures après ayant trouvé le pous du malade plus fort, & moins inégal, il lui fit tirer encore quatre onces de sang ; le pous en devint encore meilleur & plus fort. Le lendemain il lui donna un purgatif, & le malade guérit. Cette methode eut un succès si heureux, que Riviere assûre que de tous les malades qui eurent des parotides dans le cours de cette année, & qui furent traités de la même maniere, il n'en mourut pas un seul.

Il faut encore d'ordinaire se servir du raisonnement quand les maladies sont compliquées ; car comme elles peuvent l'être en une infinité de manieres differentes, il est presque impossible de rassembler une grande quantité d'observations sur chaque sorte de complication, pour juger de ce qui réussit le plus souvent ; ainsi l'on ne

peut guéres établir de preceptes particuliers pour ces occasions.

Il n'est pas plus aisé d'en faire pour les cas où les signes par lesquels on peut connoître les maladies, sont si équivoques, qu'ils conviennent à plusieurs especes, de sorte qu'on ne peut pas sçavoir précisément quelle est celle de la maladie dont le malade est attaqué. Cela arrive assez souvent dans les commencemens, lorsque les maladies ne sont pas encore declarées.

Le raisonnement n'est pas moins necessaire dans les maladies qui ne sont pas veritablement du nombre de celles à qui on a donné des noms. Car les maladies n'étant pas des êtres qui subsistent par eux-mêmes, elles ne sont pas distinguées comme le sont des corps differens. De même qu'une ligne peut être courbe en une infinité de manieres, les dérangemens qui arrivent dans les fonctions, sont aussi d'une diversité infinie. Et comme il y a plusieurs especes de lignes courbes regulieres, l'elleptique, la circulaire, la parabolique &c. qu'on distingue par des proprietés qui leur conviennent; il y en a aussi d'irregulieres qui

ne ſont compriſes ſous aucune des eſpeces déterminées, & qui n'ont aucun nom.

Ainſi entre les maladies il y en a de regulieres que l'on connoît par des ſymptomes qui leur ſont propres ; il y en a auſſi d'irregulieres qui ne ſont point veritablement du nombre de celles qui ſont ſpecifiées, quoiqu'on leur donne ordinairement le nom de celles auſquelles elles ont le plus de rapport. Par exemple, on nomme vapeurs quantité de maladies, où il ne paroît aucun ſigne qui marque une irritation des parties nerveuſes, en quoi la plûpart des Medecins font conſiſter les vapeurs. Ces maladies n'y ayant qu'un rapport fort éloigné, on ne peut pas ſe ſervir alors des preceptes qui ne regardent que les veritables vapeurs.

Il y a encore quelques occaſions où l'on eſt obligé d'avoir recours au raiſonnement, comme lorſque dans des maladies connues & ordinaires l'on a fait des fautes ſi conſiderables, que la nature de la maladie en a changé, & qu'il eſt ſurvenu des accidens qui demandent qu'on en varie la cure. Il

faut en user de même quand les maladies se rendent rebelles, & qu'elles ne cedent pas aux remedes ordinaires. Puisque dans ces cas on ne peut pas avoir des preceptes particuliers, on doit se servir du raisonnement pour tâcher de découvrir ce qu'il y a de mieux à faire pour la guérison de ces maladies.

Il est de plus necessaire d'employer les raisonnemens dans un très-grand nombre de cas que l'on rencontre tous les jours dans l'exercice de la Medecine, quoiqu'ils soient assez ordinaires pour pouvoir établir des preceptes sur la meilleure maniere de les traiter; parcequ'on ne trouve point de preceptes particuliers dans les Auteurs pour ces cas-là, ou que ceux qu'ils en donnent, sont si incertains, qu'on ne peut y faire aucun fondement. De-là vient que dans ces occasions on est obligé de se servir de raisonnemens; ce qui à la verité n'est pas si assûré que si on avoit pour ces cas-là des preceptes particuliers qui fussent assez bien établis pour s'y conformer sans crainte: mais en attendant que la Medecine se perfectionne, l'on ne

peut faire mieux que d'avoir recours aux raisonnemens, pourvû qu'ils soient bien fondés : c'est de cette maniere que les plus habiles Medecins ont traité jusqu'à present la plus grande partie de ces maladies, en quoi on ne doit pas les blâmer, puisque ne dépendant d'aucun d'eux en particulier de perfectionner la Medecine, ils s'en sont tenus à ce qu'ils pouvoient faire de mieux.

Quoi qu'en disent les Empiriques, il est manifeste que dans toutes ces occasions il faut necessairement raisonner, puisque l'experience ne montre pas précisément ce qu'il faut faire alors ; & ces cas-là arrivent si souvent qu'il y a peu de maladies, où dans les remedes qu'on prescrit, on puisse toujours se regler sur des preceptes sans raisonner ; parcequ'entre les differens accidens qui y arrivent, il paroît souvent quelque singularité qui vient ou de la maladie, ou du temperament du malade, laquelle demande qu'on examine s'il est necessaire d'y apporter quelque changement dans la cure ; ce qui ne se peut faire sans qu'on raisonne.

En suivant ce principe on doit bien

prendre garde de tomber dans le défaut de ceux qui ſe croyent aſſez bien fondés en raiſonnemens, quand ils les ont établis ſur quelques ſuppoſitions d'un ſiſtême. Prouver une choſe dont on doute, par quelque autre qui eſt encore plus douteuſe, ce n'eſt rien prouver. Ainſi quand un Medecin n'a point d'autre regle dans ce qu'il ordonne pour une maladie, qu'un raiſonnement fondé ſur des ſuppoſitions, c'eſt comme s'il prenoit au hazard la premiere recepte qu'il trouveroit en ouvrant un livre de Medecine.

Dans les cas où un Medecin ne peut avoir de precepte aſſez précis pour s'y conformer uniquement, il faut que les raiſonnemens par leſquels il veut découvrir ce qu'il eſt à propos de faire, ſoient établis ſur des verités, ou du moins ſur des vrai-ſemblances qui ſoient telles, que l'on puiſſe croire raiſonnablement que les choſes ſont en effet de la maniere qu'on le dit, & non pas ſur des vrai-ſemblances, comme ſont celles des Romans & des Comedies. Car c'eſt ſe jouer de la vie des hommes que de les traiter dans leurs maladies ſuivant des raiſonne-

mens fondés ſur des imaginations & des ſuppoſitions.

On a donc raiſon de reprendre ceux d'entre les anciens Medecins qui ſe ſont conduits ſuivant les fauſſes lumieres qu'ils tiroient des ſiſtêmes de leur tems. Il n'eſt pas neceſſaire d'entrer en diſcuſſion de toutes les imaginations qui en faiſoient la baſe ; car il n'y a perſonne à preſent qui ne convienne que les idées qu'ils avoient ſur la nature & les cauſes inſenſibles des maladies, étoient fort chimeriques ; les ſentimens qu'on ſuit aujourd'hui étant très-differens des leurs, & la nature demeurant toujours la même, on eſt obligé d'avouer que lorſqu'ils ſe ſont reglés ſur ces fauſſes connoiſſances en traitant leurs malades, ils ont fait beaucoup de fautes, & que leurs ſuccès n'ont été que de purs hazards, ou des ouvrages de la nature ſeule.

Mais leur égarement eſt peu de choſe en comparaiſon de celui où l'on s'eſt laiſſé aller dans ces derniers tems. Une multitude prodigieuſe de nouveaux ſiſtêmes étant venu inonder la Phyſique & la Medecine, il n'y en a pas un qui n'ait ſervi de regle à des

Medecins pour ſe conduire en plu-ſieurs occaſions. De-là on peut juger combien on a fait de faux raiſonnemens qui n'étoient fondés que ſur ces idées chimeriques. C'eſt encore ce que l'on voit tous les jours arriver, & ce qui ne peut être que préjudiciable à la ſanté des malades. Lors donc qu'un Medecin ſe regle ſur de pareilles imaginations, n'eſt-il pas certain que ſa pratique eſt tout-à-fait hazardeuſe, & que ſi l'on doit blâmer ſa conduite, on ne peut guéres excuſer l'imprudence de ceux qui s'y fient.

Ce n'eſt pas que les Medecins qui ſont entêtés de quelque ſiſtême, le prennent toujours pour l'unique regle de ce qu'ils ordonnent. Quand l'experience leur fait connoître préciſement ce qui convient le plus, le ſens commun leur ſuffit pour les obliger de s'y conformer. Mais quand l'experience leur manque, comme dans tous les cas dont j'ai parlé, ils ne font pas de difficulté de ſe regler ſur le ſiſtême dont ils ſont prevenus, étant fauſſement perſuadés que s'il n'eſt pas veritable, il eſt du moins vrai-ſemblable.

C'eſt donc un abus effroyable dans

la Medecine, que de fonder ſur quelque ſiſtême les raiſonnemens qu'on y fait. Si ce deſordre étoit general, il ſeroit plus utile au genre humain d'abolir entierement la Medecine, que d'en permettre l'exercice : mais il eſt conſtant que la plus ſaine partie des Medecins eſt entierement éloignée de ſe conduire ſuivant les fauſſes lumieres des ſiſtêmes ; & ceux qui en ſont le plus entêtés, ne ſe reglent pas toujours ſur les connoiſſances qu'ils pretendent en tirer.

Entre les Medecins qui ont une longue pratique dans leur Art, il y en a très-peu qui faſſent aſſez de cas des ſiſtêmes pour s'y conformer en aucune façon. S'ils en ont été prevenus dans leur jeuneſſe, les connoiſſances que l'uſage leur a donné, les en ont fait revenir. Et c'eſt une preuve bien convainquante des mauvais effets des ſiſtêmes ; car ils n'ont pû ſe deſabuſer que par le mauvais ſuccès qu'ils en ont remarqué. Ce qui ne s'eſt fait qu'au préjudice des malades qui ont eu le malheur de les détromper à leurs dépens.

Les raiſonnemens ſur leſquels on

peut faire quelque fond en Medecine, sont ceux qui sont établis sur des principes tirés de l'experience, comme sont ceux dont j'ai parlé au chapitre 4ᵉ il y a aussi quelques principes pris des autres sciences dont on peut se servir comme celui-ci, *en ôtant la cause on ôte l'effet*, ou ces autres *de deux maux il faut choisir le moindre ; il faut tendre au plus grand bien* ; les preceptes dont j'ai parlé en ce chapitre ; & en un mot toutes les verités qui peuvent être de quelque usage pour la santé, doivent être employés dans les occasions où elles ont lieu.

Il seroit à souhaitter que dans un Art aussi important qu'est la Medecine, les raisonnemens ne fussent jamais fondés que sur des verités ; mais comme il y a beaucoup d'occasions où l'on ne pourroit pas en trouver qui convinssent, la raison veut que l'on se serve de vrai-semblances, pourvû qu'elles soient telles que je l'ai déja dit ; il en faut donner quelques exemples.

S'il survient à une femme dans sa couche une fievre considerable, dans laquelle on remarque des indications pour l'émetique, la maladie étant

compliquée, il seroit difficile d'avoir un assez grand nombre d'observations sur lesquelles ont pût établir un precepte qui fît connoître si ce remede convient le plus en cette occasion. C'estpourquoi il faut avoir recours au raisonnement ; par ce moyen l'on sçaura que quoique l'émetique soit indiqué par la fievre, l'évacuation qui est naturelle en cette rencontre, est une contre-indication, parcequ'on sçait par experience que l'émetique pourroit l'arrêter, en faisant remonter les humeurs vers le haut ; il pourroit aussi l'augmenter par l'agitation qu'il exciteroit dans le sang, & cela suivant la disposition de la malade. C'estpourquoi un bon Medecin ne risquera point ce remede si ce n'est dans une grande necessité. Car si la fievre est plus dangereuse que les accidens qui pourroient arriver, si le Medecin juge qu'elle est entretenue par de mauvaises humeurs qui sont dans l'estomach de la malade, ou que cette fievre soit d'une espece à laquelle l'émetique convienne, on doit se servir de ce remede, parceque de deux maux il faut éviter le pire. D'ailleurs il peut arriver

arriver que l'émetique ne dérange en rien l'évacuation ordinaire en pareil cas.

On voit que tout ce raiſonnement n'eſt fondé ſur aucune ſuppoſition, mais ſur un principe inconteſtable qui eſt que de deux maux il faut éviter le pire, & ſur la connoiſſance qu'on a du peril où la fievre expoſe la malade, & du danger qu'elle court en prenant l'émetique en cette occaſion, ce qui eſt une vrai-ſemblance tirée des obſervations.

Lorſque quelqu'un a un crachement de ſang, ou qu'il n'en eſt delivré que depuis peu de jours, il ne faut point le purger; mais s'il y a complication avec une fievre accompagnée de peſanteur à la region de l'eſtomach, que le malade ſe plaigne d'un mauvais goût, qu'il ait la langue fort chargée, on doit croire que ſon eſtomach contient des matieres corrompues qui demandent qu'on en faſſe l'évacuation. La bonne pratique de Medecine veut qu'on raiſonne alors & qu'on juge du danger qu'il y a de faire revenir le crachement de ſang en purgeant le malade, & du peril qu'il court ſi on

ne le purge pas, & ſuivant ce qu'on a lieu d'en croire, on ſe détermine au parti qu'on doit prendre.

Comme dans les maladies populaires, il y a ordinairement un caractere ſingulier qui demande de la variation dans la cure, & que par conſequent on ne peut avoir de precepte particulier par lequel on puiſſe ſe conduire, il faut de neceſſité avoir recours au raiſonnement. C'eſt ce qu'on fit dans les fievres appellées malignes qui ont regné à Paris pendant les années 1710 & 1711. Ayant reconnu que l'humeur qui cauſoit la maladie ne pouvoit pas être corrigée par les remedes, on en fit l'évacuation par des purgatifs doux & aiguiſés de quelques grains de tartre ſtibié, après avoir fait ſaigner les malades. Ces purgations reiterées réuſſirent mieux que tout autre remede. Le ſuccès qu'eut alors cette methode, approcha fort de celui qu'elle eut dans la peſte arrivée à Montpellier en 1623 comme je l'ay dit ci-deſſus.

Les bons obſervateurs ont remarqué que tant que regnent les maladies populaires, les autres eſpeces de maladies tiennent ſouvent du caractere ſingu-

lier de ces premieres. Il ne faut donc pas alors ſe regler tout-à-fait ſur les preceptes particuliers qu'on a établis pour marquer ce qui convient le plus dans ces occaſions, puiſqu'il s'y trouve la circonſtance de la maladie populaire qui en varie la cure. On doit donc tâcher de découvrir par le raiſonnement la variation qu'il y faut apporter. Ainſi dans les maladies de 1710 & 1711 differentes de la maladie populaire, on a connu qu'il falloit purger davantage que dans un autre tems.

On pourra être en peine de ſçavoir ce qu'il faut faire, lorſqu'on n'a point de precepte particulier qui convienne préciſement au cas qui ſe preſente, & que l'on n'a point de vrai-ſemblances telles que j'ai dit que le bon ſens les demande, ſur quoi on puiſſe ſe fonder pour découvrir les remedes convenables par le raiſonnement, on croira peut-être qu'au moins en cette occaſion il faudra avoir recours à quelque ſiſtême; mais ceſt une erreur, on n'y doit jamais faire aucun fond. En effet quel ſiſtême choiſiroit-on? Puiſqu'il n'y en a point qui ſoit tellement

vrai-ſemblable, qu'on puiſſe juger que les choſes ſe paſſent comme on les explique dans ce ſiſtême, plutôt que de toute autre maniere imaginable : il ne peut y avoir dans les ſiſtêmes qu'une poſſibilité apparente, comme je l'ai montré. Encore n'en eſt-on pas venu juſque-là, puiſqu'on n'en a pas trouvé qui ne ſoit ſujet à de fort grandes difficultés. On ne doit donc pas aſſurer qu'il y en ait aucun qui paroiſſe veritablement poſſible.

Cela étant, comme on n'en peut pas douter, à moins qu'on ne ſoit prevenu de quelque ſiſtême, il eſt manifeſte qu'il y a de l'imprudence à s'y regler en ce qui regarde la vie & la ſanté des hommes. Il vaudroit donc beaucoup mieux abandonner le malade à la nature que de prendre de ſi mauvais guides. Mais il ne ſe preſente preſque jamais d'occaſion dans l'exercice de la Medecine, où l'on n'ait pas quelque regle pour ſe conduire. On a premierement celles qu'il faut obſerver pour le regime de vivre ; ce qui peut contribuer beaucoup à la gueriſon des maladies : on a les regles pour ſe ſervir à propos des remedes gene-

raux ; or il n'y a gueres de maladies où l'on ne trouve lieu d'employer quelqu'un : on a enfin le secours de l'analogie par laquelle on peut trouver le remede qui convient dans une maladie, en la comparant avec celles ausquelles elle a quelque rapport.

CHAPITRE VII.

Des jugemens qu'on porte sur les remedes.

ON ne peut pas raisonnablement douter, comme je l'ai fait voir au premier chapitre, que l'on ne connoisse beaucoup de remedes utiles pour la guérison des maladies ; mais aussi l'on sçait assez que n'étant pas tous également bons, on est souvent embarassé sur le choix qu'on en veut faire, & même qu'il n'est pas rare d'en voir employer qui sont fort dangereux.

Si les bons remedes guérissoient toujours & que les mauvais ne manquassent jamais de faire du mal, il seroit aisé de les distinguer les uns des

autres. Mais la difficulté d'en faire le discernement, vient de ce que les bons remedes ne soulagent pas infailliblement, & qu'ils sont même quelquefois suivis d'accidens fâcheux, que les mauvais remedes ne produisent pas toujours de mauvais effets, & que même on ne laisse pas assez souvent de guérir quoiqu'on s'en serve. Cela arrive d'ordinaire parce que le mal est plus fort qu'un bon remede, & qu'ainsi nonobstant l'usage qu'on en fait la maladie augmente. Au contraire la nature est assez souvent si forte, qu'elle peut resister au mal & au mauvais remede : ce qui fait que quoiqu'on en prenne de dangereux, on n'en remarque pas toujours des suites fâcheuses.

De-là naît la contrarieté qui se trouve dans les sentimens au sujet des remedes. Ce ne sont pas seulement les Medecins qui sont opposés les uns aux autres sur ce sujet. Aujourd'hui que tout le monde se mêle de raisonner sur la Medecine sans y rien connoître, il n'y a gueres de personnes si peu intelligentes qu'elles soient, qui ne prennent un parti, & qui ne s'en-

gagent dans quelque opinion, ordinairement par hazard ou par caprice, & presque jamais par raison.

On voit des gens qui s'entêtent tellement d'un remede, qu'ils ne tarissent jamais sur les louanges qu'ils lui donnent : d'autres le regardent comme quelque chose de très-pernicieux. Quand une personne se trouve attaquée de maladie, les avis ne lui manquent pas ; chacun lui conseille quelque remede qu'il éleve au dessus de tous les autres, & qu'il assure être fort éprouvé ; Ceux qui sont assez crédules pour suivre ces conseils, apprennent souvent à leurs dépens, à ne pas donner si legerement leur confiance en ce qui regarde leur santé.

Dans une telle diversité de sentimens si opposés, il est impossible qu'il n'y ait un grand nombre d'erreurs, & c'est ce qu'il est aisé de remarquer ; car on voit beaucoup de personnes qui blâment d'excellens remedes, & il n'y a pas moins de gens qui en approuvent de très-dangereux. Ces erreurs sont d'autant plus pernicieuses qu'il est difficile d'en revenir quand on en est une fois entêté ; parceque

chacun appuyant son sentiment sur quelque experience, il le croit très-bien fondé, l'observation étant la regle la plus sûre qu'on puisse suivre en Medecine.

Mais si l'experience a donné occasion à l'erreur, c'est qu'on s'est contenté d'un trop petit nombre d'observations, & qu'on ne les a pas faites avec tout le soin & toutes les précautions necessaires pour n'être point trompé. On attribue souvent à un remede, des succés qui sont l'effet de la nature, ou l'on impute aux remedes de fâcheux évenemens, qui veritablement sont les suites de la maladie : car dans les malades il arrive assez souvent des changemens, soit en bien soit en mal, qui ne viennent pas des remedes, comme l'experience le montre assez quand on n'en use point : puisqu'il ne laisse pas d'arriver de ces changemens, on ne peut d'ordinaire les attribuer alors qu'à la nature lorsqu'ils sont salutaires, ou à la maladie quand ils sont dangereux. Si ces évenemens étoient precedés de quelques remedes, la plûpart du monde ne jugeant des choses que par le succès

ſuccès auroit approuvé ou condamné les remedes, ſuivant le bien ou le mal qui eſt arrivé, quoiqu'ils n'y euſſent point contribué.

Les faux jugemens qu'on porte au ſujet des remedes, ne peuvent être que très-préjudiciables, parcequ'on ſe regle ſur ces idées dans les conſeils qu'on donne aux malades, & il en arrive ſouvent du deſordre lorſqu'on ſuit de tels avis. C'eſt pourquoi il eſt d'une grande importance, de deſabuſer ceux qui ſont tombés dans l'erreur ſur cette matiere.

On ſe trompe en cette occaſion, ou en approuvant de mauvais remedes, ou en rejettant ceux qui ſont bons, ou enfin en préferant un remede moins bon à un autre qui l'eſt davantage.

Pour juger ſi un remede eſt bon ou mauvais pour une maladie, il faut comparer le ſuccès qui ſuit l'uſage qu'on en fait, avec ce qui arrive quand on laiſſe agir la nature ſeule. Si en uſant d'un certain remede on guérit plus ſouvent & plus aiſément d'une maladie, que quand on ne fait rien, il faut regarder ce remede comme utile; & ſi l'on guérit moins ſouvent & plus dif-

ficilement l'orſqu'on s'eſt ſervi de ce remede, on doit juger qu'il n'y eſt pas propre, & qu'il ne faut jamais l'employer dans une pareille occaſion.

Il ſuit de-là qu'il ne faut point deſapprouver un remede, & en condamner l'uſage dans une certaine maladie, parcequ'il a manqué de réuſſir en quelques occaſions, car cela ne prouve nullement qu'il ne puiſſe aider la nature de maniere que les malades guériſſent plus ſouvent quand ils uſent de ce remede, que quand ils ne font rien ; autrement il faudroit rejetter toutes ſortes de remedes ; car il y a une telle diverſité dans les maladies & dans les temperamens, que les remedes qui ſont le plus generalement reçûs & approuvés ne laiſſent pas de manquer quelquefois.

Il ſuit encore que quoiqu'on ait raiſon de juger qu'un remede a produit un mauvais effet dans une maladie, on ne doit pas croire pour cela qu'il n'y ſoit pas convenable ; parcequ'on ne peut pas en conclure, qu'il ſoit plus utile de ne rien faire à ceux qui ont cette maladie, que de ſe ſervir de ce remede.

Si l'on veut éviter l'erreur en cette oc-

caſion, il eſt neceſſaire d'examiner ſi le remede produit rarement ce mauvais effet, & ſi le mal eſt plus dangereux que l'accident qui en eſt cauſé, car en ce cas on ne doit pas faire de difficulté de ſe ſervir de ce remede, quand on n'a rien de meilleur.

Ainſi quoique le mercure cauſe quelquefois de grands deſordres & la mort même, quelque ſoin qu'on prenne pour l'employer d'une maniere convenable aux forces & au temperament du malade, on ne doit point blâmer un Medecin d'en ordonner l'uſage dans la maladie venerienne, parcequ'il vaut mieux encore courir ces riſques, que de s'expoſer à toutes les ſuites de cette fâcheuſe maladie, pour laquelle on n'a pû juſqu'à préſent trouver de meilleur remede.

Mais ſi quelques mauvais évenemens ne ſuffiſent pas pour faire rejetter un remede, un petit nombre de bons ſuccès ne doivent pas le faire approuver. Car il peut arriver que la guériſon vienne de la nature, & que le remede n'y ait pas contribué. Et bien loin qu'on puiſſe croire que quelque ſuccès ſuffiſe pour faire juger qu'un remede

convienne en pareil cas, on ne doit pas même s'assûrer là-dessus qu'il n'y soit pas contraire. Car s'il n'a pas causé de desordre, cela pourroit venir de la force du temperament du malade, qui a surmonté la cause de la maladie & la mauvaise qualité du remede.

Pour ne se point tromper, il faut, comme j'ai dit, ne juger de la vertu des remedes que sur un grand nombre d'observations. Car l'on n'est tombé & l'on ne tombe encore tous les jours dans l'erreur, en condamnant de bons remedes, & en attribuant à d'autres des vertus qu'ils n'ont pas, que parcequ'on en a jugé sur un trop petit nombre d'observations faites sans assez de réflexion.

L'erreur que l'on doit éviter le plus soigneusement, est celle de beaucoup de gens qui preferent des remedes moins bons, à de meilleurs qu'ils s'imaginent être fort au-dessous de ceux dont ils sont prévenus. Quoique cette erreur ne paroisse pas si considerable, que celles de ceux qui blâment de bons remedes ou qui en approuvent de dangereux, elle est neanmoins plus préjudiciable, parcequ'elle est bien plus ordinaire.

Pour empêcher qu'on ne tombe dans cette erreur, il faut examiner quelles ſont les conditions qui doivent faire regarder un remede comme le meilleur.

Un fameux Medecin de l'Antiquité demandoit trois qualités dans un bon Medecin, qu'il guérît ſûrement, promtement & agréablement, *tutò, citò & jucundè.* On peut établir les mêmes conditions pour regler la preférence qu'il faut donner aux remedes dans le choix qu'on en fait, de ſorte qu'on regarde comme le meilleur remede celui qui guérit le plus ſûrement, le plus promtement, & le plus agréablement.

Il faut en premier lieu qu'un remede pour être preferé aux autres, guériſſe plus ſûrement, c'eſt-à-dire qu'il ſoit le plus efficace pour ſauver la vie du malade lorſqu'elle court riſque; cette condition eſt la plus eſſentielle, & quand un remede ne ſeroit pas le plus promt & le plus agreable, s'il y a un plus grand nombre de malades qui rechappent par ſon uſage, il eſt à preferer à tous les autres. Lorſqu'on dit qu'un remede doit guérir ſûrement, cela ſignifie encore qu'il faut qu'il gué-

riſſe ſi bien les malades, qu'ils ne ſoient pas ſujets aux rechutes.

La ſeconde condition eſt que les remedes guériſſent promtement, de ſorte qu'entre deux remedes que l'on propoſe, le reſte étant égal, celui qui guérit le plutôt, doit être preferé à l'autre.

La troiſiéme eſt que les remedes ſoient agréables; car un malade ſouffre aſſez du mal qu'il endure, ſans qu'il ait encore le chagrin de prendre des choſes deſagréables, lorſqu'on peut lui en donner d'auſſi ſalutaires, qui ne ſoient pas ſi difficiles à prendre. Mais qu'un remede ſoit agréable ou non, cela ne ſert ni ne préjudicie à la guériſon du malade.

C'eſt pourquoi comme dans le choix des remedes on a principalement égard au rétabliſſement de la ſanté, au lieu de cette derniere condition, je crois qu'il ne feroit pas mal à propos d'en ſubſtituer une autre de plus grande conſequence, qui eſt de preferer les remedes qui agiſſent avec le moins de violence. Ce n'eſt pas à dire neanmoins qu'il faille toujours ſe ſervir de remedes dont l'operation ſoit douce; car

dans les maladies violentes ou dans celles qui ſont opiniâtres, la prudence oblige ſouvent d'employer des remedes fort actifs, à ſçavoir lorſqu'on juge qu'ils guériront plus ſûrement; mais cela ſignifie que de pluſieurs remedes qui ſont également ſûrs, il faut préferer le plus doux, quand bien même il ne ſeroit pas tout-à-fait ſi promt.

C'eſt à quoi il faut faire beaucoup d'attention dans le choix des remedes; car ceux qui ſont violens en guériſſant la maladie fatiguent tellement le corps, qu'il a plus de peine à ſe rétablir, & leur uſage frequent ruine la bonne conſtitution des parties.

Cette condition étant plus eſſentielle que la troiſiéme qui eſt ci-deſſus marquée, il ſemble qu'il ſeroit plus à propos de la mettre à la place, & de dire que le meilleur remede eſt celui qui guérit le plus ſûrement, le plus promtement & le plus doucement, *tutò, citò & leniter.*

Ce n'eſt pas une petite difficulté que de découvrir quels ſont les remedes qui ont ces conditions. La varieté qui ſe trouve dans les maladies & dans les temperamens, la difference des âges

& des sexes, la diversité des pays & des saisons y apportent de grands changemens; de sorte que le remede qui est le meilleur dans une maladie accompagnée de certains accidens, ne l'est souvent pas dans la même maladie, lorsqu'on y en remarque d'autres. Les remedes qui conviennent à un certain temperament, ne sont quelquefois pas propres dans la même maladie à un autre qui est different. Il en est de même de la diversité des âges, des sexes, des pays, & des saisons.

Il est vrai que toutes ces differences ne demandent pas toujours de la varieté dans les remedes. Car le Quinquina par exemple, qui est le meilleur remede connu pour les fievres intermittentes, réussit dans des temperamens très-differens, il convient aux femmes comme aux hommes, aux enfans aussi-bien qu'à ceux qui sont avancés en âge, il n'a pas moins de succès en France qu'au Perou, en hyver qu'en automne.

Mais une grande partie des remedes ne sont pas si universels; le Gayac est un sudorifique convenable aux personnes grasses & repletes, il n'est pas propre à ceux qui sont d'une constitu-

tion ſeche & delicate ; l'Eſquine & la Salſepareille leur ſont plus ſalutaires. La ſaignée ne convient pas tant aux enfans & aux vieillards qu'aux jeunes gens. Le tartre émetique réuſſit en beaucoup d'occaſions à Paris : il eſt dangereux àRo me ſelon Baglivi.

Si l'on avoit une connoiſſance parfaite tant de la nature du corps humain & des maladies qui y ſurviennent, que de celle des plantes, des animaux & des mineraux dont on tire les remedes, il ſeroit aiſé de découvrir ceux qui conviennent dans chaque maladie, & de diſtinguer leſquels ſont les meilleurs; mais comme la nature des corps conſiſte dans une diſpoſition des parties inſenſibles, ce qui eſt le ſentiment de tous les nouveaux Philoſophes, ou dans quelque autre choſe qu'on ne connoît point ; ſi c'eſt le dernier, il eſt clair que la nature des corps eſt entiérement inconnue ; ſi c'eſt le premier, on n'en eſt pas plus éclairé pour ſçavoir en general que la nature des corps dépend d'une diſpoſition de ſes parties inſenſibles, lorſqu'on ne ſçait pas préciſement quelle eſt cette diſpoſition.

Or comme on ne peut pas connoître

la diſpoſition des parties inſenſibles qui compoſent le corps humain, laquelle le rend propre à excercer toutes ſes fonctions, on ne peut pas non plus ſçavoir, quel eſt le dérangement qui arrive dans cette diſpoſition, & qui rend le corps malade, empêchant qu'il n'exerce quelqu'une de ſes fonctions. Car, comme j'ai déja dit, preſque toutes les maladies conſiſtent dans une diſpoſition vicieuſe des parties inſenſibles du corps.

Si l'on ne peut connoître la nature du corps humain, il n'y a pas plus de moyen de découvrir la nature des vegetaux, des animaux & des mineraux, puiſqu'elle conſiſte auſſi dans la diſpoſition des parties inſenſibles qui compoſent ces corps; il n'eſt donc pas poſſible de connoître la proprieté que les remedes ont de guérir les maladies par la convenance qu'il y a entre la nature du remede & celle du mal; c'eſt pourquoi il faut chercher un autre moyen pour ſçavoir quels ſont les remedes les plus propres en chaque occaſion.

Les Chimiſtes ſe ſont flatés d'avoir penetré plus avant que les Philoſophes dans la connoiſſance de la nature; ils ont

crû avoir découvert plus certainement les veritables principes des corps, parcequ'ils en ont tiré par le moyen du feu, des substances ausquelles ils ont donné ce nom : en ayant retiré de cinq sortes, ils ont établi cinq principes; à sçavoir l'esprit, l'huile ou le souffre, le sel, l'eau & la terre. L'on retire à la verité toutes ces substances des animaux & des vegetaux, mais non pas des mineraux. Les Chimistes n'ont pas manqué de bien faire valoir l'avantage qu'ils avoient pardessus les autres Philosophes, de pouvoir exposer aux yeux leurs principes, au lieu que ceux que les Philosophes ont établis, ne sont la plûpart que des imaginations.

Mais cet avantage quelque grand qu'il paroisse, a été plus nuisible qu'utile aux Chimistes, parcequ'il les a fait tomber en beaucoup d'erreurs, & ne leur a servi de rien pour connoître ce qu'ils pretendoient découvrir; car se persuadant par cette raison que leurs principes étoient beaucoup plus assûrés que ceux des Philosophes, ils se sont imaginés pouvoir juger de la nature & des proprietés des corps, par les proprietés des principes qu'ils en tiroient.

C'eſt en quoi ils ſe ſont trompés, parceque le feu ayant agi avec beaucoup de violence ſur ces prétendus principes pour les ſeparer, il les a changés aſſés conſiderablement de l'aveu même des Chimiſtes. Ce qui prouve qu'ils n'ont pas eu raiſon de prétendre juger de l'effet de ces principes dans le corps dont on les retire, par celui qu'on leur voit produire après qu'on les en a tirés par le feu.

D'ailleurs ils ſont obligés de reconnoître que les propriétés des corps dépendent principalement de la diſpoſition que ces principes y ont, avant qu'on les faſſe paſſer par le feu; or il n'y a aucun moyen de connoître cette diſpoſition, étant impoſſible de la découvrir par les ſens; ils s'abuſent donc de prétendre avoir par le ſecours du feu, des connoiſſances plus aſſûrées que celles qui ſont établies ſur les imaginations des Philoſophes.

L'experience confirme cette verité; car ſi on diſtille des alimens ou des medicamens, on reconnoîtra que les principes qu'on en tire n'ont pas les mêmes proprietés, que les alimens ou les medicamens dont on les a tirés. Si

par exemple après la diſtillation d'un poulet ou d'une perdrix, on remêloit enſemble tout ce qu'on en a tiré, bien loin que ce mêlange fût capable de nourrir comme auroit fait le poulet ou la perdrix, on en ſeroit incommodé ſi on en mangeoit : mais la mauvaiſe odeur & le goût deſagréable de ce mêlange ſeroit ſuffiſant pour empêcher qu'on n'en mangeât. Il en eſt de même des medicamens : ſi l'on mêle ce que l'on retire du Quinquina & de l'Ipecacuanha par la diſtillation, ces mêlanges ne ſeront plus propres pour guérir les fievres intermittentes, ni pour la dyſenterie.

La prévention où l'on a été pour la Chimie, a fait croire il y a quelque tems, qu'en faiſant l'analyſe des plantes par le feu, on pourroit découvrir leurs vertus : on a fait de grandes dépenſes pour réuſſir dans cette entrepriſe, mais on a reconnu enfin que c'étoit perdre ſa peine & ſon charbon ; car on a remarqué que des plantes dont les proprietés étoient extrémement differentes, donnoient des principes ſemblables & en même quantité, comme le Choux-fleur & le Solanum furioſum, le pre-

mier étant un aliment, & le second un poison ; il en est de même du Cerfeuil & de la Cigue.

Les Chimistes sont si peu convaincus qu'il y ait quelque sûreté à prendre sur ces analyses, qu'il n'y en a point qui voulût se fier pour son usage propre, sur les connoissances qu'il en pourroit tirer, s'il n'en avoit pas d'ailleurs. Si, par exemple, on apportoit des Indes de deux sortes de fruits inconnus en ce pays-ci, dont l'un fût bon à manger & l'autre fût un poison, on peut s'assûrer qu'il n'y auroit pas un Chimiste qui fût assez temeraire, pour prétendre distinguer par quelque operation chimique, celui qui seroit propre à nourrir d'avec celui qui seroit poison, & pour en manger sur la foi de l'analyse qu'il en auroit faite. Si donc on ne peut point par la distillation reconnoître un fruit propre à nourrir d'avec celui qui empoisonne, comment pourroit-on distinguer par ce moyen les differentes vertus que les Medicamens ont, d'être utiles dans une maladie plutôt que dans une autre, de convenir à ceux qui sont d'un certain temperament, & non pas à ceux qui en ont un diffe-

rent, d'être propres dans le commencement, ou le progrès, ou la force, ou le declin d'une maladie, & d'être contraire dans un autre tems.

Enfin si on pouvoit connoître par la Chimie le vice du sang & des humeurs, la proprieté des medicamens & la convenance ou la disconvenance qu'il y a des uns aux autres, pourquoi les Chimistes n'ont-ils pû découvrir de remede pour la Goutte & pour d'autres maladies qui ont passé jusqu'à présent pour incurables?

Ce n'est pas que je veuille rejetter les remedes que la Chimie nous fournit; il y en a qui sont utiles, mais ils ne sont pas en si grand nombre, & la plûpart ne sont pas si bons que beaucoup de gens se l'imaginent. Quelle que soit leur efficacité, ce n'est point par les distillations qu'on l'a connue. Le tartre émetique est un des meilleurs remedes que la Chimie prepare; est-ce par l'analyse chimique qu'on a découvert la proprieté qu'il a de faire vomir? Non sans doute, car aucune des drogues dont il est composé n'ayant cette vertu, on n'a pû juger que leur mélange preparé de la maniere dont on fait le tartre émetique, ac-

querroit cette qualité, l'antimoine par lui-même ne faisant point vomir. On doit porter un semblable jugement des autres remedes Chimiques.

C'est donc par la seule experience qu'on peut découvrir la vertu des remedes, & connoître ceux qui ont les qualités, que j'ai dit qu'un remede doit avoir pour être preferé aux autres. Ainsi on sçaura qu'un remede guérit plus sûrement qu'un autre, lorsqu'on aura remarqué par un nombre suffisant d'observations faites avec toute la prudence necessaire, que par le secours de ce remede un plus grand nombre de malades sont rechappés, que non pas par l'usage de l'autre. On connoîtra qu'un remede guérit plus promtement, quand on aura remarqué de la même maniere, que les malades qui auront usé de ce remede, auront été plutôt guéris que ceux qui en auront employé d'autres. On verra qu'un remede agit plus doucement, quand on aura assez souvent observé que les malades auront été moins fatigués après son usage, que quand ils se seront servis des autres.

Voilà la seule route que l'on doit tenir,

tenir, si l'on ne veut point s'égarer; voilà le veritable moyen de juger sûrement de la vertu des medicamens; c'est aussi la seule regle par laquelle on doit examiner les jugemens qu'on fait d'ordinaire sur les remedes; donnons-en quelques exemples pris de ceux qui sont le plus en usage.

Il n'y a point de remede qui ait eu plus d'approbateurs & plus d'adversaires que la saignée. Il s'est trouvé des Medecins qui en ont entierement défendu l'usage: plusieurs n'ont pas voulu tout-à-fait le condamner, mais ils ne croyoient pas qu'il fût à propos de le rendre frequent: d'autres enfin en ont fait un remede à tous maux. On trouve à présent peu de personnes, qui rejettent tout-à-fait la saignée; mais il y en a beaucoup qui prétendent qu'on ne doit saigner que rarement, & s'élevent fort contre ceux qui ordonnent souvent la saignée.

Pour sçavoir lesquels ont raison, il faut avoir recours aux regles que j'ai établies. Ainsi dans les occasions où les uns prétendent que la saignée convient le plus, les autres au contraire soutiennent qu'il y a d'autres remedes

qu'on lui doit preférer, il faut examiner ſi la ſaignée guérit le plus ſûrement, le plus promtement & le plus doucement, ou ſi c'eſt quelqu'autre remede qui a ces avantages; c'eſt par-là qu'on en doit décider; mais cet éxamen ne ſe pouvant faire ſans un grand nombre d'obſervations, il faut conclure de-là que la plûpart de ceux qui parlent ſi déciſivement ſur ce ſujet, ſont entierement incapables d'en juger, puiſqu'ils n'ont pas les connoiſſances qui ſont abſolument neceſſaires, pour connoître ſi ce remede-là eſt le plus convenable, ou s'il ne l'eſt pas.

Comme il y a des occaſions où la ſaignée a les conditions requiſes pour être préferée à tous les autres remedes connus, il y en a auſſi où quelque autre remede a ces mêmes prérogatives. Il n'eſt pas neceſſaire d'entrer dans un détail qui meneroit trop loin; on peut dire en general qu'il n'y a point de remede qui réuſſiſſe plus ſouvent en France, ſurtout dans les maladies aigues, & dont les ſuccès ſoient plus marqués.

Il faut neanmoins garder de la mediocrité en preſcrivant la ſaignée, com-

me on eſt obligé de faire en toutes choſes ; & même lorſqu'on connoît qu'un autre remede eſt auſſi utile, je ſerois d'avis qu'on épargnât le ſang. Mais quand on a reconnu par un nombre ſuffiſant d'obſervations, quel eſt le moyen le plus ſûr & le plus promt pour guérir la maladie, on doit la mettre en uſage, parceque ſi elle affoiblit, elle a au moins l'avantage de ne pas fatiguer & ruiner le corps comme beaucoup d'autres remedes.

Ceux qui ſont oppoſés à la ſaignée diſent que le ſang étant le tréſor de la vie, on ne doit le répandre que dans une grande neceſſité. Mais ils ſe trompent de croire que la vie dépende de la quantité du ſang ; elle conſiſte dans ſa circulation, puiſque tant que le ſang circule on eſt en vie, dès que ſa circulation ceſſe, on meurt. Que ſert-il donc d'avoir tout ſon ſang, quand il ne circule plus ? Ne vaut-il pas mieux en faire tirer une partie, pour entretenir & conſerver la circulation du reſte. On doit y avoir d'autant moins de répugnance, que le ſang ſe repare facilement. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'on n'en doit jamais tirer une quan-

tité si grande, qu'il n'en reste pas assez pour entretenir la vie.

L'opposition que tant de gens témoignent pour la saignée, ne vient pas d'une connoissance qu'ils ayent que ce remede soit moins utile que les autres, mais d'une aversion qui est naturelle aux hommes de voir couler leur sang. C'est un instinct que Dieu leur a donné pour le conserver à cause du besoin qu'ils en ont pour vivre, & pour se maintenir en vigueur. Mais si les hommes ont des instincts pour se conserver en santé, ils n'en ont pas de même pour se guérir des maladies. Ainsi la faim est un instinct qui doit servir de regle pour manger quand on se porte bien : mais on fait quelquefois très-mal de le suivre quand on est malade. Il ne faut donc pas se conduire dans les maladies par les instincts que Dieu a donnés pour la conservation de la santé.

Quoique la saignée & la purgation soient les plus grands remedes de la Medecine, & à peu près aussi utiles l'un que l'autre ; on a neanmoins des sentimens très-differens à l'eur égard, la plûpart ont beaucoup plus d'éloi-

gnement pour la ſaignée qu'il ne faut, & ſont trop portés pour la purgation. On voit pourtant arriver plus de deſordres de ce dernier remede que du premier : la raiſon de cela eſt, qu'il eſt bien plus aiſé de diſtinguer quand la ſaignée ne convient pas, que de connoître quand la purgation eſt contraire ; d'où il arrive qu'on ſe trompe plus aiſément en ordonnant celle-ci, qu'en preſcrivant l'autre.

La préference qu'on donne ordinairement à la purgation, ne vient pas de ce qu'on ait connu par un aſſez grand nombre d'obſervations, qu'elle ſoit le meilleur remede pour guérir les malades dans les occaſions pour leſquelles on la propoſe ; ce qui montre que ce jugement n'eſt pas raiſonnable ; mais on a plus de penchant pour la purgation que pour la ſaignée, parcequ'en ſaignant on tire le ſang tout pur, au lieu que par la purgation on évacue des humeurs qui par leur mêlange avec les excremens, étant deſagréables à la vûe & bleſſant l'odorat, offrent à l'eſprit une idée de corruption.

On juge de-là que la purgation fait

ſortir du corps des matieres corrompues, qui ne pouvoient être que préjudiciables à ſes fonctions, & qu'en les évacuant on ne contribue pas peu à la ſanté. Il n'eſt pas neceſſaire d'apporter beaucoup de raiſons pour faire voir le ridicule de ce jugement, il eſt trop manifeſte par lui-même, & l'experience le montre aſſez ; car il arrive ſouvent que quand les purgatifs ſont mis en uſage par des perſonnes qui ne ſçavent pas dans quelles occaſions on doit s'en ſervir, le mal augmente bien loin de diminuer, quoiqu'en apparence la purgation ait fait ſortir beaucoup d'humeurs corrompues, dont l'évacuation devroit produire un grand ſoulagement.

Pour faire connoître quelle eſt l'erreur de ceux qui ſont exceſſivement portés à la purgation, il ſuffit de conſiderer que les purgatifs n'agiſſent que parcequ'ils ſont contraires à l'économie du corps, & qu'ils tiennent en cela des poiſons, puiſque l'action des uns & des autres offenſe les parties.

Le principal effet des purgatifs eſt produit dans l'eſtomach & dans les inteſtins, dont ils irritent la ſurface in-

terne ; ce qui fait que ces parties redoublent leur mouvement pour chasser ce qui les incommode. Les matieres corrompues qui s'y trouvent, & qui troublant la digestion causent la maladie, ou du moins apportent un grand obstacle à la guérison, sont en même tems évacuées par la force du mouvement que procurent les purgatifs ; ce qui pour l'ordinaire n'arriveroit pas, si l'on n'avoit point usé de ces remedes.

Les purgatifs n'agissent pas seulement dans l'estomach & dans les intestins ; leurs parties les plus subtiles passent jusques dans le sang par la route du chile, & circulent avec lui par tout le corps, dont ils irritent les parties. Cet effet est très-sensible lorsqu'on a pris quelque violent purgatif : les gens credules jugent de-là que le remede cherche par tout pour en dénicher les mauvaises humeurs.

Quand les purgatifs sont plus doux, on ne s'apperçoit pas d'ordinaire de cet effet par le sentiment ; ils ne laissent pas neanmoins d'être distribués de même que les plus violens, & d'agir comme eux, quoique plus foiblement : ce qui arrive après leur usage

le fait connoître, puisqu'on s'apperçoit toute la journée d'une augmentation de chaleur dans les parties.

Enfin pour montrer évidemment que les purgatifs agissent par irritation, & qu'ils sont contraires à l'économie du corps, c'est que quand il arrive qu'ils ne purgent que peu ou point du tout, & qu'ainsi n'étant point chassés du corps par la voye ordinaire, il s'en porte une grande quantité dans le sang, ils troublent l'économie du corps, & l'on en est incommodé plus ou moins selon leur violence, jusqu'à ce qu'ils soient poussés dehors par la voye des urines ou des sueurs, ce qui est le plus ordinaire, ou par la transpiration insensible.

Cette évacuation de ce qu'il y a des purgatifs, qui s'est mêlé avec le sang, est procurée par la disposition admirable de toutes les parties, qui sont ajustées de maniere, qu'elles ne manquent pas de faire des efforts continuels, pour se débarasser de ce qui les incommode, & les empêche d'exercer leurs fonctions.

Quoique les purgatifs soient tels que je viens de dire, ce seroit tomber

dans

dans un excès encore plus dangereux de vouloir en interdire tout-à fait l'uſage, comme ont fait autrefois quelques Medecins. On les doit en effet regarder comme un mal, mais moindre que de laiſſer dans l'eſtomach & dans les inteſtins des matieres corrompues qui empêcheroient que la digeſtion ne ſe fît comme il faut ; moindre auſſi que de ſouffrir dans les autres parties, des humeurs qui doivent être évacuées par les purgatifs, parcequ'elles pourroient y cauſer du deſordre.

Tout ce qu'on peut conclure de ce que j'ai dit, c'eſt qu'il ne faut point uſer des remedes purgatifs ſans neceſſité & ſans beaucoup de prudence. En un mot on ne doit s'en ſervir que lorſqu'on connoît par un nombre ſuffiſant d'obſervations ou par des raiſonnemens bien fondés, que ces remedes ſont les plus ſûrs, les plus prompts, & les plus doux pour guérir les maladies pour leſquelles on les employe.

Si l'on ſuivoit cette regle non ſeulement en ces occaſions, mais encore dans toutes celles où il s'agit d'examiner ce qu'il y a de meilleur pour guérir une maladie, on pourroit s'aſ-

ſûrer de faire tout ce dont la prudence humaine eſt capable ; car l'on ne tombe dans l'erreur & l'on ne fait des fautes dans le traitement des maladies, que pour ne pas ſe conformer à cette regle ; & c'eſt de-là que vient la grande quantité de faux jugemens qu'on porte d'ordinaire ſur les remedes. Il ſeroit trop long d'entrer dans un détail de toutes ces erreurs, je parlerai ſeulement de celles qui ſont les plus generales tant par rapport au grand nombre de maladies qu'elles concernent, que par rapport à la multitude des perſonnes qui en ſont prévenues.

Ces erreurs ſont celles qu'on a ſur les remedes ſimples & les compoſés ; ſur les remedes generaux & les ſpecifiques ; ſur les cordiaux & ſur le frequent uſage des remedes.

Les Medecins comprennent ſous le nom de ſimples, tous les medicamens qui ſont ſans mêlange fait par la main des hommes. Ainſi l'antimoine eſt un remede ſimple qui provoque la ſueur ; la vipere eſt un remede ſimple qu'on employe dans pluſieurs maladies ; la rubarbe eſt un remede ſimple qui eſt purgatif. Mais le vulgaire n'entend

par le mot de simple, que les plantes qui ont quelque vertu medecinale.

Les remedes composés sont ceux qui se font par le mêlange de plusieurs drogues, tels sont la theriaque, la confection d'hyacinthe, l'orvietan.

Dans les jugemens qu'on porte sur ces remedes on tombe en deux erreurs opposées, les uns estiment & relevent trop les remedes simples, les autres sont choqués de la simplicité d'un remede, sur tout quand il est commun, & veulent ou des remedes extraordinaires, ou des remedes fort composés.

Ces erreurs viennent de ce que l'on ne suit pas les regles marquées ci-dessus; car ce n'est pas la simplicité ou la composition d'un remede qui le doit faire estimer ou désapprouver. Il faut s'en servir quand il est le meilleur dans l'occasion présente; il faut au contraire le rejetter quand il ne l'est pas: & ce n'est que par les regles prescrites qu'on en peut juger.

Bien loin que l'on puisse désapprouver un remede précisément parcequ'il est simple, cette qualité le doit faire préferer aux autres, quand il est aussi bon. Et non seulement on doit préfe-

rer les ſimples aux compoſés, mais entre les compoſés il faut choiſir ceux qui le ſont moins ; il faut même préferer ceux qui ſont communs à ceux qui ſont extraordinaires. En effet que ſert une grande multitude de drogues, lorſqu'on peut obtenir le même effet par une ſeule, ou par un petit nombre de drogues ? La plus grande partie des compoſitions ne ſont utiles qu'aux Marchands, elles ſont d'ordinaire préjudiciables aux malades par la dépenſe, & aſſez ſouvent contraires au rétabliſſement de leur ſanté.

Quoiqu'on ne doive pas blâmer les compoſitions dont on a reconnu l'utilité par un grand nombre d'experiences, il ne faut pas en faire de nouvelles ſans de bonnes raiſons ; car pour une bonne compoſition qu'on a découverte, combien en a-t-on mis en uſage qui ſe ſont trouvées fort dangereuſes ? Cela ne s'eſt fait qu'aux dépens des malades, & le peu de bonnes compoſitions dont l'utilité a été confirmée par un grand nombre d'experiences, ne feront jamais tant de bien, qu'a fait de mal la multitude de celles que le mauvais ſuccès a empêché de venir en uſage commun.

Comme la nature des corps eſt inconnue & que l'experience eſt le ſeul moyen qui nous reſte pour en découvrir les proprietés, ce n'eſt auſſi que par cette voye qu'on peut ſçavoir la vertu d'une compoſition. La connoiſſance qu'on a des qualités de chaque drogue qui y entre, ne ſuffit pas pour connoître à quoi cette compoſition eſt propre, puiſque nous en voyons qui font des effets tout differens, de ceux que produiſent les ſimples qu'on y a mis ; & même il y a des ſimples qui ayant une qualité ſemblable, ne font plus étant mêlés enſemble le même effet qu'ils produiſoient auparavant.

C'eſt ce qui fait voir évidemment la témerité de ceux qui ordonnent ſur le champ des compoſitions qu'ils prennent dans leur tête, ſans ſe mettre en peine ſi elles ont jamais été employées. Si les ſimples qu'on y met ont la même vertu, pourquoi ne s'en pas ſervir de peu ou même d'un ſeul ; s'ils ont des proprietés differentes, comment juger de l'effet que leur mêlange produira, comment ſçavoir que leurs differentes qualités ne ſe détruiront pas les unes les autres ? Comme on voit arriver que

deux choſes qui ſont agréables au goût étant priſes ſéparément, font une impreſſion deſagréable ſi on les joint enſemble, ne doit-on pas craindre que deux ou pluſieurs drogues qui ſéparément font un bon effet, étant mêlées enſemble n'en produiſent un mauvais, puiſqu'elles peuvent faire des impreſſions fort differentes ſur les parties.

Je n'ai pas deſſein de blâmer toutes les compoſitions; ce que j'ai dit n'eſt que pour montrer qu'on ne doit pas en faire de nouvelles de ſa tête, lorſqu'il y a des remedes ſimples ou des compoſitions connues par un long uſage, qui conviennent dans le cas dont il s'agit.

Il ne faut pas ſeulement préferer les remedes ſimples aux compoſés, quand ils ſont également bons, mais on doit encore ſe ſervir plutôt des remedes communs que de ceux qui le ſont moins. Car comme il n'y a point de remede ſi generalement bon, qui ne produiſe quelque mauvais effet dans de certains ſujets, les communs étant plus connus, on pourra plus aiſément ſçavoir quand ils ne conviennent pas. Ce qui fait voir l'erreur de ceux qui mépri-

ſent l'eau pure, qui eſt veritablement un excellent remede en beaucoup d'occaſions, ſans avoir d'autre raiſon que parcequ'elle eſt commune.

En donnant la preference aux remedes ſimples je n'entends pas ce mot au ſens du vulgaire, qui n'appelle ſimples que les plantes medecinales. C'eſt une erreur de croire que les plantes doivent être preferées aux autres ſimples, puiſque parmi les mineraux & même dans les animaux on trouve des remedes qui ſont plus convenables pour de certaines maladies, qu'il n'y en a parmi les plantes.

Entre tous les vegetaux on n'en connoît point qui procure le vomiſſement avec plus de ſûreté, d'efficacité & de douceur que quelques préparations d'Antimoine. On n'en connoît point qui arrête les hemorragies auſſi ſûrement que l'Alun. Le Mercure eſt le meilleur remede qu'on ait pu découvrir pour les maladies veneriennes. Le Fer eſt le plus efficace dans les pâles couleurs & dans quelques autres maladies. L'experience ne montre-t-elle pas tous les jours que les eaux minerales gueriſſent des maladies qui avoient reſi-

ſté à tous les autres remedes. Or il eſt conſtant qu'elles ne tiennent leur vertu, que des mineraux que l'eau a diſſous & entraînés avec elle en paſſant par les mines.

C'eſt donc un très grand abus que de donner la préference à un remede par la raiſon qu'il eſt ſimple ou compoſé, parcequ'il eſt du nombre des plantes, ou des mineraux, ou qu'il eſt pris des animaux, parcequ'il eſt commun, ou rare, ou extraordinaire; il faut s'en tenir à la régle qui eſt de préferer celui qui eſt le plus ſûr, le plus prompt, & le plus doux, ſoit qu'il ſoit ſimple ou compoſé, ſoit qu'il ſoit tiré des plantes, des animaux, ou des mineraux, ſoit qu'il ſoit commun ou qu'il ne le ſoit pas. Mais entre pluſieurs remedes également bons on doit toujours choiſir le plus ſimple & le plus commun.

Les jugemens qu'on porte ſur les remedes generaux & ſur les ſpecifiques, ne ſont pas moins ſujets à l'erreur, que les ſentimens qu'on a touchant les ſimples & les compoſés. Les remedes generaux ſont ceux qui conviennent à pluſieurs eſpeces de maladies, par exem-

ple la ſaignée, la purgation, le lait, le bain. Les ſpecifiques ſont ceux qui ont une vertu ſinguliere pour une certaine eſpece de maladie, laquelle ils guériſſent beaucoup plus ſouvent que tout autre remede, ſans avoir la même efficacité dans d'autres ſortes de maladies, tels ſont le Quinquina, l'Ipecacuanha, & le Mercure.

Il y a des gens qui ont peu de foi aux remedes generaux, parceque convenans à pluſieurs eſpeces de maladies, ils ſont d'un uſage plus commun que les ſpecifiques, qui n'ont une grande vertu que pour l'eſpece de maladie, dont ils ſont les ſpecifiques. Or comme ils n'ont du goût que pour ce qui eſt rare & peu uſité, dès qu'on leur parle d'un remede general, ils n'en font guéres de cas. La ſaignée & la purgation qui ſont les plus grands remedes de la Medecine leur paroiſſent peu utiles; ils mépriſent même les ſpecifiques qui ſont communs. A la verité la plus grande partie du monde ne va pas juſqu'à cet excès; ils approuvent ces remedes; mais ils ſont bien plus portés pour les ſpecifiques; & il ſemble que leur ſentiment ſoit bien fondé,

car puiſque les ſpecifiques ont une vertu ſinguliere pour guérir une maladie avec plus d'efficacité que les autres remedes, peut-on trouver à redire qu'ils les recherchent & les préferent aux autres ?

Quelque plauſible que ce raiſonnement paroiſſe, il y a pourtant de l'erreur, car les remedes ſpecifiques ne font pas d'ordinaire un ſi bon effet, quand on n'a pas fait préceder les remedes generaux. Ainſi le Quinquina qui eſt le meilleur ſpecifique de la Medecine, manque ſouvent de guérir les fievres intermittentes, quand on n'a pas ſaigné & purgé ſuffiſamment le malade ; & non ſeulement il ne chaſſe pas la fievre lorſque l'eſtomach & les inteſtins ſont remplis d'humeurs corrompues, mais il augmente d'ordinaire le mal, & d'une fievre intermittente il fait ſouvent une fievre continue. Quoique le Quinquina ſoit le plus efficace de tous les ſpecifiques connus, l'experience montre que les remedes generaux guériſſent plus ſouvent & même ſans retour les fievres intermittentes, ſans que le malade prenne de Quinquina, que ce ſpecifique n'en

guérit ſans l'uſage des remedes generaux. C'eſt donc une erreur d'élever ſi fort les ſpecifiques au deſſus des remedes generaux. Les uns & les autres ſont bons lorſqu'ils ſont donnés à propos.

Une autre erreur ſur ce même ſujet c'eſt qu'on croit avoir grande raiſon de ſe plaindre des Medecins de ce qu'ils ne ſe ſervent pas de ſpecifiques dans la plûpart des maladies. Il eſt aiſé aux Medecins de ſe diſculper de ce reproche ; c'eſt qu'il n'y en a que très peu de connus ; car on n'en a guéres découvert que le Quinquina, l'Ipecacuanha, le Mercure, l'Alun & quelques autres.

Mais pourquoi, dira-t on, les Medecins n'en cherchent-ils pas pour les autres maladies ? Ceux qui parlent de la ſorte veulent-ils qu'on faſſe des eſſais ſur eux pour les découvrir ? Ils n'y conſentiront pas ſans doute, ils aimeront mieux qu'on les faſſe ſur les autres ; mais ceux-ci ne le voudront pas non plus, & quand même il ſe trouveroit des gens qui ne refuſeroient pas de s'expoſer à ces épreuves, un Medecin ne ſeroit pas excuſable de le faire ainſi témerairement, parcequ'ils ne ſont pas les maîtres de leur vie.

Ces découvertes ne se font d'ordinaire que par des experiences que le hazard seul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nommé.

La haute idée que la plûpart des gens se sont faite des cordiaux, est aussi erronée qu'elle est commune. Les Medecins en distinguent de deux sortes ; à sçavoir de chauds & de froids ; mais le vulgaire ne connoît sous ce nom que ceux qui sont chauds, comme les eaux spiritueuses, la theriaque, le vin, les aromates & autres semblables.

Ce qui a donné tant de crédit aux cordiaux, c'est qu'on dit qu'ils fortifient la nature & qu'ainsi ils remedient à la foiblesse dont toutes les maladies sont accompagnées, & qui effraye plus les malades que tout autre accident. Elle consiste en ce qu'ils ne peuvent plus exercer le mouvement de leurs membres avec autant de vigueur qu'ils faisoient dans leur santé ; & comme ce mouvement dépend de la volonté, ils s'apperçoivent plus de la diminution qui y survient, que du dérangement qui arrive aux autres fonctions. Cette foiblesse les porte à recourir aux cordiaux qu'ils croyent être les remedes

les plus convenables pour rétablir leurs forces.

Neanmoins il s'en faut beaucoup que cette diminution de forces ne soit aussi dangereuse, qu'ils le pensent; & l'on peut dire qu'elle ne l'est point du tout, lorsqu'elle ne consiste que dans le peu de vigueur qu'on sent à remuer les membres ; elle n'est à craindre que quand elle gagne le cœur, de maniere que son mouvement devienne si foible qu'il ait peine de faire circuler le sang ; ce que l'on connoît par la foiblesse du poux, En ce cas j'avoue que les cordiaux chaux conviennent; mais c'est une erreur de croire que la foiblesse que les malades sentent à se mouvoir, demande qu'on leur donne de ces remedes ; au contraire ils leur sont souvent pernicieux, car ils augmentent la fievre quand elle s'y trouve, comme il est ordinaire dans la plûpart des maladies, ou même ils la font venir quand le malade ne l'a pas ; de sorte que bien loin de fortifier la nature, comme on se l'imagine, ils l'accablent en augmentant le mal ; les malades ne doivent donc point s'inquieter de la foiblesse qu'ils sentent à se mouvoir, puisqu'el-

le n'eſt pas dangereuſe. Au lieu de ſonger à ſe fortifier, il leur eſt bien plus avantageux de faire exactement tout ce qui eſt neceſſaire pour chaſſer la maladie, car quelque petite qu'elle ſoit, elle peut devenir conſiderable, & enſuite cauſer la mort, comme il n'arrive que trop ſouvent. Mais on ne voit perſonne manquer de reprendre ſes forces, quand on eſt bien guéri, pourvû qu'on obſerve un bon regime. La foibleſſe n'eſt point tant à craindre, que tout ce qui peut détourner de prendre les meilleurs moyens de guérir la maladie.

La derniere erreur que je me ſuis propoſé de combattre dans ce chapitre, eſt celle des perſonnes qui ſont trop portées à faire des remedes, & qui veulent qu'on leur en ordonne fréquemment. C'eſt un excès qui n'eſt pas moins dangereux, que celui de n'en vouloir pas faire en tout. Pour en être convaincu, il ſuffit de conſiderer qu'il eſt plus préjudiciable à un malade, de prendre des remedes qui ne conviennent pas, que de ne pas ſe ſervir de ceux qui conviennent. Ce qui eſt une verité qu'on doit regarder comme un

principe, ainsi que je l'ai marqué au chapitre 4[e]. Car puisqu'il faut une grande précaution pour ordonner des remedes à propos, il s'ensuit qu'il est presque impossible que quand on en ordonne beaucoup, on n'en prescrive quelqu'un de contraire ; parceque dans l'obscurité qui nous cache la nature des corps, il est fort aisé de se méprendre. C'est pourquoi de même qu'un grand parleur dit ordinairement beaucoup de sotises, un Medecin qui ordonne fréquemment, fait bien des fautes.

Les remedes doivent être regardés comme des secours qu'on donne à la nature pour chasser les maladies, car c'est elle qui fait la principale partie de l'ouvrage. On n'en doit donc point prescrire sans avoir de bonnes raisons, qui fassent juger que la nature guérira plûtôt avec le secours qu'on veut lui donner, que si on la laissoit agir seule. Or il n'y a guéres de maladies où l'on ne manque souvent de ces raisons. Si donc on ordonne alors quelque remede, au lieu de secourir la nature, on court grand risque de la troubler dans son operation. D'ailleurs quand elle agit assez elle seule, comme il arrive

ſouvent, pourquoi lui donner de l'aide ?

Bien loin qu'il faille continuer toujours l'uſage des remedes tant que dure la maladie, c'eſt un precepte de Medecine, ſuivi de tous les bons Medecins, que dans les maladies de longue durée, après que le malade a uſé des remedes convenables, il faut le laiſſer en repos pendant quelque tems, & le tenir ſeulement dans un regime proportionné à l'état où il ſe trouve. On voit ſouvent arriver que dans cet intervalle le malade guérit, parceque les premieres voyes ayant été débaraſſées par les évacuations qu'on a procurées, & la cauſe de la maladie étant affoiblie par les remedes qu'on a ordonnés enſuite, la nature acheve ſeule le reſte de l'ouvrage ſans fatiguer le malade.

Cette methode eſt celle qui certainement réuſſit le plus dans ces ſortes d'occaſions : mais quand elle n'auroit pas cet avantage, & qu'on pourroit guérir auſſi facilement en prenant quantité de remedes qu'en en faiſant peu, il y auroit toujours de la prudence à n'en pas employer beaucoup, parceque la multitude des remedes uſe le corps.

L'impatience des malades & de ceux qui

qui les approchent, est ce qui d'ordinaire fait tomber les Medecins dans cette faute ; mais c'est au Medecin de leur faire connoître leur erreur ; s'ils ont de la confiance en lui, ils doivent se rendre à ses raisons, sinon il est plus à propos qu'ils en choisissent quelque autre à qui ils se fient davantage ; mais il est de l'interêt d'un malade de ne pas marquer l'inclination qu'il a de prendre beaucoup de remedes, de peur que par une complaisance tout-à-fait blâmable, le Medecin ne donne dans son sens pour se maintenir auprès de lui.

CHAPITRE VIII.

Des Livres qui traitent de la Medecine.

QUAND la bonne constitution des hommes étant affoiblie, le nombre des maladies s'augmenta, on put faire plus aisément des observations sur ce qui étoit utile ou pernicieux à la santé. De là vint qu'elles se multiplierent à un point, qu'il fallut que quelques personnes en fissent une

étude particuliere, pour instruire les sains & les malades de ce qu'ils avoient à faire & à éviter. Il fut même necessaire qu'on mît par écrit les observations qu'on avoit faites, & les préceptes qu'on y avoit établis, afin de les conserver plus sûrement, & que ceux qui vouloient s'appliquer à cette étude, pussent les apprendre avec plus de facilité. C'est ce qui a été executé par un grand nombre d'Auteurs dans tous les tems, depuis que la Medecine a été redigée en Art.

La peine qu'ils se sont donnée seroit d'une utilité très-grande pour la conservation de la santé, & pour la guérison des maladies, s'ils s'étoient attachés à ne rapporter que les faits qu'ils avoient soigneusement observés, & qu'ils se fussent contentés de les comparer les uns avec les autres, pour juger de ce qui est profitable ou nuisible à la santé, pour connoître ce que fait la nature seule, & ce qu'elle fait étant aidée de l'Art, & pour distinguer les meilleurs remedes d'avec ceux qui ne sont pas si bons.

Mais la difficulté qu'il y a de faire des observations avec tout le soin &

toute l'exactitude neceſſaire, la multitude des maladies differentes qui empêche qu'on n'en rencontre beaucoup de ſemblables en leurs circonſtances eſſentielles, le peu de cas que le Public a toujours fait des Obſervateurs, l'eſtime qu'il a eue au contraire pour les Inventeurs de ſiſtêmes & pour ceux qui les ont ſuivis, tout cela eſt cauſe que parmi le grand nombre de Traités de Medecine dont on eſt accablé, il ne s'en trouve que peu qui ſoient bien utiles ; & même on peut dire qu'il n'y en a aucun auquel on puiſſe ſe fier entierement. La plûpart ſont remplis de longs & vains raiſonnemens, dans leſquels les Auteurs débitent ce qu'ils imaginent, & ſemblent plûtôt vouloir preſcrire des loix à la nature, & la faire agir ſelon leurs idées, qu'ils n'en éclairciſſent la conduite, & n'en ſuivent les mouvemens.

L'objet de la Medecine étant de conſerver la ſanté quand on en jouit, & de la rétablir lorſqu'on en eſt privé ; la raiſon voudroit que dans les livres qui traitent de cet Art, on ne mît que ce qui peut ſervir à remplir l'une de ces deux vûes. Il ſeroit même à ſou-

haiter qu'on n'y avançât rien qui ne fut assûré, puisque les faussetés en cette matiere sont d'une très-dangereuse consequence, étant préjudiciables à la santé & à la vie.

Quand on fait réflexion à ces verités, & que l'on considere le peu de soin que les Auteurs ont eu de s'y conformer, on a sujet d'être surpris, & l'on ne peut guéres s'empêcher de sentir quelque indignation contr'eux; car à n'en juger que par la multitude d'idées chimeriques, qu'ils ont débitées sur la nature du corps & des maladies, & par le grand nombre de faux preceptes qu'ils ont donnés pour conserver ou rétablir la santé, il sembleroit que la plûpart eussent voulu se jouer de la santé & de la vie des hommes.

Mais si l'on veut approfondir ce mistere, on reconnoîtra que le but de ces Auteurs étant plûtôt de se rendre recommandables par leurs Ecrits, que de co tribuer au bien public, ils se sont plus addonnés aux raisonnemens des sistêmes qu'aux observations, parcequ'ils font plus d'honneur, & qu'il n'y a pas tant de difficulté à raisonner sur des imaginations, qu'à observer avec justesse.

Cela doit d'autant moins ſurprendre que l'on ſçait aſſez qu'il n'eſt que trop naturel aux hommes, de rechercher leur propre avantage préferablement à celui des autres. Comme le Public a toujours eſtimé les Auteurs des ſiſtêmes & leurs partiſans, les croyant plus éclairés que les autres dans la connoiſſance des choſes naturelles, le plus grand nombre des Auteurs a donné de ce côté-là ; ils n'ont pas voulu prendre la peine neceſſaire pour obſerver comme il faut, parcequ'elle leur auroit été infructueuſe, la plûpart des gens n'étant pas capables de diſcerner les bonnes obſervations d'avec les mauvaiſes, & d'en connoître le prix. D'ailleurs la difficulté qui ſe trouve à obſerver avec toutes les précautions neceſſaires demandant beaucoup de tems, la vie d'un homme eſt trop courte pour recueillir un nombre ſuffiſant d'obſervations pour bien établir tout ce qu'un Auteur avance dans ſon ouvrage. Ce n'eſt pas que les livres de Medecine ne contiennent beaucoup d'obſervations, qui tendent à la conſervation de la ſanté & à la guériſon des maladies; mais parceque les obſervations ſur chaque cas ſont

en trop petit nombre, ou qu'elles ne ſont pas faites avec toute l'exactitude neceſſaire, ou enfin parcequ'on n'en fait pas une juſte comparaiſon des unes avec les autres, la plus grande partie des regles qu'on y a établies ſont ou fauſſes, ou trop generales, c'eſt-à dire que ne convenant qu'en certaines occaſions, les Auteurs leur ont donné une trop grande étendue, de ſorte qu'en les ſuivant ſelon leur teneur, on les applique ſouvent en des rencontres où elles ne conviennent nullement.

Il eſt impoſſible qu'une telle confuſion ne cauſe beaucoup de deſordre dans la Medecine & ne ſoit préjudiciable à la ſanté. C'eſt pourquoi il ſeroit fort à propos qu'on prît les meſures neceſſaires pour y remedier ; & comme cela dépend plûtôt des Puiſſances & du Public que des Medecins, il eſt à propos de les en informer plus particulierement, & d'entrer dans quelque détail des égaremens où ſe ſont laiſſé aller les Auteurs qui ont écrit de la Medecine. Cela eſt d'autant plus neceſſaire que ces écrits ſont une ſource où les Medecins puiſent leur doctrine, & que telle qu'on la voit dans

les livres, telle on l'enſeigne dans les Ecoles.

Pour executer ce deſſein avec ordre, je diviſerai en trois claſſes les Traités qui ont été faits ſur la Medecine. Les uns conſiderent l'état naturel du corps, ils en examinent les principes, ils en décrivent les parties, & en expliquent les fonctions. Les autres traitent de ce qui concerne les dérangemens qui y ſurviennent, c'eſt-à-dire les maladies, ils en recherchent la nature & les cauſes, ils en rapportent les ſignes, tant ceux qui en font connoître l'eſpece, que ceux qui en marquent les ſuites. Il y en a enfin qui preſcrivent les moyens ou de conſerver le corps dans ſon état naturel, ou de remedier aux deſordres qui y arrivent.

Il faudroit faire une hiſtoire complete de la Medecine, ſi l'on vouloit rapporter les differens ſentimens des Auteurs ſur tous ces ſujets. Il n'y a preſque point de Traité de Medecine où l'on ne trouve quelque ſentiment particulier. Les Auteurs ſe font ordinairement un ſiſtême ſur lequel ils appuyent leurs opinions ; & l'on ne voit dans la plûpart de leurs Ecrits que des

rapſodies de pluſieurs ſitêmes ; une partie eſt priſe dans l'un, une partie dans l'autre, & l'Auteur enrichit ſouvent ces larcins de quelques chimeres de ſa façon.

Bien loin que je croye qu'il ſoit à propos d'entrer dans une longue diſcuſſion de tous les ſiſtêmes que les Auteurs ont ſuivis, je ſuis perſuadé au contraire que ce ſeroit rendre un grand ſervice au genre humain, que de lui en dérober la connoiſſance s'il étoit poſſible, & de les ſupprimer de maniere qu'on n'en entendît plus parler : néanmoins afin de ne les pas condamner ſans en donner une idée ſuffiſante pour les faire rejetter des perſonnes judicieuſes, il eſt neceſſaire d'en dire quelque choſe en particulier.

La partie de la Medecine qui conſidere l'état naturel du corps, étant une dépendance de la Phyſique, les Medecins ſpeculatifs qui ont voulu approfondir ce ſujet avec trop de curioſité, ſe ſont partagés auſſi-bien que les Phyſiciens en une infinité d'opinions differentes. Les uns & les autres ne pouvant autrement expliquer les effets naturels dont les cauſes ſont cachées, qu'en

qu'en imaginant une maniere dont ils pouvoient être produits ; ceux qui se sont flattés d'avoir mieux deviné que les autres, se sont fait un honneur de donner au Public les productions de leur genie. De-là est venu ce grand nombre de Traités de Medecine, dont les Auteurs promettant de développer les principes & les causes de ce qui se passe dans le corps de l'homme, ne font que débiter leurs imaginations & leurs réveries.

Les uns ont admis quatre elemens pour principes du corps animé & de ses operations, sçavoir le feu, l'air, l'eau & la terre, non pas ce qu'on connoît d'ordinaire sous ces noms, mais un feu, un air, une eau, une terre, qu'ils concevoient, ou plûtôt qu'ils imaginoient, à chacun desquels elemens ils attribuoient deux des quatre qualités qu'ils croyoient les premieres, qui sont la chaleur, la froideur, la sécheresse & l'humidité. Il y en a eu aussi qui n'ont admis qu'un ou deux de ces principes, & ont rejetté les autres.

Plusieurs se sont imaginés que les saveurs étoient les principes des ope-

rations du corps. Ainsi tout ce qui s'y passe dépend selon eux de l'aigre, du doux, de l'âpre, du salé, de l'amer, &c. dont le mélange exact & bien proportionné entretient le corps, à ce qu'ils prétendent, dans l'état naturel. Cette idée paroît leur être venue de ce que le sang ne doit point avoir de saveur qui excede, comme s'il falloit pour cela une composition de toutes les saveurs ; ce qui est une pure imagination.

D'autres ont crû que la matiere étoit divisée en une infinité de parties de diverses figures, & qu'avec le mouvement elle étoit le principe de tout ce qui arrive au corps. Mais quand ce sentiment seroit vrai, il ne sert de rien pour expliquer la nature du corps & ses fonctions, à moins qu'on ne détermine la grosseur, la figure, la disposition de ces parties, & la quantité de mouvement qu'elles ont, ce qu'il est impossible de sçavoir, puisque ces parties ne tombent point sous les sens, comme ceux qui soutiennent ce sentiment, sont obligés eux-mêmes de l'avouer. Ce sont des idées trop subtiles que celles de tant d'Auteurs qui

diviſent & agitent ainſi la matiere au gré de leur imagination ; tout cela n'a ſervi qu'à entretenir les diſputes, à multiplier les doutes, & à rendre la Medecine plus incertaine qu'elle n'étoit auparavant.

Dans ces derniers tems on s'eſt jetté du côté de la Chimie, & ſuivant la maniere de philoſopher des Chimiſtes, tout ſe fait dans le corps, comme dans tous les autres mixtes par le moyen des eſprits, des ſoufres, & des ſels combinés avec la terre & l'eau. La plûpart retranchent à preſent les eſprits du nombre des principes ; quelques-uns même privent les ſoufres de cette qualité ; mais ils prétendent tous que leurs principes ſont tels à peu près dans les corps, qu'ils les retirent par le moyen du feu : ce qui eſt une ſuppoſition manifeſte. D'ailleurs les principes chimiques que l'on tire des differens mixtes, quoiqu'on leur ait donné le même nom, ont néanmoins une nature differente, qu'il eſt auſſi difficile de connoître, que de découvrir celle des mixtes dont on les a tirés.

Mais quand il ſeroit vrai que les principes chimiques fuſſent dans les

mixtes tels qu'on les en retire, & que ceux que fournissent les differens mixtes fussent semblables, on ne pourroit pas découvrir par leur moyen ce que l'on cherche ; parceque la difference qu'on observe dans la nature & dans les proprietés des mixtes differens, devroit alors être attribuée ou à la differente proportion de ces principes dans chaque mixte, ou à la maniere dont ils sont unis ensemble.

A l'égard de la differente proportion des principes, outre qu'on y remarque de la varieté dans les operations qu'on fait sur le même mixte, c'est que si la nature & les proprietés des mixtes dépendoient de cette proportion, il s'ensuivroit que les mixtes qui ont la même quantité de semblables principes, auroient la même nature & les mêmes proprietés ; & qu'au contraire ceux qui n'en ont pas la même quantité, devroient avoir une nature & des proprietés toute differentes ; ce qui est opposé à l'experience, comme je l'ai déja dit. Ainsi les Chimistes sont obligés de recourir à la maniere dont ces principes sont unis ensemble, ce que l'on ne peut décou-

vrir par aucun moyen. D'où l'on doit conclure que c'est en vain que les Chimistes prétendent expliquer par leurs principes la nature du corps humain, & tout ce qui s'y passe, non plus que la nature & les proprietés de tous les autres mixtes.

Quelques Medecins qui s'étoient appliqués aux Mathematiques, ont crû rendre la Medecine plus assurée, en y mêlant des principes tirés de cette science, qui en effet est la plus certaine de toutes. Ils ont essayé de réduire ce qui se passe dans le corps de l'homme, aux loix de la Méchanique & aux principes de la Geometrie. Mais en parant la Medecine de ces verités, ils ne l'ont pas rendu plus certaine; car ils n'ont pû s'empêcher d'avoir recours aux suppositions comme les autres, & de les mêler dans leurs raisonnemens aux principes tirés des Mathematiques, parceque sans cela ces principes ne les conduisoient pas loin.

En voulant s'approcher de cette science, ils se sont fort éloignés de la methode des Mathematiciens, qui est de ne fonder leurs raisonnemens que sur des principes certains. La grande

estime qu'on a avec raison pour les Mathematiques, a fait recevoir favorablement leurs sistêmes ; mais c'est une fausse parure que celle qu'ils empruntent des Mathematiques, ils n'en sont pas plus assûrés que les autres.

Voilà les principaux sentimens que les Auteurs ont suivis sur les principes & les causes cachées de ce qui se passe naturellement dans le corps ; je ne m'amuserai pas à les refuter plus au long, il suffit qu'on sçache qu'ils sont établis sur des suppositions, ce qui doit convaincre qu'on ne peut raisonnablement y faire aucun fond, comme je l'ai montré au chapitre 5e.

Chacun des sentimens generaux, dont je viens de parler, peut être regardé comme le tronc d'un arbre qui se divise en une infinité de branches, qui sont les principes des differens sistêmes qu'on a inventés, & qui ont rapport à quelqu'un de ceux-ci. Les fruits ont été le grand nombre de Traités qu'on a mis au jour sur cette matiere, lesquels ont bien fourni aux Medecins de quoi disputer, mais qui ne leur ont donné aucune lumiere pour connoître la nature, ni pour

trouver ce qui peut contribuer à conserver la santé, & à guérir les maladies.

Entre les écrits où l'on examine les parties du corps ; ceux où l'on fait la description des solides, sont les Traités d'Anatomie. Ils sont utiles pour la pratique de la Medecine, parcequ'ils servent à faire connoître les differentes parties du corps, & à concevoir ce que l'on a pû découvrir touchant les fonctions : ce qui est necessaire pour bien traiter les maladies.

Si les Auteurs qui ont composé ces Traités, s'étoient bornés à ne rien dire que ce qu'ils avoient vû eux-mêmes, & qu'ils eussent assez fait de recherches pour s'assurer de ce qu'ils ont avancé, on retireroit beaucoup plus d'utilité de leurs ouvrages ; mais presque tous ont enseigné beaucoup de faussetés, même en ce qui tombe sous les yeux, soit parcequ'ils ont attribué à tous les corps des singularités qui ne se trouvent que dans quelques sujets, soit parcequ'ils se sont rapportés à la foi de ceux qui n'avoient pas bien examiné les choses, ou qui ont voulu en imposer.

Ces erreurs sont peu considerables en comparaison des égaremens où ils se sont jettés, en voulant approfondir l'usage des parties & toutes les fonctions du corps. Car quoiqu'il y en ait quelques-uns d'entre ceux qui ont écrit de l'Anatomie, sur tout dans ces derniers tems, qui sont assez exacts dans la description qu'ils font des parties sensibles, je n'en sçache aucun qui ne se soit embarassé dans quelque sistême, pour expliquer la maniere dont les fonctions s'executent: ce qui les y a engagés, c'est apparemment qu'ils se sont imaginés que leur ouvrage seroit imparfait, s'ils ne faisoient pas un détail de l'usage des parties; & comme cet usage ne dépend pas seulement de leur structure sensible, mais aussi du méchanisme des parties insensibles dont elles sont composées, ne pouvant voir la disposition & l'arrangement de celles-ci, ils ont été obligés d'avoir recours aux sistêmes, d'où ils ont tiré de fausses lumieres pour rendre raison de toutes les fonctions du corps humain. C'est pourquoi dans les Traités d'Anatomie il y a non seulement bien des erreurs

touchant les parties ſenſibles ; mais on y trouve encore un grand nombre d'opinions, qui ne ſont fondées que ſur des ſuppoſitions que les Auteurs des ſiſtêmes ont imaginées pour expliquer les fonctions.

Car ce que l'on trouve dans les livres de Medecine ſur la maniere dont les fonctions s'executent, eſt preſque tout fondé ſur les ſiſtêmes, & les livres qu'on a faits ſur ce ſujet en ſont le plus infectés. Auſſi eſt-ce principalement par rapport aux fonctions qu'on invente les ſiſtêmes de Medecine. C'eſt ce qui m'engage à m'étendre un peu davantage ſur cet article. Je prendrai pour exemple ce que l'on dit ſur la formation du corps humain, & ſur la digeſtion des alimens, pour faire voir qu'on doit faire peu de cas des imaginations des Auteurs ſur ces fonctions. On pourra regler là-deſſus les ſentimens qu'il faut avoir de la maniere dont ils expliquent les autres fonctions en ce qui dépend de l'action des parties inſenſibles.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a nommé le corps de l'homme le petit monde, parce qu'il ſe trouve dans la

multitude des parties dont il eſt compoſé une ſtructure, un arrangement, un ordre auſſi admirable que celui qu'on remarque dans le monde entier. On ne doit point trouver à redire que les Philoſophes & les Medecins connoiſſant l'ordonnance admirable des parties ſenſibles du corps humain, ayent tenté de découvrir la maniere dont il étoit formé; mais on peut avec raiſon les blâmer d'avoir été aſſez vains pour croire qu'ils en avoient découvert le ſecret; il ne faut que lire leurs écrits ſur ce ſujet, pour être convaincu du peu de raiſon qu'ils ont eu de ſe le perſuader.

Les uns ont dit que la matiere dont le corps de l'homme eſt formé, étoit l'écume du ſang le plus pur, ou la partie ſuperflue de la nourriture. Les autres ont prétendu qu'elle venoit du cerveau ou de la moelle de l'épine. Il y en a eu qui ont crû qu'elle venoit de toutes les parties du corps. Quelques-uns ont penſé qu'elle étoit fournie par les deux ſexes. Il y en a eu auſſi qui ont ſoutenu qu'elle ne venoit que de l'un d'eux, & entre ceux-ci les uns vouloient que ce fût l'homme qui

fournit la matiere, les autres ont dit que c'étoit la femme.

Dans ces derniers tems on a raffiné, & l'on s'est persuadé que le corps des hommes étoit formé de petites vessies un peu moins grosses que des pois, lesquels se trouvent dans les femmes, & sont remplies d'une humeur épaisse & glaireuse ; on a donné le nom d'œufs à ces vessies. Plusieurs ont soutenu que le corps étoit formé d'un ver, qui venant de l'homme étoit reçû dans la femme, & y prenoit accroissement.

Il se trouve encore plus de difficulté pour découvrir la maniere dont le corps de l'homme est organisé, c'est-à-dire ce qui donne aux differentes parties la grandeur, le nombre, la figure, l'ordre, la situation & toute la simmétrie qui y est. Plusieurs ont crû bien expliquer la chose, en disant que le corps étoit organisé par la faculté generatrice aidée des facultés alteratrice & formatrice qui étoient comme les servantes de la premiere.

D'autres voyant bien que ce n'étoit là que des mots, se sont flattés de dire mieux en attribuant cette operation à la chaleur. Mais les nouveaux Phi-

losophes prétendant que la chaleur consiste dans un mouvement confus des parties, il est difficile de se persuader qu'une si admirable symmétrie soit l'effet de la confusion & du desordre. Il y en a qui ont pensé que l'ame de l'homme étoit elle-même l'architecte du corps qui est sa maison; ceux qui ont crû que l'ame n'étoit jointe au corps qu'après qu'il étoit organisé n'ont pû recevoir ce sentiment. Ainsi quelques uns ont pensé que c'étoit à l'ame de la mere qu'étoit dû l'honneur de la formation de leurs enfans.

Tous ces sentimens ne paroissant pas probables, il y en a eu qui ont tranché le nœud de la difficulté en disant que c'étoit Dieu même, qui en formant la premiere femme avoit fait en petit le corps de tous les hommes qui devoient naître, de sorte que le corps d'Eve contenoit tout formés non seulement les enfans qu'elle a eus, mais encore generalement tous les hommes qui ont été & qui viendront dans la suite. Mais en voulant éviter une difficulté, ils sont tombés dans une autre qui est encore plus considerable : pour le faire voir je me

conformerai à la pensée de la plûpart de ceux qui sont de ce sentiment, lesquels croyent aussi que le corps est formé d'un œuf.

Suivant cette idée l'œuf qui contient une fille, doit être au moins cent fois plus grand, que celui de la fille dont elle sera mere [a]; cela posé il est facile de démontrer que l'œuf qui contient une fille, surpasse plus l'œuf de la vingt-cinquiéme generation qui y est contenu, que le monde entier supposé de quatre cens millions de lieues de diametre, ne surpasse un grain de sable dont le diametre est de la douziéme partie d'une ligne.

Il suit de-là que les œufs qui contenoient les filles qu'Eve a eues, étant aux œufs de la vingt-cinquiéme generation, comme le monde entier à un grain de sable, les œufs qui contenoient les filles qu'eut Eve, étoient aux œufs d'où sont sortis les hommes

[a] Chacun des deux ovaires qu'a une femme, contient jusqu'à vingt œufs; ainsi il y en a près de quarante dans les deux ovaires. Or ces ovaires étant à peine la quatre-milliéme partie du corps, quand même dans les œufs ils seroient plus gros à proportion que les autres parties, on peut juger que l'œuf qui contient une fille, est au moins cent fois plus gros que chacun des œufs qui renferment les enfans dont cette fille doit un jour accoucher.

qui vivent à présent & qui y étoient renfermés [a], comme le premier terme d'une progression geometrique de neuf termes est au dernier, en mettant pour le premier terme un globe de quatre cens millions de lieues de diametre, & pour le second terme un petit globe gros comme un grain de sable [b].

a Mettant trente années de distance entre deux generations, il y en aura environ deux cens depuis Eve jusqu'aux hommes qui vivent à present, & par consequent en prenant chaque vingt-cinquiéme generation pour un terme, il s'en trouvera neuf en comptant le premier.

b Si l'on se sert du même raisonnement à l'égard des femelles des animaux qui font plusieurs petits en même tems & plusieurs fois l'année, on trouvera une petitesse encore plus incroyable. Car comme il faut qu'elles ayent un grand nombre d'œufs, il y a lieu de croire que chaque œuf qui contient une femelle qu'une mere doit avoir, est au moins mille fois plus gros que celui de la generation suivante. Par exemple l'œuf qui contient une femelle qu'une lapine doit avoir, est au moins mille fois plus gros que l'œuf qui est renfermé dans cette femelle, & qui contient la femelle de la generation qui doit suivre immediatement. Comme une lapine a des petits à un an, il y a dans les lapins des generations, qui ne sont distantes l'une de l'autre que de l'espace d'une année. C'est pourquoi l'œuf d'une lapine surpassera plus l'œuf de la dix-septiéme generation qui doit venir dix-sept ans après, que le monde entier, tel que je l'ai supposé, ne surpasse un grain de sable. De sorte qu'en prenant toujours les premieres portées des lapines qui ont fait des petits au bout d'un an, il s'ensuivroit que l'œuf qui contenoit la premiere femelle qu'a fait la lapine que Dieu a créée, surpasseroit plus l'œuf de la generation d'à present qui y étoit contenu,

que le premier terme d'une progreſſion geometrique de trois cens cinquante termes ne ſurpaſſe le dernier, le premier terme étant au ſecond comme le monde entier eſt à un grain de ſable.

Il n'y a que ceux qui connoiſſent à quel point vont les progreſſions geometriques, leſquels puiſſent juger de quelle extrême petiteſſe devoient être ſelon ce ſentiment, les œufs d'où ſont ſortis les hommes d'à préſent, lorſqu'ils étoient dans Eve. On aura beau dire que la matiere eſt diviſible à l'infini; il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'elle ait jamais été diviſée en des parties ſi petites; que ces parties ayent contenu des corps d'hommes tout organiſés, & que cet arrangement des parties dont ils étoient formés & qui étoient ſi delicates, ait pû ſubſiſter pendant près de ſix milles ans qu'il y a que Dieu a formé la premiere femme, ſans qu'il y ſoit arrivé de déſordre; puiſque nous voyons que les corps les plus durs ne reſiſtent pas au tems, & que celui de l'homme quelque fort & robuſte qu'il ſoit, eſt fort dérangé au bout de cent ans.

Comment donc ſe perſuader que ces corps d'une petiteſſe & d'une delicateſſe incroyable, auront pû ſubſi-

ſter pendant près de ſix mille ans ſans être entierement détruits? Si l'on a recours à la toute-puiſſance de Dieu, j'y conſens : mais il n'eſt pas plus impoſſible à Dieu d'avoir diſpoſé les choſes de maniere que les corps ſe forment dans le tems qu'ils ſont prêts de vivre, quoique nous ne puiſſions pas le comprendre,

L'Auteur de ce ſentiment ne voyoit pas ſans doute ces conſequences ; il ne conſideroit que confuſément tous ces œufs qu'il imaginoit dans Eve & dans les femelles des animaux, ſans connoître à qu'elle incroyable petiteſſe il les reduiſoit. S'il y avoit fait reflexion, & qu'il eût voulu faire uſage de ſa raiſon, il auroit avoué que de quelque côté que l'on ſe tourne, la raiſon humaine ſe perd en voulant approfondir la maniere dont eſt formé le corps de l'homme, auſſi bien que celui des animaux.

Je me ſuis étendu à réfuter ce ſentiment parcequ'il eſt à préſent le plus ſuivi ; & comme ceux qui le défendent, s'imaginent qu'on ne peut le détruire ſe fondant ſur la diviſibilité de la matiere à l'infini, j'ai crû qu'il étoit à propos

à propos de leur faire connoître, que bien loin de donner une explication aiſée de la formation des corps, comme ils le prétendent, ils ſe jettent dans un embarras dont ils ne peuvent ſe tirer.

Les Auteurs ne ſe ſont pas moins égarés en voulant expliquer comment ſe fait la digeſtion, qu'en expoſant la maniere dont les corps ſont formés. Sans entrer dans un long & ennuyeux détail de ce que les Anciens ont imaginé ſur ce ſujet, je viendrai d'abord aux opinions qui regnent de notre tems, entre leſquelles je choiſirai celles qui ſont à preſent le plus de bruit, à ſçavoir, ſi c'eſt par fermentation ou par trituration que les alimens ſont digerés.

Ce dernier ſentiment dont Eraſiſtrate, qui vivoit il y a deux mille ans paſſe pour Auteur, a été renouvellé de nos jours par M. Pitcarne Medecin Ecoſſois. La principale raiſon de ceux qui le ſuivent, eſt qu'ils n'avancent rien qui ne ſoit veritable & demontré, en quoi ils ſe trompent fort : car ce ſiſtême eſt fondé ſur des ſuppoſitions comme les autres ; d'où il ſuit que n'étant pas

mieux établi, on n'y doit pas faire plus de fond.

Ce broyement des alimens dans l'estomach est fondé sur une prétendue force souveraine, & une puissance énorme de ce viscere, comparée à la résistance mediocre des parties qui composent l'aliment. On pourroit peutêtre croire que cette puissance seroit suffisante pour diviser les alimens en parties fort petites, si elle étoit telle que les défenseurs de ce sistême veulent le persuader, car la compression que l'estomach fait sur les alimens pour les broyer est égale, à ce qu'ils disent, à la force d'un poids de 12951 livres : mais cette compression est aussi imaginaire qu'elle est énorme ; & n'en déplaise à ses défenseurs, qui se persuadent qu'elle n'est fondée que sur des observations assurées, il est aisé de faire voir qu'elle est établie sur des suppositions, pour ne pas dire des faussetés.

Premierement ils supposent que l'estomach est un muscle. Et suivant cette idée ils mesurent sa force sur celle des muscles. En second lieu ils supposent que la force des muscles est propor-

tionnelle à leurs poids. Enfin ils ſuppoſent que la compreſſion des fibres de l'eſtomach doit égaler la force qu'ils imaginent dans leurs contractions.

C'eſt une ſuppoſition manifeſte de dire que l'eſtomach ſoit un muſcle, puiſqu'au contraire la vûe nous découvre qu'il eſt membraneux, & non point charnu comme le ſont tous les muſcles. On ne doit donc pas juger de la force qu'ont ſes fibres dans leur contraction, par celle des fibres des veritables muſcles. Ainſi c'eſt une analogie mal fondée que de déterminer la force de la contraction des fibres de l'eſtomach, par celle des fibres du muſcle flechiſſeur de la derniere phalange du pouce, comme a fait M. Pitcarne.

La proportion géometrique qu'on a 'met entre la force des muſcles & leur peſanteur n'eſt pas moins ſuppoſée, puiſque pour en avoir connoiſſance, il faudroit ſçavoir en quoi conſiſte la puiſſance qui donne le mouvement aux muſcles, afin de juger ſi elle augmente dans la même proportion que leur poids. Mais comme on

ignore la cause de la contraction des muscles, on ne peut pas dire dans quelle proportion leur force augmente, quoiqu'on connoisse que la force des muscles est plus ou moins grande selon qu'ils sont plus ou moins gros.

Enfin quand il seroit vrai que la force des muscles droits comparés les uns aux autres, fût géometriquement proportionnelle à leur poids, il ne s'ensuit pas qu'il en soit de même de la force que les muscles droits ont à l'égard des corps qu'ils soutiennent, comparée à la force avec laquelle les muscles circulaires, tel qu'ils prétendent qu'est l'estomach, pressent les corps qu'ils embrassent; parcequ'il est constant que les muscles droits & les muscles circulaires n'agissent pas de la même façon à l'égard des corps, sur lesquelles ils exercent leur action, & qu'il n'est pas moins certain que la maniere dont l'action de la puissance est, pour ainsi dire, reçûe du corps sur lequel elle agit, augmente ou diminue la force de l'impression communiquée au corps sur lequel la puissance agit.

La force exorbitante de l'action de l'estomach sur les alimens, qui con-

siste dans la compression que ses fibres exercent sur eux, est donc établie sur des suppositions. On nous dit que ce viscere remue, sasse, agite les matieres qui y sont contenues, qu'il les tourne & retourne, les ballotte, &c. tous ces termes n'en prouvent pas la force, & ne montrent pas qu'elle surpasse si fort la resistance qui se trouve à la division des parties contenues dans les alimens solides, laquelle est d'autant plus difficile à surmonter, qu'ils cedent & obeissent plus aisément étant mêlés avec la boisson.

Les défenseurs du sistême de la trituration sont encore obligés de faire une supposition aussi necessaire pour soutenir leur sentiment, qu'elle est incertaine en elle-même : c'est que la convenance que le suc nourricier a pour les differentes parties du corps, n'est point un effet de la digestion ; de sorte suivant cette opinion les parcelles des alimens qui servent à la nourriture des parties du corps, sont telles dans les alimens, qu'elles sont dans le corps après qu'elles s'y sont unies : mais cela n'est ni connu par une notion naturelle, ni demontré

par l'experience, ni prouvé par aucune raison tirée de ces deux seules sources de nos connoissances ; c'est donc une chose inconnue, sans aucune preuve, & par consequent supposée.

C'est pourquoi l'on peut dire que c'est contre la verité que les partisans du sistême de la trituration, osent avancer qu'il n'est point fondé comme les autres sur des hypotheses. Ce titre de préference est un faux titre, sur lequel ils prétendent mal-à-propos pouvoir bien établir leur sentiment.

Ce que j'ai dit contre le sistême de la trituration, ne reléve pas celui de la fermentation, ou plûtôt ceux qui sont établis sur la fermentation : car elle ne sert pas de fondement à un seul sistême ; au contraire ceux qui défendent cette opinion, quoiqu'il paroissent s'accorder en se servant du même mot, sont souvent très-opposés sur la maniere dont ils pensent qu'elle se fait ; de sorte que dans la grande quantité d'Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, on a peine à en trouver qui soient d'accord, & qui l'expliquent de la même façon.

On entend par fermentation un

mouvement des parties inſenſibles excité dans un corps par une cauſe interne, & qui y produit un changement conſiderable.

Il y a des Auteurs qui ne ſe mettent point en peine de rechercher par quelle méchanique ce changement arrive; ainſi pour expliquer la digeſtion ils ſe contentent de dire que les alimens ſont convertis en chyle, non pas par l'action de l'eſtomach, mais par une cauſe unie & incorporée aux alimens mêmes. Quelques-uns d'entr'eux veulent que cette cauſe ſoit une liqueur particuliere qui diſtille des glandes de l'eſtomach; d'autres prétendent que la ſalive ſuffit, & qu'il ne diſtille rien de ce viſcere, où ils n'admettent pas même de glandes. Il y en a qui y joignent les principes, qui ſont dans les alimens, qui par eux-même ſont fort diſpoſés à fermenter. Quelques-uns ajoûtent les reſtes des alimens des précedentes digeſtions, leſquels demeurans ſelon eux entre les rides de l'eſtomach, ſervent de levain & contribuent beaucoup à la digeſtion.

Voilà donc dès le premier pas aſſez de varieté entre les défenſeurs du ſy-

ſtême de la fermentation, pour faire connoître l'incertitude de ce que l'on voit dans les Auteurs, qui eſt fondé ſur ce ſentiment. Mais ce n'eſt rien en comparaiſon de la diverſité qui ſe trouve parmi ceux qui veulent approfondir la maniere dont ſe fait la fermentation. Les premiers ſe défiant avec raiſon du peu d'étendue de l'eſprit humain, n'oſent avancer de peur de s'égarer ; mais ceux-ci plus hardis donnent tête baiſſée dans la chimere, ne faiſant aucune difficulté de bâtir ſur des ſuppoſitions.

Il y en a parmi eux qui prétendent qu'on doit expliquer ce qui ſe paſſe dans le corps animé, ſuivant ce qu'on voit arriver dans les mélanges qu'on fait en Chimie, des differens principes qu'on retire des mixtes par le feu, ſuppoſant qu'ils y étoient en la même forme qu'on les en retire ; ils s'imaginent encore avoir juſtement deviné la figure des parties inſenſibles dont les principes ſont compoſés. Ils diſent, par exemple, que les acides ſont des parties roides, pointues, tranchantes, & ſemblables à de petits dards ; que les alcali ſont des corps fort

fort poreux, c'eſt-à-dire percés de quantité de trous ; que les ſoufres ne font qu'un amas de flocons faits de pluſieurs filamens tortueux ; le flegme ou l'eau n'eſt ſelon eux qu'un aſſemblage de particules rondes, polies, oblongues, & ſouples comme de petites anguilles.

D'autres qui prétendent avoir mieux deviné, ſoûtiennent que ces corps ne ſont pas faits de cette maniere ; il leur plaît de donner aux acides la forme de fuſeaux ; ils s'imaginent que les alcali ſont des corps couverts de pointes comme un heriſſon ; les ſoufres ſont des corps faits comme un rouleau, garnis de parties molaſſes & longuettes comme des brins de laine ; l'eau eſt compoſée de parties fermes & ſolides, auſſi faites en rouleau, mais unies en leur ſurface, & dont les extrêmités ſont arrondies en demi-boule ; la terre eſt un aſſemblage de corpuſcules de toutes ſortes de figures irregulieres. Il y en a qui donnent à ces principes des figures differentes, ſelon qu'ils le jugent à propos ; mais il eſt inutile de faire un plus long détail de ces imaginations.

Pour mettre toutes ces differentes parties en action, la plûpart ont re-

cours à la matiere ſubtile, qui eſt une invention de Deſcartes neceſſaire pour ſoûtenir ſon ſiſtême, mais qui ſemble faite exprès pour nos Chimiſtes, tant elle leur eſt commode : car cette matiere eſt comme un Protée, prenant toutes ſortes de figures ſelon le beſoin : *Omnium figurarum capax, nullius tenax.* Toutes ſes parties ne ſont pas d'une même groſſeur, les unes ſont plus petites, les autres le ſont moins ; on lui donne tant de mouvement, qu'elle en a aſſez pour en communiquer aux autres corps autant qu'il leur en faut, pour leur faire produire tous les effets qu'on en remarque. De plus on la fait mouvoir de tous les ſens, ſelon que le cas l'exige.

Ces principes poſés comme des verités bien ſolides, ils expliquent la fermentation chacun à leur maniere. La plûpart ſuppoſent que les changemens qui arrivent aux corps qui fermentent, viennent de la deſunion des principes dont ils ſont compoſés, & d'un nouvel arrangement de ces mêmes principes. Ainſi la digeſtion des alimens ſe fait, ſelon eux, par la ſéparation des ſoufres, des ſels, du flegme & de la

terre, qui ſont dans les alimens, & dont il ſe fait une nouvelle combinaiſon, d'où il réſulte un changement ſi conſiderable, que les alimens perdent leur forme, & ſe changent en une matiere à peu près ſemblable à de la bouillie claire ; c'eſt ce qu'on appelle chile, tel qu'on voit qu'il eſt en ſortant de l'eſtomach.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter ces ſentimens ; car outre qu'il eſt viſible que ce ſont de pures imaginations, l'extrême varieté de ceux qui en ont écrit, eſt plus que ſuffiſante pour convaincre qu'il y a de la temerité à faire aucun fond ſur une telle doctrine, principalement en ce qui regarde la ſanté.

Le peu de fondement qu'ont toutes ces opinions établies ſur des hypotheſes, fait voir combien les ſiſtêmes ont gâté la partie de la Medecine où l'on traite de l'état naturel du corps. Ils n'ont pas moins infecté celle qui regarde les dérangemens qui ſurviennent à ces fonctions. Car avec de ſi mauvais guides on a prétendu découvrir la nature & les cauſes inſenſibles des maladies : mais la varieté des ſiſtêmes y a fait pareillement naître par une

ſuite neceſſaire, une diverſité de ſentimens fort préjudiciable aux malades, par la confuſion qu'elle a produite, & par les mauvaiſes maximes qu'on a établies ſur des principes ſi chimeriques.

Les Medecins diviſant en general les parties du corps en trois ſortes, les ſolides, les humeurs & les eſprits, il y a une diverſité de ſentimens ſur les cauſes generales des maladies, qui répond à cette diviſion, les uns attribuant toutes les maladies au vice des ſolides, d'autres au vice des humeurs, d'autres enfin au vice des eſprits.

Entre ceux qui font réſider la cauſe des maladies dans le vice des ſolides, les uns ont dit qu'elle conſiſtoit dans une trop grande contraction de leurs fibres; d'autres y ont admis leur relâchement; il y en a qui ont jugé à propos de l'attribuer au défaut d'un prétendu broyement, auquel il leur a plû d'occuper toutes les fibres du corps.

Ceux qui ont cru que la cauſe des maladies réſidoit dans les humeurs, n'ont pas moins été partagés; un grand nombre les a attribuées à l'intemperie de ces humeurs; d'autres ont penſé

que toutes les maladies venoient de la coagulation de quelques-unes ; il y en a qui prétendent que leur dissolution y a souvent part ; plusieurs se persuadent que les maladies dépendent de la fermentation vicieuse de ces mêmes humeurs.

Ceux qui ont attribué aux esprits l'empire souverain dans l'œconomie du corps, ont aussi rejetté sur eux le desordre qui y survient dans les differentes maladies dont le corps est attaqué ; ils ont cru que les esprits étoient quelquefois fougueux, quelquefois engourdis, tantôt élastics, tantôt plus appesantis qu'il ne faut, ils ont même pensé qu'ils étoient quelquefois gangrenés. Ainsi ils se sont imaginés que les maladies tiroient leur origine de tous ces differens vices.

Il y a aussi quantité d'Auteurs qui ont pris une partie de l'un de ces sistêmes, une partie de l'autre ; & c'est de-là qu'est venu la grande diversité de sentimens sur les causes generales des maladies. Mais ce n'est rien encore que cette varieté sur les causes & la nature des maladies en general, chaque espece est encore un sujet de dis-

corde ; il n'en faut pas d'autre exemple que la fievre, qui étant la maladie la plus ordinaire, devroit par cette raison être la plus connue, & c'est néanmoins celle sur laquelle les sentimens sont le plus partagés.

Les uns prétendent que le sang y est trop dissout ; les autres qu'il y est plus épais qu'il ne faut ; il y en a qui veulent que son cours soit plus vîte que dans l'état naturel, il y en a qui soûtiennent qu'il est plus lent ; tel pense que la transpiration supprimée ou diminuée en est la cause, tel l'attribue au soufre du sang trop exalté, & qui domine sur les autres principes ; tel autre prétend qu'elle est causée par le vice du suc pancréatique, de la bile & de la lymphe qui fermentent irregulierement ensemble.

On rempliroit un volume entier, si l'on vouloit faire le détail de toutes les opinions differentes qu'on trouve dans les Auteurs sur la nature & sur les causes insensibles de cette maladie ; ce qui fait voir manifestement qu'on ne les connoît pas non plus que celles de toutes les autres.

Les desordres qui arrivent dans l'œ-

conomie du corps dépendant du dérangement de ses parties insensibles, comme la bonne constitution consiste dans la juste disposition de ces mêmes parties, il est visible qu'on n'en peut rien dire que sur des suppositions ; c'est pourquoi tout ce que les Auteurs en ont écrit, est si incertain & si variable : mais il n'en est pas de même de ce qu'on trouve dans leurs ouvrages touchant les signes qui font distinguer les maladies les unes d'avec les autres ; touchant ceux qui font connoître les accidens qui ont coûtume de les accompagner, & qui demandent souvent du changement dans la maniere de les traiter ; touchant ceux enfin qui en marquent l'évenement favorable ou funeste ; cette partie de la Medecine étant établie sur des choses sensibles, est moins sujette à l'erreur, aussi a-t-elle le moins varié.

Ce n'est pas qu'on puisse toujours connoître l'espece de la maladie ; car il arrive souvent qu'il y en a qui ne sont point accompagnées de signes qui les fassent bien distinguer : mais aussi il s'en trouve beaucoup qui sont caracterisées, de maniere qu'un bon Me-

decin ne s'y trompe pas ; & l'on y doit prendre d'autant plus d'aſſûrance, que l'on voit qu'un grand nombre de maladies que l'on rencontre dans l'exercice de la Medecine, ſont décrites dans les anciens Auteurs, & en particulier dans Hippocrate qui vivoit il y plus de deux mille ans, avec toutes les mêmes particularités qu'on y remarque à preſent. Et quoiqu'il y ait des maladies qui ne ſont pas accompagnées de ſignes, qui les faſſent ranger précisément ſous une certaine eſpece, il y en a ſouvent de tels qu'on les peut réduire ſous un petit nombre d'eſpeces, en ſorte qu'on ait lieu d'aſſûrer, qu'elles ſont de l'une de deux ou trois eſpeces qu'on déſigne : ce qui ne laiſſe pas d'être fort utile pour ordonner prudemment des remedes, comme je l'ai montré au chapitre 4e.

Les ſignes qui font prévoir ce qui doit arriver aux malades pendant le cours de la maladie, donnent une connoiſſance fort utile pour employer les remedes à propos. Car lorſqu'on prévoit les accidens, on tâche de les prévenir, ou du moins de les rendre moins conſiderables, ce qu'il eſt plus

aiſé de faire, que non pas d'y remedier quand ils ſont venus. Au contraire quand on peut juger par les ſignes qu'on remarque, qu'il doit ſurvenir quelque choſe de favorable, par exemple une criſe, on s'abſtient de faire des remedes de peur d'y apporter obſtacle.

Pour les ſignes qui marquent l'évenement des maladies, s'ils ſont favorables, ils ſervent à tranquiliſer l'eſprit du malade, & à calmer l'inquiétude de ceux qui prennent intereſt à ſa conſervation ; s'ils ſont funeſtes, le Medecin en tire au moins cet avantage qu'ayant prédit la mort du malade, on n'en rejette pas la faute ſur lui.

Quoique les ſignes qui dans les maladies font connoître ce qui doit arriver, ne le marquent pas infailliblement, ils ne laiſſent pas d'être en quelque façon certains. Car ſi par un nombre ſuffiſant d'experiences on a reconnu que de cent perſonnes qui ſont attaquées d'une maladie avec de certains accidens, il y en a un très-grand nombre, par exemple, quatre-vingt-dix-huit ou quatre-vingt-dix-neuf qui réchappent, un Medecin peut prédire,

ſinon tout-à-fait certainement, du moins avec une très-grande vrai-ſemblance, la guériſon d'un malade qu'il voit attaqué de cette maladie accompagnée de ces mêmes circonſtances.

Il eſt vrai que dans les maladies aigues le pronoſtic eſt d'ordinaire plus incertain, mais du moins l'experience fait connoître à peu près le danger que court un malade ; en ſorte que dans un nombre déterminé on ſçait environ combien il en réchappe, & combien il en meurt. Là-deſſus on peut prédire l'évenement, non pas en termes formels, comme ſi on en étoit entierement aſſûré, mais d'une maniere qui marque que ce n'eſt ſeulement qu'une probabilité. Ainſi ſuppoſé que de vingt malades attaqués d'une grande maladie avec de certains accidens, il y en ait quatre ou cinq qui meurent, on peut dire qu'il eſt en quelque façon vrai-ſemblable que le malade guérira ; quoiqu'on ne ſoit pas ſûr qu'il réchappe, il eſt néanmoins indubitable qu'il y a plus d'apparence qu'il n'en mourra pas.

Cette doctrine des ſignes étant toute fondée ſur l'obſervation, eſt auſſi honorable à la Medecine, & utile à la

ſanté, que ce qui eſt emprunté des ſiſtêmes, eſt honteux à cette ſcience, & préjudiciable à la vie des hommes.

Si c'eſt une choſe avantageuſe que la connoiſſance que les Auteurs donnent des ſignes qui font diſtinguer les maladies les unes d'avec les autres, ou qui font prévoir quelles en ſeront les ſuites ; les bons preceptes qu'on trouve dans les Traités de Medecine touchant la conſervation de la ſanté & la guériſon des maladies, ſont encore bien plus utiles ; car c'eſt par leur moyen qu'on peut procurer ces grands avantages.

Mais le mal eſt qu'ils ſont mêlés avec un nombre beaucoup plus grand de faux preceptes, qui ne ſont pas moins pernicieux à la ſanté & à la vie des hommes, que les bons y ſont profitables. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'eſt qu'il eſt très-difficile, & même d'ordinaire impoſſible de diſtinguer les bons d'avec les mauvais par les ſeules lumieres de la raiſon; & ſi un Medecin vouloit ne s'en rapporter qu'à ce qu'il en découvriroit par l'uſage, il ne pourroit guéres s'en éclaircir qu'au préjudice d'une bonne partie de ceux ſur leſquels il feroit ces experiences; ce qui

feroit d'autant plus dangereux qu'il faut un grand nombre d'exemples pour ne pas courir le risque de se tromper.

Comme les sistêmes de Medecine ont apporté une grande confusion dans la partie de cette science, où l'on traite de l'état naturel du corps humain, & dans celle où l'on examine les dérangemens qui y arrivent, ils sont aussi les principales causes du désordre de cette derniere partie, où l'on enseigne les moyens de conserver la santé & de guérir les maladies. Car la plus grande partie des faux preceptes, que les Auteurs proposent dans ces vûes, sont établis sur leurs sistêmes.

Un Auteur prévenu du sistême de la trituration préfere les alimens aisés à broyer, & les conseille pour ceux qui ont l'estomach foible comme plus faciles à digerer. Un autre qui est partisan de quelqu'un des sistêmes fondés sur la Chimie, prescrit des alimens qui contiennent des principes actifs & volatils, qui soient temperés & adoucis par le mêlange des parties huileuses & balsamiques, les jugeant plus convenables au corps qui selon lui abonde en sem-

blables parties ; pour découvrir quels ſont les alimens qui ont ces avantages, c'eſt aux operations chimiques qu'il faut recourir ſuivant ſon ſiſtême.

Celui qui croit que la fievre vient du défaut de tranſpiration, ordonne de fréquentes ſaignées tant qu'elle dure, ne doutant pas que la tranſpiration étant arrêtée, la matiere qui devoit ſortir par cette voye ne demeure dans le ſang, & n'en augmente le volume ; d'où il doit arriver que les parties ſolides n'ayant plus aſſez de force pour le faire circuler, ſon cours eſt neceſſairement retardé ; à quoi un Medecin qui eſt dans ce ſentiment prétend remedier par la grande quantité de ſaignées qu'il veut qu'on faſſe tant que la fievre dure, ſuppoſant qu'elle n'eſt entretenue que par le défaut de tranſpiration.

Un autre préfere un moyen different de celui ci pour tenir lieu de la tranſpiration ; il ordonne quantité de ſudorifiques, pour évacuer par les ſueurs ce qui ne ſort pas par cette voye.

Les Medecins qui penſent que la fievre vient de la groſſiéreté & de l'embarras des parties ſulphureuſes du ſang, preſcrivent des ſels propres à les diviſer,

ſe fondant ſur la diviſion qu'ils ont vû faire des matieres ſulfureuſes par ces ſortes de ſels dans les operations de Chimie, ils ſe perſuadent que ces ſels feront le même effet dans le corps que dans les cucurbites & dans les matras.

Les Auteurs ſont remplis de pareils preceptes qu'ils croyent aſſez bien établis, parcequ'ils les fondent ſur leurs ſiſtêmes, auxquels ils ajoûtent autant de foi que s'ils étoient veritables, C'eſt de-là principalement que vient la grande diverſité qui ſe rencontre parmi les Medecins, étant aſſez rare de les trouver bien d'accord entre eux, l'un propoſant ſouvent un remede comme le meilleur pour guérir une maladie, l'autre le rejettant comme pernicieux, & cela parcequ'il eſt conforme ou contraire à leur ſiſtême.

Ce n'eſt pas ſeulement par le grand nombre de faux preceptes qu'on a fondé ſur les ſiſtêmes, qu'il faut juger du déſordre qu'ils ont apporté dans la Medecine : ils ſont encore un obſtacle à l'utilité qu'on pourroit retirer des bons preceptes qui ſont contenus dans les traités qu'on a faits ſur cet Art. Car les Auteurs trop remplis de leurs ſiſtêmes

ont proposé beaucoup de preceptes établis sur l'experience, lesquels neanmoins ils ont conformé aux indications qu'ils tiroient de leurs sistêmes, c'est-à dire que faisant consister la nature de la maladie dans un certain vice selon le sistême qu'ils suivoient, ils ont tâché d'y ajuster le precepte qu'ils ont donné pour sa guérison. Par exemple ceux qui croyent que les fievres intermittentes sont causées par un acide, prescrivent le Quinquina comme un Alcali propre à détruire cet acide.

Bien loin d'engager par-là ceux qui connoissent la vanité des sistêmes à suivre ces preceptes, il les leur rendent suspects ; & empêchent qu'ils ne les mettent en usage, à moins qu'ils ne sçachent d'ailleurs que ces preceptes sont bien établis sur l'experience. C'est là un des plus mauvais effets que les sistêmes produisent dans la Medecine. Car les bons preceptes étant ce qu'il y a de plus utile en cet Art, on est privé d'un grand avantage, quand ils sont rapportés d'une maniere qui fait apprehender de s'en servir. C'est pourtant ce que la plûpart des Auteurs ont fait en prescrivant des preceptes qui étant

bien fondés sur l'experience, sont les plus utiles.

Parmi cette confusion de bons & de mauvais preceptes qui sont également appuyés sur les sistêmes, on en trouve neanmoins beaucoup que les Auteurs declarent être tirés de l'experience, & qu'ils n'établissent sur aucun sistême. Mais soit qu'ils n'ayent pas eu un assez grand nombre d'experiences, soit qu'ils ne les ayent pas faites avec les précautions necessaires, soit qu'ils s'en soient trop facilement rapportés à la bonne foi des autres ; il se trouve encore plusieurs de ces preceptes qui sont tout-à-fait faux.

De plus entre ceux qui sont veritables, une bonne partie est énoncée trop generalement ; il y en a qui ne sont pas détaillés comme il seroit necessaire, ni accompagnés des exceptions qui en rendroient l'application plus assurée. Or quand on prescrit un remede pour une espece de maladie si l'on ne détermine pas précisement le tems de la maladie, & le temperament des malades à qui il convient, si l'on ne marque pas les circonstances où il pourroit porter préjudice, il est certain qu'on doit

doit toujours craindre quelque mauvais effet de ſon application,

On doit juger par là combien il eſt dangereux de ſe ſervir de ces recueils de remedes, que des perſonnes à la verité bien intentionnées, mais peu éclairées ont fait imprimer, s'imaginant procurer de grands ſecours au Public. Ces livres ne contiennent ſimplement que des remedes qu'on dit propres pour des maladies qu'on déſigne ; on n'y rapporte point les ſignes des maladies où ils conviennent, on n'y marque point le tems où il eſt à propos de les donner, les précautions qu'on doit prendre, les cas qu'il faut excepter. Ainſi en ſe ſervant des preceptes qu'ils preſcrivent generalement pour une eſpece de maladie, on court riſque de faire autant de fautes, qu'il y a d'exceptions à la regle generale, quand même ces preceptes ſeroient en effet les meilleurs qu'on eût dans la Medecine pour les eſpeces de maladies pour leſquelles on les preſcrit.

On auroit de la peine à croire qu'il y eût un auſſi grand nombre de défectuoſités dans les Auteurs qui ont écrit de la Medecine, s'il n'étoit pas aiſé de

s'en convaincre par la lecture qu'on en peut faire ; car la plus grande partie de ces livres en sont si remplis, qu'on ne peut pas en douter, pour peu qu'on veuille s'en éclaircir.

Il paroît par tout ce que j'ai dit dans ce chapitre, que ce qu'il y a de défectueux dans les Traités qu'on a faits sur la Medecine, vient presque entierement des sistêmes. Car c'est là dessus qu'est fondée la plus grande partie de ce que les Auteurs ont écrit sur ce qui regarde l'état naturel du corps. Ce qu'ils ont dit sur les causes insensibles & sur la nature des maladies, n'y est pas moins établi. Une bonne partie des faux preceptes qu'ils donnent, est encore tirée des sistêmes ; & quoiqu'il y en ait plusieurs qui n'en viennent pas, & qui paroissent être établis sur l'experience, on peut dire que les sistêmes sont encore la cause de ces erreurs, parce que la grande application qu'on a donnée aux sistêmes, a fait qu'on s'est moins attaché à observer, comme il faut. Or la faute qu'on a faite en établissant ces faux preceptes, ne vient que pour n'avoir pas fait ces observations avec les précautions necessaires ;

ainsi l'on peut dire avec verité que les sistêmes sont les causes quoiqu'indirectes de ces égaremens.

Les sistêmes n'ont pourtant pas tellement gâté la Medecine qu'il n'y ait dans les Auteurs beaucoup d'instructions très-utiles pour la santé. La partie qui regarde l'état naturel du corps, donne de belles connoissances sur la structure sensible des parties & sur leur usage; ces connoissances sont fort utiles étant uniquement fondées sur les observations. La partie où l'on traite des maladies, en fait connoître les signes, les accidens, les varietés & les évenemens; & tout cela est aussi établi sur l'experience. Enfin dans la partie où l'on prescrit les moyens de conserver la santé & de guérir les maladies, on trouve plusieurs excellens preceptes très-utiles pour remplir ces deux vûes : c'est à quoi l'on est redevable de tous les avantages qu'on retire de la Medecine.

Si tout ce qu'il y a de bon dans les Auteurs qui ont écrit de la Medecine étoit séparé du mauvais, & qu'on en eût fait un recueil, rien ne seroit plus estimable, parcequ'il n'y auroit

rien de plus utile aux hommes ; il pourroit être renfermé dans un très - petit nombre de Volumes, au lieu qu'on en a quatre ou cinq mille qui sont plus propres à fatiguer les Medecins, qu'à les instruire, à cause du peu d'exactitude de ceux qui les ont composés. Il est vrai que ce défaut leur est commun avec les Auteurs qui ont écrit sur d'autres sujets : mais les Medecins connoissant le danger qu'il y avoit à répandre des faussetés en écrivant sur la Medecine, auroient dû être plus circonspects, & ne pas remplir leurs livres de leurs opinions particulieres.

Si chacun d'eux n'avoit donné au Public que ce qu'il sçavoit d'assez assûré pour servir de regle en Medecine, & qu'il n'eût point répeté les mêmes choses que ceux qui avoient écrit avant lui, tel a fait un grand nombre de Volumes, qui à peine auroit pû remplir quelques pages : mais l'envie d'augmenter leur réputation en se faisant Auteurs, les a obligés d'entasser dans leurs livres, ce qu'ils ne sçavoient pas avec ce qu'ils sçavoient, & à emprunter des autres ce qui leur convenoit.

De-là eſt venue la multitude des Traités de Medecine, qui ſont tels que ſi on en ôtoit ce qui eſt pris des autres, & qu'on en retranchât tout ce qui n'eſt que pure imagination & opinion, il ne reſteroit plus rien dans la plus grande partie, & peu de choſes dans les autres, ſi on en excepte quelques-uns, & ſur-tout Hippocrate qui contient le plus d'obſervations & de preceptes utiles pour la ſanté.

Ce n'eſt pas qu'on puiſſe regarder les livres qui paroiſſent ſous le nom d'Hippocrate, comme ne contenant que des verités & des regles aſſûrées qu'il faille ſuivre ſans craindre de ſe tromper. Il s'en faut beaucoup qu'on n'en doive porter ce jugement ; peut-être même ne ſeroit-ce pas trop avancer, que de dire qu'il y a beaucoup plus de mauvais que de bon dans le recueil de ſes ouvrages.

Je n'ai pas deſſein en cela de détruire la réputation de ce grand Medecin, il y auroit de la temerité à le prétendre, puiſque l'eſtime qu'on en fait, eſt fondée ſur celle que toute l'Antiquité a eue pour lui, & que dans les livres dont il eſt generalement reconnu pour Au-

teur, on voit des marques certaines qu'il avoit en un degré éminent les qualités les plus essentielles à un Medecin, qui sont un jugement très profond, & une fort grande attention à examiner les differentes circonstances des maladies. Mais cela n'empêche pas qu'on n'ait raison de trouver beaucoup de choses à redire dans les Traités qui portent son nom, comme je vais le faire voir.

La doctrine qu'ils contiennentt ouchant les principes generaux du corps de l'homme & des autres corps n'est pas la même par tout, elle roule tantôt sur un sistême, tantôt sur un autre. Car il y en a quatre ou cinq que l'Auteur suit en differens endroits. Hippocrate a neanmoins reconnu constamment un principe general dans le corps qu'il appelle Nature, auquel il attribue beaucoup plus qu'on ne fait d'ordinaire; il semble même qu'il lui donne une espece d'intelligence. Il n'est pas necessaire de refuter ce sentiment, puisqu'il est à present rejetté de tout le monde.

Pour ce qui regarde la structure des parties sensibles du corps, la description qu'on en trouve dans Hippocrate,

eft très défectueuſe Mais cela ne pouvoit pas être autrement, la ſcience de l'Anatomie étant fort imparfaite de ſon tems. Il n'y a pas auſſi plus de juſteſſe dans ce qu'on y dit touchant les fonctions, & la maniere dont elles s'executent. Ce defaut eſt une ſuite du peu de connoiſſance qu'on avoit alors de la ſtructure & de la diſpoſition des parties, car c'eſt de-là que dépendent leurs fonctions ; comme on ne ſçavoit ces choſes que très imparfaitement, il étoit impoſſible qu'on connût bien l'uſage des parties, & comment elles agiſſent.

Le peu de découvertes qu'on avoit fait du tems d'Hippocrate touchant les fonctions, a été la principale cauſe de ce que non ſeulement on ignoroit alors la nature & les cauſes inſenſibles des maladies, comme on les ignore encore aujourd'hui, mais de ce qu'on n'en ſçavoit pas même les cauſes ſenſibles que les Medecins ont trouvées dans la ſuite. Car ayant recherché plus ſoigneuſement la ſtructure, la diſpoſition & l'état naturel des parties, en ouvrant les corps de ceux qui avoient été tués, en qui les parties étoient ſanes, ils

en ont mieux connu les fonctions, & ayant examiné la difference qu'il y avoit entre ces parties & celles du corps de ceux qui étoient morts de maladie entre leurs mains, ils ont jugé aprés plusieurs observations semblables, que le vice qu'ils y remarquoient étoit la cause de la mort du malade. Hippocrate ne s'étant pas addonné particulierement à ces recherches, ne pouvoit guéres sçavoir que ce qui en étoit connu de son tems.

Ce n'est pas que ce grand homme n'ait fait tout ce qu'il a pu pour se perfectionner dans la Medecine. On doit en être persuadé par la grande exactitude qu'il avoit à observer ce qui avoit precedé les maladies, à remarquer les accidens dont elles étoient accompagnées,& ce qui faisoit du bien ou du mal dans chaque occasion. Mais l'extrême application qu'il avoit à faire ces découvertes, qu'il préferoit avec raison à toutes les autres, ne lui permettoit pas de s'addonner à celles qui sont moins utiles, autant qu'il auroit fallu pour y faire un progrés considerable.

Hippocrate a beaucoup perfectioné la Medecine, en se donnant la peine

dé

de ramaſſer un grand nombre d'obſervations pour connoître les ſuites des maladies, & pouvoir dire par avance ce qui doit arriver à un malade : en quoi il a fait de ſi grands progrès qu'on trouve dans ces écrits, preſque tout ce qu'à preſent on ſçait là-deſſus de meilleur.

C'eſt auſſi par cet endroit qu'il s'eſt fait admirer de l'Antiquité. En effet rien ne fait concevoir plus d'eſtime pour un Medecin, que lorſque par la connoiſſance qu'il a de l'état où il voit le malade, il dit ce qui lui eſt déja arrivé, & ce qui lui arrivera dans la ſuite.

Quelque exactitude qu'Hippocrate ait eue à obſerver, on ne doit pas ſe fier également à toutes ſes obſervations. Quoique la plûpart de celles qui regardent les maladies ordinaires ſoient aſſez aſſûrées, celles qui concernent les maladies moins communes ſont plus incertaines, parcequ'il n'a pas toujours pu avoir un aſſez grand nombre d'obſervations pour décider juſte.

Si l'on doit uſer de circonſpection à l'égard de ſes obſervations, il faut en avoir encore d'avantage lorſqu'il s'agit de ſe conduire ſuivant les preceptes

qu'il a donnés touchant le regime de vivre & les remedes qui conviennent aux differentes maladies. Plusieurs raisons engagent à cette précaution. Premierement la difference des tems & des lieux dans lesquels Hippocrate a pratiqué la Medecine, & de ceux où nous l'exerçons, ce qui apporte de grands changemens à la maniere de gouverner les malades. En second lieu les découvertes qu'on a faites depuis, de plusieurs remedes dont il n'avoit pas connoissance. Enfin la maniere d'employer à present plusieurs remedes, qui est fort differente de celle qui étoit en usage de son tems, & que l'on n'a pas changée sans avoir de bonnes raisons.

Ce qui doit encore engager à prendre garde de ne point se tromper, lorsqu'on veut se regler sur ce qu'on lit dans les écrits qui paroissent sous le nom d'Hippocrate, c'est qu'il y en a une bonne partie dont il n'est pas Auteur, & que dans les Traités qui sont certainement de lui, comme est celui des Aphorismes, il y a des endroits qui n'en sont point, soit que les reflexions de quelques Lecteurs qui étoient à la marge,

ayent été inserées par les Copistes dans le texte, soit que cela soit arrivé de quelque autre maniere. Les contradictions manifestes qui sont dans les écrits attribués à Hippocrate en font foi. D'ailleurs il s'y est glissé un fort grand nombre de fautes, comme le fait connoître la varieté qui se trouve dans les textes originaux.

Le stile d'Hippocrate est si concis & si obscur en plusieurs endroits, ses expressions sont quelquefois si particulieres, que ceux qui possedent le mieux la Langue Grecque, ont de la peine à les bien entendre. Le grand nombre de Commentateurs qui se sont efforcés de donner l'intelligence des endroits obscurs, ne fait souvent qu'augmenter l'incertitude par la varieté qu'on y trouve. La plûpart s'attachent plus à la signification des mots, qu'à la verité du sens. L'Aphorisme 22e de la premiere section nous en fournit un exemple bien remarquable. Depuis deux mille ans qu'on dispute pour sçavoir ce qu'a voulu dire Hippocrate par cet Aphorisme, on n'en est pas plus éclairci. On n'auroit pas été si long-tems à examiner par l'experience, en quel sens il

TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce volume.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 33. *lig.* 26. *lisez*, qu'on a eue. *pag.* 39. *lig.* 8. *lis.* sans en être incommodés. *pag.* 62. *lig.* 12. *lis.* deux methodes. *pag.* 75. *lig.* 19. *lis.* il ne la fait subsister. *pag.* 106. *lig.* 28. *lis.* la laisser agir. *pag.* 147. *lig.* 9. *lis.* imaginé puisse être tel. *pag.* 160. *lig.* 10. *lis.* plus qu'on ne feroit. *pag.* 201. *lig.* 5. *lis.* dans quelque circonstance qui accompagne. *pag.* 228. *lig.* 27. *lis.* étant venus. *pag.* 231. *lig.* 11. *lis.* les preceptes generaux dont j'ai parlé. *pag.* 237. *lig.* 2. *lis.* d'en employer. *pag.* 335. *dern. lig.* *lis.* les parties étoient saines.